U d'/ of Ottawa
39003002822913

ATTS' LITERARY SOC.

LOUIS VEUILLOT

AMES HÉROIQUES

DEUXIÈME SÉRIE

Les ayants droit et l'éditeur réservent tous leurs droits.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Juillet 1913.

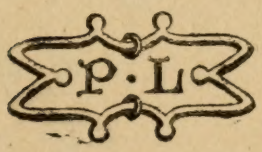
LOUIS VEUILLOT

F III
2

AMES HÉROÏQUES

DEUXIÈME SÉRIE

I. DEUX RÉCITS BIBLIQUES
II. HOMMES D'ÉTAT. — III. SOLDATS
IV. ÉCRIVAINS
V. MARTYRS ET HOMMES DE BIEN



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

CT
144
.V4A5
1913
v.2

I

DEUX RÉCITS BIBLIQUES

LE SIÈGE DE BÉTHULIE

(P. D. S. (1) I, 88)

1er septembre 1870.

Quand Nabuchodonosor, roi des rois, eut résolu de se faire encore dieu des dieux, ses conseillers admirèrent un si noble dessein, et Holopherne, grand homme de guerre, fut chargé de l'exécuter. Il partit avec 120.000 hommes de pied et 12.000 archers à cheval, approvisionnés pour aller loin. Pillant et brûlant, rasant les villes, détruisant les temples afin qu'il n'y eut plus, selon ses instructions, d'autre dieu que Nabuchodonosor, Holopherne arriva au pied des montagnes de Béthulie, chef de tout Israël. Mais il se trouva que le grand-prêtre Eliachim avait mis le pays en état de défense, et le peuple gardait les hauteurs.

Holopherne demanda quels étaient ces gens-là, qui pensaient résister ? Achior, chef des Ammonites, allié forcé des envahisseurs, lui raconta brièvement l'histoire des Hébreux : « Ce peuple, dit-il, n'a jamais abandonné son Dieu sans tomber dans la main de ses ennemis, et ne lui est jamais revenu sans que ce même Dieu ne l'ait promptement délivré. Sachez donc, Seigneur, s'ils ont commis quelque iniquité contre leur Dieu, et alors attaquons-les : nous les vaincrons. Mais s'ils ont gardé la foi, Dieu les défendra, et nous ne pourrons rien. »

Les officiers d'Holopherne furent révoltés d'entendre parler d'un Dieu qui serait plus puissant que Nabuchodonosor. Tous s'écrièrent : « Escaladons ces montagnes, nous tuerons

(1) Paris pendant les deux sièges.

leurs défenseurs et Achior avec eux ; et les nations sauront que Nabuchodonosor est le seul dieu de la terre ! »

C'est ce qu'un colonel prussien déclarait l'autre jour à l'Ammonite Emile de Girardin et à toute la race catholique. M. de Girardin lui-même n'est pas sans avoir quelques traits, bien affaiblis, de cet honnête Achior. Lui non plus ne sait que répondre aux Assyriens.

Holopherne, irrité, chassa l'Ammonite de sa présence. On l'emmena hors du camp, et on le laissa lié à un arbre. Des Israélites le trouvèrent et le conduisirent en Béthulie. Il y raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Ce récit effraya les habitants, mais sans ébranler leur constance. Ils prièrent avec larmes, demandant à Dieu de considérer l'orgueil de l'ennemi et leur propre humiliation. Ensuite ils consolèrent Achior, lui disant que le Dieu de leurs pères, dont il avait publié la gloire, montrerait sa fidélité, et lui accorderait de voir la ruine de l'envahisseur. Ils lui offrirent de rester parmi les enfants d'Israël, heureux de pouvoir le traiter comme un frère. La grande France dira un jour les mêmes paroles à ceux de Pologne, de Saxe, de Hanovre, de Wurtemberg, de Bavière et des pays rhénans, aujourd'hui cruellement forcés de la combattre, sans autre profit pour la plupart que l'entière destruction de leur propre patrie et l'esclavage de leur autel.

Cependant Holopherne, au lieu d'assaillir immédiatement Béthulie, imagina un moyen plus sûr et moins coûteux de la prendre ; il suffisait de la priver d'eau. En effet, au bout de vingt jours, les citernes étaient vides, et plusieurs dans la ville commencèrent à murmurer contre les chefs qui avaient décidé de résister. Ils disaient que le glaive était préférable au lent supplice de la soif. D'autres, en plus grand nombre, mieux inspirés, recoururent à la prière. Ils demandèrent à Dieu d'avoir pitié de leur détresse, et qu'au moins, s'il voulait châtier son peuple, ce ne fût point en le livrant à des infidèles, qui en prendraient occasion de blasphémer et de leur crier : Où est votre Dieu ? Enfin, après de longs gémissements, Ozias, prince de la ville, dit : « Attendons encore cinq jours, et si le courroux de Dieu ne s'apaise pas contre nous, alors nous nous rendrons. »

Ce discours fut rapporté à Judith, fille de Mérari, de la tribu de Siméon, veuve de Manassès depuis trois ans, parfaitement belle et très riche. Elle vivait avec ses servantes dans un appartement secret, au haut de sa maison, portant le cilice et jeûnant tous les jours, hormis le Sabbat et les autres fêtes du

Seigneur ; et il n'était personne qui élevât la moindre parole contre sa vertu.

Elle fit venir plusieurs princes et des anciens, et elle leur dit : Que me rapporte-t-on d'Ozias, et de cet engagement de livrer la ville, si dans cinq jours Dieu ne l'a pas secourue ? Et qui êtes-vous, vous autres qui fixez une limite au Seigneur ? Au lieu de sa miséricorde, craignez plutôt de provoquer ainsi sa colère ! Elle ajouta qu'il fallait beaucoup de larmes, beaucoup de prières, beaucoup d'humilité, mais aussi beaucoup d'espérance, puisqu'enfin Israël ne suivait pas ses pères en tous leurs crimes et ne connaissait d'autre Dieu que Dieu. — C'est pourquoi, poursuit-elle, attendons avec une humble patience les consolations que Dieu ne manquera pas de nous donner. Il nous vengera des afflictions que nos ennemis nous font souffrir, il couvrira de honte toutes les nations qui s'élèvent contre nous. Vous donc, anciens du peuple, relevez-lui le cœur. Rappelez-lui les épreuves d'Abraham, de Jacob, de Moïse. Tous ceux qui ont été agréables à Dieu ont passé par les tribulations ; mais ceux qui n'ont pas reçu l'épreuve dans la crainte du Seigneur et se sont laissés aller aux murmures, ceux-là ont péri. Nos souffrances n'égalent pas nos péchés. Les fléaux sont envoyés pour nous sauver, et non pour nous perdre.

Les anciens répondirent à Judith : — Il n'y a rien à reprendre dans tes paroles. Prie pour nous, femme sainte et craignant Dieu. Judith reprit : — Et vous, priez afin que Dieu m'affermisse dans un dessein que j'ai conçu. Vous vous tiendrez cette nuit à la porte de la ville, et je sortirai avec ma servante. Je ne veux point que vous vous mettiez en peine de ce que je ferai. Jusqu'à ce que je vienne moi-même vous donner de mes nouvelles, qu'on ne fasse autre chose que prier pour moi. Ils répondirent : — Que le Seigneur marche devant toi et qu'il tire vengeance de nos ennemis !

Telle était la grandeur d'Israël, que ceux qui le voulaient détruire se faisaient ennemis de Dieu.

Restée seule, Judith, la tête couverte de cendre, se prosterna devant le Seigneur pour l'entretenir de son dessein. Résolue de sauver sa patrie et tout le peuple par le seul moyen qui fût en son pouvoir, convaincue d'ailleurs que Dieu lui inspirait cette action, elle stipula pour son honneur, exposé aux insultes d'un brutal soldat.

Elle dit : « Seigneur, souvenez-vous de mon père Siméon. « Vous lui avez mis le glaive à la main pour tirer vengeance « des étrangers quand ils eurent dénoué la ceinture de la jeune

« vierge, et vous avez inondé de leur sang la couche où les re-
« tenait la ruse des fils de Jacob. Car c'est vous qui avez fait
« les choses antérieures, et celles-ci, et celles qui suivront. Vous
« avez conçu les choses d'à présent et celles de l'avenir, et tout
« ce que vous avez arrêté en votre esprit est arrivé. Et les cho-
« ses que vous avez méditées ont comparu, et elles ont dit :
« Nous voici.

« Or, ces Assyriens viennent pour profaner votre sanctuaire ;
« ils veulent souiller votre tabernacle et abattre avec le fer la
« force de votre autel. Faites tomber votre courroux sur leurs
« têtes ; donnez à mon bras la force d'exécuter ce que j'ai
« conçu. Ecrasez leur arrogance par la main d'une femme.

« Votre force n'est pas avec la multitude, ni votre puis-
« sance avec les grands ; mais vous êtes le Dieu des humbles,
« l'auxiliaire des petits, le défenseur des faibles, le refuge des
« méconnus, le sauveur des désespérés. Oui, oui, Dieu de mon
« père, Dieu de l'héritage d'Israël, maître des cieux et de la
« terre, créateur des eaux, roi de toutes vos créatures, vous
« exaucerez ma prière. Répandez l'intelligence parmi tout vo-
« tre peuple ; qu'ils sachent que vous êtes le Dieu des royaumes
« et des armées, et qu'il n'est point pour Israël d'autre protec-
« teur que vous. »

Ayant ainsi prié, Judith ôta ses habits de veuve et reprit ceux des jours de joie, quand Manassès vivait. Elle arrangea sa chevelure, se frotta de parfums, noua sous ses pieds des sandales, reprit ses bracelets, ses colliers, ses bagues, ses pendants d'oreilles, toute sa parure, et Dieu lui augmenta encore sa beauté qu'elle ornait par un désir de vertu (1).

Suivie de sa servante, qui portait un sac de provisions, elle se rendit aux portes de la ville, où les anciens l'attendaient. Etonnés eux-mêmes de la voir si belle, ils lui dirent : — Que le Dieu de nos pères accomplisse ce que tu as projeté pour Israël ! Elle adora Dieu et s'éloigna. Ils la suivirent du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le vallon qui menait aux gardes avancées des Assyriens.

Comme ceux de Béthulie, les Assyriens furent émerveillés de sa beauté. Holopherne lui dit de ne rien craindre. Elle lui parla devant sa cour.

Entrant dans la pensée qu'avait dû lui laisser le langage d'Achior, elle lui fit croire qu'elle l'avertirait quand les Israë-

(1) Cui etiam Dominus contulit splendorem : quoniam omnis ista compositio, non ex libidine, sed ex virtute pendebat ; et ideo Dominus hanc illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret. (X, 4.)

lites auraient commis certaines transgressions qu'ils osaient méditer, et que ce serait le moment favorable pour donner l'assaut. « Dieu m'a envoyée, dit-elle en terminant, pour accomplir avec toi des choses qui frapperont d'étonnement ceux qui les apprendront. » Holopherne, aussi ravi de son langage que de sa beauté, voulut qu'elle habitât la tente où étaient déposés ses vases d'argent, et qu'on lui servît les vins et les mets de sa table. Elle refusa les mets, interdits par sa religion, disant qu'elle se nourrirait de ceux qu'elle avait apportés. Holopherne lui ayant demandé de quoi elle vivrait ensuite, elle répondit « Vive ta vie ! mes provisions ne seront pas consommées que le Seigneur n'ait accompli par ma main ce qu'il a décidé. » Elle exprima ensuite le désir de pouvoir aller prier chaque soir dans le vallon. Holopherne accorda tout.

Pendant trois jours, Judith, toujours suivie de sa servante, sortit du camp sans être inquiétée. Elle faisait ses ablutions à la fontaine qui est dans le vallon, et, s'étant ainsi purifiée, elle rentrait sous la tente, jeûnant et vaquant à la prière comme elle avait coutume en sa maison de Béthulie.

Le quatrième jour, Holopherne donna un grand festin à ses serviteurs, où il invita Judith. Elle s'y rendit dans tout l'éclat de sa parure, prévenant toutefois l'eunuque qu'elle sortirait à l'heure accoutumée ; et elle but et mangea à la table du général assyrien ce que sa servante avait préparé pour elle. Holopherne, joyeux et déjà enivré de la présence de Judith, but plus qu'il n'avait fait en aucun jour de sa vie. Enfin, l'eunuque fit retirer les convives, tout alourdis par le vin, et Judith demeura seule dans la tente avec Holopherne, déjà assoupi sur sa couche, « le vin ruisselant autour de lui. »

Judith, debout, pria et pleura. Elle dit en son cœur : « Seigneur Dieu des armées, regardez. C'est le temps de ressai- « sir votre héritage. » Ayant décroché le cimeterre qui pendait à l'une des colonnes du lit, elle se pencha, saisit les cheveux d'Holopherne, le frappa au cou deux fois de toute sa force et lui trancha la tête.

Ensuite, elle fit rouler le corps au bas de la couche, enleva le moustiquaire de pourpre entrelacé d'or, de pierres précieuses et d'émeraudes, et sortit de la tente, cette tête et ces dépouilles à la main. La servante les cacha dans le sac aux provisions. Ayant traversé le camp sans alarme, les deux femmes furent bientôt devant Béthulie. Judith cria de loin aux sentinelles : — Ouvrez ! Dieu est avec nous !

Les anciens et le peuple accoururent, et l'on fit un grand feu. Lorsque Judith les vit rassemblés, elle leur montra la tête :

— Voici, leur dit-elle, Holopherne, généralissime de l'armée d'Assyrie, et voici le filet sous lequel il dormait lorsqu'il était ivre. Le Seigneur l'a frappé par la main d'une femme. Et vive le Seigneur qui m'a gardée ! Ozias dit à Judith : — Sois bénie entre toutes les femmes. Tant qu'il y aura des hommes, jamais l'espoir que tu as mis en Dieu ne s'effacera de leur cœur ! Tout le peuple répondit : Ainsi soit-il !

Judith ordonna qu'on fit venir Achior. Voyant la tête d'Holopherne aux mains d'un homme de l'assemblée, il tomba la face contre terre et le souffle lui manqua. Revenu à lui, il se jeta aux pieds de Judith : — Bénie sois-tu, s'écria-t-il, bénie sois-tu en toute demeure de Juda et en toute nation ! Quiconque ouïra ton nom sera ému d'amour. Dis-moi maintenant comment cela est arrivé. Judith alors, en présence du peuple, raconta tout ce qui s'était passé depuis son départ de Béthulie jusqu'au moment où elle parlait. La ville entière retentit d'allégresse, et Achior crut au Dieu de Judith, le Dieu vivant. Puisse la même grâce être accordée à tant d'Ammonites, qui n'attendent aujourd'hui qu'un malheur pour croire au Dieu Nabuchodonosor.

Cependant Judith prit le commandement de la ville et ordonna une sortie contre les Assyriens. Ses ordres eurent un plein succès. Les Assyriens furent taillés en pièces ; on les poursuivit jusque par-delà Damas et son territoire. Ainsi Israël fut sauvé et Assur commença de périr, par la main de Judith, fille de Mérari, de la tribu de Siméon.

Le grand-prêtre et les anciens de Jérusalem vinrent honorer Judith à Béthulie. Ils lui dirent : — Tu es la gloire d'Israël. Bénie sois-tu à jamais par le Seigneur tout-puissant ! Tout le monde cria : — Ainsi soit-il !

Ils lui firent une grande part dans les dépouilles des Assyriens ; elle eut la tente d'Holopherne, toute son argenterie, ses lits, ses cratères et ses vases ; on la couronna d'olivier, elle et ses femmes. Et elle dit :

« Je chanterai à Dieu un hymne nouveau.

« Assur est venu des montagnes de l'Aquilon ; il est venu « avec les myriades de son armée ; leur multitude a comblé « les vallons, leur cavalerie a couvert les collines.

« Il avait juré de livrer mon pays à la flamme, de faire « périr mes jeunes hommes par le glaive, d'écraser mes en- « fants à la mamelle, de faire de mes enfants un butin et de « mes vierges une proie.

« Le Seigneur tout-puissant les a effacés par la main d'une « femme.

« Leur homme vaillant n'est pas tombé sous les coups de « jeunes guerriers, les fils des Titans ne l'ont point frappé, les « géants ne l'ont point attaqué ; mais Judith, fille de Mérari, « l'a défait par la beauté de son visage.

« Sa petite sandale a ravi son œil, sa beauté a captivé son « âme ; le cimeterre a tranché sa tête.

« Alors mes humbles ont jeté un cri de joie, et mes faibles « les ont épouvantés. Ils ont pris la fuite.

« Les enfants des jeunes femmes les ont blessés ; le Sei- « gneur leur a livré bataille, ils ont péri.

« Seigneur, vous êtes grand et glorieux ; et les rochers « fondront devant vous comme de la cire, et vous êtes propice « à ceux qui vous craignent.

« Tout sacrifice qu'on vous offre en odeur de suavité est « petit ; toute la graisse des holocaustes est très petite ; mais « celui qui craint le Seigneur est grand.

« Malheur aux peuples qui s'attaquent à ma race ! Le « Seigneur tout-puissant, au jour du jugement, les punira. Le « Seigneur les livrera aux vers et à la flamme, et ils pleureront « en une souffrance éternelle. »

Judith vécut à Béthulie jusqu'à l'âge de cent-cinq ans, entourée de respect et de gloire. Elle avait consacré en offrande au Seigneur tout ce qui lui était revenu de la dépouille d'Holopherne. et le filet de pourpre, d'or et de pierres précieuses enlevé de sa propre main, ne gardant rien de ces richesses. Elle avait aussi affranchi sa servante, et distribué avant de mourir tous ses biens, tant à ses parents qu'à ceux de Manassès, son époux. Lorsque Dieu la rejoignit à ses pères, on l'ensevelit dans le tombeau de Manassès, et le peuple la pleura sept jours.

En ce temps-ci, temps des soldats, des prophètes et des prêtres de Nabuchodonosor, il est bon de relire ces pages des saints Livres, dont s'est tant moqué Voltaire, évangéliste des Prussiens. Ni du bourbier de Voltaire, ni des éloquentes bouches qui s'ouvrent à la tribune pour demander que les élèves du sanctuaire soient versés dans les casernes, ni de la poitrine des hurleurs de chansons ne sortira jamais cette poésie salubre de l'amour de Dieu et de la patrie.

Et nous savons que Judith ne fut qu'une figure de cette Judith immortelle qui prie pour les défenseurs de la patrie catholique et qui combat avec eux.

JUDAS MACHABÉE

(P. D. S. I, 125)

Pour punir les péchés d'Israël, Dieu permit qu'un fou nommé Antiochus, roi de Syrie, devint puissant sur la terre et se crût Dieu. Cet Antiochus s'empara de la Palestine, de Jérusalem et de sa forteresse. Il profana et pilla le Temple. Les Juifs avilis le reconnurent pour maître ; mettant le comble aux anciens crimes qui l'avaient attiré, leur lâcheté consentit à lui rendre les honneurs divins. Tout se courba devant Antiochus ; plusieurs, même du petit nombre de ceux qui gardaient la foi, firent extérieurement des actes d'apostasie. Dans Jérusalem, quelques-uns à peine résistèrent. Le prêtre Eléazar, âgé de quatre-vingt-dix ans, sommé de manger une viande défendue préféra la mort. La compassion impie de certains apostats voulut le séduire. Ils lui proposèrent des viandes dont il pourrait manger, sans transgresser la loi de Dieu et sans que l'on pût l'accuser d'avoir méprisé la loi d'Antiochus. Le saint vieillard détesta cette fraude : « Quand même, dit-il, j'échapperais à la colère d'Antiochus, je ne pourrais fuir la main de Dieu, que j'aurais en effet trahi. Je n'échapperais à Dieu ni durant ma vie ni après ma mort. Je paraîtrai digne de ma vieillesse et je laisserai à nos jeunes gens un bon exemple en souffrant pour nos saintes lois. » Alors ceux qui le plaignaient s'irritèrent contre lui. Ils le conduisirent eux-mêmes au supplice. On le fit périr sous le bâton. En expirant, il dit : « Seigneur, dans mon corps j'endure de cruelles douleurs, dans mon âme je ressens la joie de mourir pour la gloire de vos comman-

dements. » Exemple à méditer par les hommes qui veulent « concilier tout. »

A Antioche, sept frères, l'un après l'autre, le dernier encore enfant, soutinrent des supplices plus savants et plus longs, et moururent le même jour, en présence de leur mère. Elle exhortait leur constance et fut martyrisée après ses fils. Antiochus était là, jouissant de sa force. Tous lui jetèrent à la face le nom de Dieu et lui annoncèrent la résurrection d'Israël, puni mais non rejeté. Le premier lui dit : « Le Seigneur Dieu sera consolé en nous. » Le second : « Tu nous fais mourir en la vie présente, mais le roi du monde nous ressuscitera en la vie éternelle, nous qui sommes morts pour ses lois ». Le troisième, étendant lui-même ses mains qu'on allait couper : « J'ai reçu de Dieu ces membres, je les donne pour la cause des droits de Dieu ; Dieu me les rendra. » Le quatrième : Il est avantageux de mourir avec l'espoir que Dieu nous ressuscitera. Toi, roi Antiochus, tu ne ressusciteras point. » Le cinquième : « Tu as aujourd'hui la puissance et tu fais ce que tu veux. Mais ne crois pas que notre nation soit délaissée du Dieu tout-puissant. Attends, toi et ta race ! » Le sixième: « Parce que nous avons péché contre notre Dieu, ces choses terribles sont venues sur nous. Ne crois pas rester impuni, toi qui as entrepris de faire la guerre à Dieu. » Enfin, l'enfant parla comme ses frères, mais avec une majesté plus prophétique encore : « Je n'obéirai point au roi, mais à la loi qui nous a été donnée par Moïse. Roi, ne t'élève point par de fausses espérances. Tu n'as pas encore échappé au Dieu tout-puissant ! Mes frères sont maintenant dans l'alliance de la vie éternelle ; toi, tu subiras, au jugement de Dieu, la peine de ton orgueil. Donc, comme mes frères, moi aussi je livre mon corps et ma vie pour les lois de nos pères, afin que Dieu soit propice à notre nation que tu confesses dans les tourments que lui seul est Dieu. Et en moi et en mes frères cessera la colère du Tout-Puissant qui pèse justement sur Israël. »

Il est probable que ces menaces ne troublèrent point le cœur d'Antiochus. Il voyait tout le peuple prosterné devant lui ; il était entré dans le Temple, il en avait pillé les trésors, et Dieu n'avait point bougé !

Cependant Dieu suscita Mathathias et ses fils.

Mathathias, de la famille sacerdotale de Joarib, avait cinq fils : Jean, Simon, Judas, surnommé Machabée, Eléazar et Jonathas. Voyant qu'Antiochus, dominateur de la Judée, voulait corrompre le peuple, ils se retirèrent de Jérusalem sur la montagne de Modin. « Malheur à moi ! s'écria Mathathias ;

suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple, et pour demeurer en paix pendant que la ville sainte est livrée aux mains de l'étranger ? La magnificence de Jérusalem a disparu : elle était libre, elle est esclave. Tout ce que nous avions de beau, de saint et d'éclatant, a été désolé et profané. Pourquoi vivons-nous encore ? »

Les agents d'Antiochus vinrent à Modin pour forcer ceux qui s'y étaient retirés de sacrifier aux idoles. Ils s'adressèrent à Mathathias, lui promettant la faveur du roi. Il répondit : « Quand tous ceux d'Israël et le monde entier obéiraient à Antiochus, moi et mes fils et tous les miens nous marcherons dans l'alliance de nos pères, et nous n'obéirons qu'à Dieu. »

Comme il disait ces paroles, un Israélite s'avança pour sacrifier aux idoles. Mathathias, enflammé du zèle de la loi, qui prononçait la mort contre un pareil crime, s'élance sur l'apostat, le tue, tue l'officier et renverse l'autel. Puis il crie : « Quiconque veut rester dans l'alliance de Dieu, qu'il me suive ! » Accompagné de ses fils, il gagne la montagne, abandonnant tout ce qu'il possédait, ne gardant que son épée et l'alliance de Dieu.

Touchés de cet exemple, plusieurs descendirent au désert, fuyant une ville où le Seigneur était outragé. Les soldats d'Antiochus vinrent les sommer de se soumettre à l'édit du roi. Ils répondirent qu'ils n'en feraient rien ; mais, parce que c'était jour de sabbat, ils ne voulurent pas non plus se défendre. Sans jeter une pierre, sans fermer leur retraite, ils dirent : « Mourons dans la simplicité de notre cœur ; le ciel et la terre seront témoins qu'on nous fait mourir injustement. » Et ils se laissèrent tuer au nombre de mille.

Mathathias et les siens, pleurant ces martyrs, se dirent entre eux : « Si nous faisons tous ainsi, et que nous ne combattions point pour nos vies et pour nos lois, les ennemis nous extermineront en peu de temps. » Ils prirent donc la résolution de combattre, même le jour du sabbat.

Alors quelques vaillants d'Israël se joignirent à eux ; ils formèrent une petite armée, frappèrent l'ennemi et commencèrent à délivrer le peuple.

Mais Mathathias sentait les approches de la mort. Il dit à ses fils : « Le règne de l'orgueil s'est affermi. Voici un temps de châtiment et de ruine. Maintenant donc, mes fils, soyez les défenseurs de la loi, donnez votre vie pour l'alliance de vos pères, et vous laisserez une grande gloire et un nom éternel.

« Considérez tout ce qui s'est passé de race en race : ceux qui espèrent en Dieu ne s'affaiblissent point. Et ne craignez

point les paroles de l'homme pécheur, parce que sa gloire tombe à la pourriture et aux vers. Il s'élève aujourd'hui, demain on ne le trouvera plus : il est retourné en sa poussière, ses pensées se sont évanouies. Vous, mes fils, soyez forts, agissez vaillamment pour la loi : par elle vous serez dans la gloire. Voilà Simon, votre frère : je sais qu'il est homme de conseil, écoutez-le toujours, et il me remplacera parmi vous, Judas a été fort et vaillant dès sa jeunesse : il conduira la guerre. Unissez à vous tous les fidèles, et soyez attentifs aux préceptes de la loi. »

Il les bénit et mourut. Ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël le pleura d'un grand deuil.

Judas, surnommé Machabée (1), prit donc la conduite de la guerre. Il n'avait avec lui, au commencement, que 6.000 hommes ; mais ils combattaient avec joie pour Dieu et pour la patrie. « Il agrandit la gloire de son peuple, et il protégea le camp de son épée. Il devint semblable à un lion dans ses actions redoutables. Il poursuivit les impies, les cherchant de toutes parts, et il livra aux flammes ceux qui troublaient son peuple. La terreur de son nom les mit en fuite devant lui, et tous les artisans d'iniquité furent dans le trouble, et le salut du peuple fut l'œuvre de son bras. Ce qu'il faisait irritait plusieurs rois, et réjouissait Jacob ; et sa mémoire sera à jamais bénie. Et il parcourut les villes de Juda, et il extermina les impies, et il détourna d'Israël la colère de Dieu ; et tandis que son nom parvenait aux extrémités de la terre, il rassembla ceux qui étaient près de périr. » L'Eglise consacre cet éloge à la gloire de notre saint Louis.

Judas allait à la rencontre de l'ennemi et l'attaquait, plein de confiance. Presqu'au début de sa carrière, il affronta ainsi une armée formidable, déjà fière du triomphe dont elle se croyait assurée. Il ne voulut pas même lui opposer toutes ses forces et ne choisit qu'une partie des siens, qui encore jeûnèrent ce jour-là. A l'aspect de l'ennemi cependant, les soldats de Judas, quoique braves et choisis, furent alarmés de leur petit nombre. « La victoire ne dépend point de la force des armées, mais du ciel, de qui vient la force. Ils s'avancent en multitude, orgueilleux et superbes, pour nous perdre, nous,

(1) Judas avait mis sur ses enseignes et sur ses étendards les lettres initiales de ce verset de l'Exode : *Qui est semblable à toi, ô Seigneur, parmi les dieux?* Ces lettres forment en hébreu, le *makkabi*, marteau (ou marteleur) qui se rapportait en même temps aux victoires de Judas, et qui devint le nom glorieux de sa famille.

nos femmes et nos enfants, et pour nous dépouiller. Mais nous combattons pour nos âmes et pour nos lois. Le Seigneur lui-même les brisera devant notre face. Vous donc, ne les craignez pas. » Il avança sur l'ennemi et le mit en déroute.

Après cette défaite, Antiochus envoya contre lui une armée de 40.000 fantassins et de 7.000 cavaliers, conduite par trois de ses meilleurs généraux, qui vinrent camper dans les plaines d'Emmaüs. Judas ne commandait encore que 6.000 hommes. L'un des généraux d'Antiochus se vanta de payer le tribut que son maître devait aux Romains avec le produit de la vente des Juifs qu'il ferait prisonniers ; et il invita les marchands d'esclaves à se trouver dans son camp pour les acheter, promettant de leur en donner quatre-vingt-dix pour un talent.

Judas avait ranimé le courage de ses soldats en leur rappelant la puissance de l'Eternel. Les voyant disposés à mourir, il les divisa en plusieurs corps, sous le commandement de ses frères, en sorte que chacun avait 1.500 hommes. Par une inspiration de piété, il les conduisit à Maspha, vis-à-vis de Jérusalem. Avant la construction du Temple, Maspha avait été un lieu de prière. Ils y passèrent le jour dans le jeûne et dans les larmes, en présence des ornements sacerdotaux, des prémices et des dîmes, voulant ainsi suppléer aux sacrifices, qu'ils ne pouvaient offrir hors de la ville sainte. Elevant la voix jusqu'au ciel : « Seigneur, dirent-ils, votre sanctuaire a été souillé et foulé aux pieds, et voilà que les nations se sont assemblées pour nous perdre. Comment pourrons-nous subsister, si vous ne nous assistez pas ? »

Ensuite, quelque faible que fût son armée, Judas ne laissa pas de publier, comme l'ordonnait la loi, que tous ceux qui avaient bâti une nouvelle maison, planté une nouvelle vigne, récemment épousé une vierge, ou qui étaient d'un naturel timide, pouvaient quitter les rangs et retourner chez eux. Trois mille se retirèrent, et l'armée se trouva ainsi réduite de moitié. Trois mille restèrent, faisant holocauste d'eux-mêmes. Juda les mena camper en face de l'ennemi. « Tenez-vous prêts, leur dit-il, pour le matin. Mieux vaut mourir dans le combat que de voir les maux de notre peuple et du sanctuaire. Qu'il arrive de nous ce que Dieu a résolu ! » Eléazar, ensuite, leur lut le livre saint ; puis Judas leur donna pour mot d'ordre *le secours de Dieu*, et se mit au premier rang.

Il apprit alors que Gorgias, l'un des généraux d'Antiochus, avec 5.000 fantassins et 1.000 cavaliers d'élite, voulait le surprendre la nuit. Profitant de la circonstance, il sortit de son camp, tomba sur l'autre partie du corps syrien, le mit en

déroute et lui tua 3.000 hommes. Revenu de la poursuite, il se retourna vers Gorgias pour achever sa défaite. Celui-ci, ayant trouvé vide le camp des Juifs, croyait qu'ils avaient fui; mais, au jour, il vit du haut de la montagne la fumée qui s'élevait de son propre camp livré aux flammes. Judas s'avançait victorieux. Le voyant paraître, les ennemis épouvantés s'enfuirent dans la plaine, et il y en eut 6.000 de tués. Leur camp regorgeait de richesses. On y trouva les trésors des marchands qui étaient venus pour acheter des Juifs, et plusieurs furent vendus eux-mêmes. On partagea ensuite les dépouilles entre les infirmes, les orphelins, les veuves et les soldats.

Après cette armée meurtrie et dispersée, il en vint encore une autre, de 60.000 hommes d'infanterie et de 5.000 cavaliers. Judas la détruisit encore, rentra dans Jérusalem, purifia, rebâtit et fortifia le Temple, et y rétablit le culte. Son triomphe excita la rage des ennemis d'Israël. Ils firent effort de toutes parts pour écraser ce peuple qui se relevait et qui avait relevé le Temple. Judas puisa dans sa foi assez de courage et de génie pour dissoudre ce nouvel orage.

Aussi habile tacticien que valeureux soldat, il fit face de tous côtés, battit en détail cette multitude ; et, sauf quelques courts et rares intervalles de paix, ce fut toujours ainsi durant six années. Les frères de Judas combattirent sous ses ordres. L'un d'eux, Eléazar, s'illustra par une glorieuse mort. Voyant les siens inquiets devant une de ces terribles armées que le roi de Syrie envoyait sans cesse et que Judas détruisait toujours, remarquant surtout l'épouvante qu'ils avaient du nombre, et de la taille prodigieuse des éléphants, il poussa droit à celui du roi, qu'on reconnaissait à sa hauteur et à son armure. « Il se livra pour son peuple et pour acquérir un nom éternel ; et s'étant fait jour à droite et à gauche au milieu des ennemis qui tombaient de çà et de là à ses pieds, il arriva sous l'éléphant, lui perça le ventre et mourut écrasé par sa chute. »

Judas mourut à peu près de même, après tant de victoires. Il se sacrifia pour donner l'exemple de ne pas craindre la mort, et afin qu'il ne fût pas dit que l'ennemi avait fait fuir le vengeur de Dieu. Il tomba sur le champ de bataille. Ses frères encore vivants, Jonathas, qui fut aussi un grand général, et Simon, le dernier qui resta et qui fut aussi un grand roi, l'ensevelirent au sépulcre de leurs pères. Tout le peuple criait : « Comment est tombé l'homme fort qui sauvait Israël ? »

Politique plein de sagesse, capitaine plein de ressources, soldat plein de courage, bon, pieux, vigilant, éloquent, aussi fidèle dans ses alliances avec les hommes que ferme dans sa foi,

Judas Machabée fut le modèle des héros. Tant qu'il vécut personne ne fit impunément du mal à sa patrie et ne trangressa impunément les lois de Dieu. Il dissipa huit grandes armées avec des forces toujours inférieures, armant les siens et les nourrissant, pour ainsi dire, de la foi qui remplissait son âme, et qui, ne le laissant pas un moment incertain du secours de Dieu, ne le laissa jamais hésitant devant l'ennemi. Après lui, Jonathas soutint la guerre ; après Jonathas, la vaillance et le conseil de Simon affermirent la victoire et la paix. Depuis longtemps le dieu Antiochus, rongé vivant par les vers, était mort en demandant pardon.

« Antiochus, dit Bossuet, ne se proposait rien moins que de détruire la nation israëlite et le culte qu'elle professait, et d'en éteindre la mémoire ; de profaner le Temple, d'y établir l'idole de Jupiter olympien. Voilà ce qu'on avait entrepris et ce qu'on exécutait contre les Juifs, avec une violence qui n'avait point de bornes. » Les Machabées se levèrent, et la conscience humaine fut délivrée. La valeur et le patriotisme de Judas remontèrent au-dessus de l'homme, en Dieu, source première de toute force et de toute patrie. Unissant la prudence au courage, il n'attendait que de Dieu seul le succès. En combattant et en mourant pour sa patrie, il combattit et mourut pour l'humanité entière. Si Antiochus avait réussi dans son projet impie de faire changer à son gré de croyance à tous les peuples, et de ne leur laisser reconnaître au fond d'autre Dieu que lui ; si le peuple juif, qui seul, avec la connaissance précise du vrai Dieu et les annales authentiques du genre humain, gardait en dépôt l'ensemble des vérités religieuses et morales destinées à opérer un jour la régénération universelle, s'était lâchement prosterné, à l'exemple des autres, devant les idoles du tyran, c'en était fait de l'humanité. Les peuples s'abrutissaient à jamais, comme de vils troupeaux, sous le sabre des dieux Antiochus et Néron. — Tel est le commentaire de Rohrbacher dans son *Histoire de l'Eglise*. Quand l'histoire de l'Eglise sera enseignée aux enfants comme elle doit l'être, et lorsqu'elle sera encore la sérieuse étude de l'adolescence et de la jeunesse, la France aura des hommes qui lui manquent aujourd'hui.

Voltaire nous a appris à rire de ces historiens sublimes. Il avait un Antiochus qui en riait avec lui. Au bout d'un siècle, les fils de cet Antiochus viennent rire chez les fils de Voltaire.

Que ceux qui veulent vivre fassent maintenant ce qu'il faut pour que Dieu, selon la profonde parole du jeune martyr d'Antioche, soit *consolé* dans ses serviteurs, et nous suscite des Machabées. Autrement, les adorateurs d'Antiochus ne manqueront pas.

II

HOMMES D'ÉTAT

JUAN DONOSO CORTÈS

(M. 1re S. VI, 422)

22 Mai 1853.

Le 4 janvier 1849, un membre du Parlement espagnol parut à la tribune pour donner son avis dans une discussion sur la politique générale. Il appartenait à la majorité conservatrice, et il venait répondre à l'un des chefs du parti progressiste, M. Cortina. On débattait la thèse qui se débat sans fin entre le Gouvernement et l'Opposition, partout où la tribune exerce quelque empire. Le gouvernement avait maintenu l'ordre au milieu des formidables crises de 1848 ; l'Opposition lui reprochait d'avoir offensé la légalité. On s'était de part et d'autre exercé là-dessus assez éloquemment, et la joûte, ayant satisfait au *decorum* parlementaire, pouvait finir. Au fond, il n'existait pas plus de division dans les esprits que de doute sur le vote. L'exemple de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, était là : progressistes et conservateurs voyaient suffisamment clair aux lueurs de la foudre. L'honorable M. Cortina, tout le premier, s'accommodait d'une illégalité qui, en écartant la République, le préservait de l'ignominie d'être conservateur à son tour. Un discours de plus semblait donc inutile ; personne ne croyait nécessaire de réfuter davantage M. Cortina. Mais aussitôt que le nouvel orateur eut ouvert la bouche, l'Assemblée s'aperçut qu'il restait quelque chose à dire, quelque chose que personne encore n'avait dit, sur ce thème trop rebattu, où la casuistique constitutionnelle espère limiter, dans un équilibre parfait, la résistance du pouvoir et les entraînements de la liberté. Dès les premiers mots, la question changea de place et de face.

En argumentant contre les progressistes sur le point de fait, la majorité, qui se piquait d'être libérale, avait scrupu-

leusement respecté, comme son bien propre, le fonds de leurs idées. L'orateur commença par déclarer qu'il venait enterrer au pied de la tribune, dans leur naturelle sépulture, toutes les idées de l'Opposition, c'est-à-dire toutes les idées libérales ; *idées stériles et désastreuses, dans lesquelles se résument les erreurs inventées depuis trois siècles pour troubler et dissoudre les sociétés humaines.* Il tint parole. Tout accoutumés qu'ils fussent aux hardiesses de son éloquence et de sa probité, ses auditeurs ne s'attendaient pas à cet héroïsme de conviction qui venait heurter avec dédain, l'un après l'autre, les dogmes le plus universellement reçus de la liberté moderne, qui prédisait à cette liberté sa mort imminente, qui flétrissait cette mort comme un suicide. Annonçant à la civilisation du XIX^e^ siècle des humiliations aussi prodigieuses que les élans de son orgueil, et la montrant prochainement accroupie et tremblante sous quelque dictature, il lui criait : Tes orateurs ne te sauveront pas, tes arts ne te seront d'aucun secours, tes armées hâteront ta perte ; le despotisme même trahira tes espérances ; tu ne trouveras pas un despote ; tu ramperas et tu périras sous les pieds et sous le couteau de la multitude, si tu ne t'inclines pas devant la croix !....

Tout cela n'avait pas été dit dans la discussion, ceux qui l'avaient pu penser s'étonnaient de l'entendre ; l'orateur lui-même, se reportant un peu en arrière dans son propre passé, pouvait s'étonner de le dire. Ces idées, si nouvelles pour son auditoire, n'étaient guère moins nouvelles pour lui. Il avait partagé les illusions du siècle ; il avait cru à la presse, à la tribune, aux constitutions, aux assemblées, au progrès ; son talent et ses succès l'avaient sacré l'un des pontifes de ce culte de l'esprit humain, dont il bafouait maintenant les superbes et frivoles mystères. Mais il venait de perdre un frère pieux et tendrement aimé, et il contemplait les convulsions misérables au milieu desquelles la monarchie européenne, infidèle depuis longtemps, périssait sans ressource. Ses yeux, faits pour la vérité, avaient vu dans son propre cœur et dans les choses humaines tout ce qu'éclairent les flambeaux qui escortent la mort. A cette lumière il était devenu chrétien. Le Christianisme le tirait de ce groupe des gens de lettres et des beaux esprits qui n'est que l'élite du vulgaire. Désormais ses pensées, mises en ordre et illuminées par la foi, allaient retentir dans le monde. Cent échos répétèrent aussitôt son discours, et l'Europe apprit, pour ne plus l'oublier, le nom jusqu'alors à peu près inconnu de Donoso Cortès.

Quatre ans se sont à peine écoulés, et Donoso Cortès est

mort. Comme Balmès, son compatriote, il est mort dans la vigueur de l'âge, emportant avec lui des clartés dont le monde avait besoin. Dieu est maître de couronner quand il veut ceux qui l'ont servi ; il dispose tout avec justice, il accomplit tout à l'heure utile. Mais, lorsque de tels hommes s'en vont, ils sont seuls à se réjouir de l'ordre qui les rappelle si tôt. Pour nous, nous mesurons le vide qu'ils laissent, et nos faibles yeux s'emplissent de larmes. La Providence avait amené M. Donoso Cortès à Paris, au principal foyer des erreurs qu'il devait combattre. Ceux qui l'ont approché, et qui étaient dignes de le juger, l'ont trouvé supérieur à sa réputation. En deux ans, sans y prétendre, il avait pris rang parmi les chefs de la société française. Il exerçait une influence considérable non seulement sur les catholiques, qui ne connaissent point entre eux d'étrangers, mais aussi dans le monde de la politique et des lettres, où il apportait tout à la fois l'autorité de son vaste esprit et les charmes de son incomparable simplicité. Ses idées, assurément, étaient bien éloignées de celles qui règnent encore dans ces régions moins éclairées qu'il ne semble, et où l'ombre se refait plus vite qu'on ne le croirait... Des vieillards illustres et d'un grand crédit n'ont pas mieux compris Donoso Cortès qu'ils n'ont compris les événements de l'époque, si naturels en même temps que si prodigieux ; mais comme il n'y avait nul moyen de méconnaître sa force, il fallait bien compter avec cette raison qui ne reculait devant aucun préjugé anti-catholique et révolutionnaire, et qui n'en laissait aucun sans atteinte. Nous faisons une perte immense ; ce que perd l'Espagne, Dieu seul le sait ! Nous avons entendu souvent Donoso Cortès parler de la gloire, des malheurs, des périls présents de son pays. Il aimait l'Espagne par dessus tout ce que Dieu lui permettait d'aimer, et la décadence religieuse de cette noble nation était le deuil le plus profond de son âme. Quoique sa modestie l'eût trompé sur ses propres aptitudes et qu'il se promît de n'être jamais qu'un conseiller, néanmoins son mérite le désignait pour un rôle actif que son patriotisme et sa foi même ne lui auraient pas permis de refuser toujours. L'Espagne avait un homme en réserve pour ses jours de ténèbres, si fréquents dans notre siècle, où il faut aux nations la double inspiration du génie et de la probité. Dans tous les cas, Donoso Cortès étant de ceux qui comptent pour peu de chose leur popularité, leur fortune ou de plus durs sacrifices, quand l'intérêt public le commande, sa voix si puissante n'aurait pas cessé de s'élever et d'enseigner. La supériorité de son talent littéraire devait lui attacher de nombreux disciples. Et qui peut dire ce qu'une

école de politique chrétienne gouvernée par lui, n'eût pas accompli en peu de temps parmi le peuple du monde qui, peut-être, a fait le plus d'héroïques efforts pour se plier au joug de la vérité ?

L'école n'est pas encore formée, et le maître n'est plus. Dieu a clos ces lèvres éloquentes qu'il avait ouvertes pour confesser la justice de ces châtiments sur les sociétés humaines, coupables d'ingratitude envers sa rédemption et de forfaiture envers sa lumière. Il les avait ouvertes en envoyant la grâce, il les a closes en envoyant la mort ; et comme la grâce avait été inattendue, et presque soudaine, la mort a été prématurée. Quand la pensée de Donoso Cortès, habituellement tournée vers le ciel, revenait sur la terre, elle n'y voyait qu'un aspect général de décadence ; elle y sentait passer, presque sans relâche, un souffle de malédiction. L'atmosphère, disait-il, contient un poison qui ne laisse, hors le mal, rien parvenir à maturité. Ou l'esprit fléchit, ou l'homme tombe. Celui qui ne trahit pas sa destinée, la destinée le trahit. Le dernier siècle a été le siècle des débauches, nous sommes dans le siècle des avortements. La multitude est partout, elle étouffe tout ce qui ne se fait pas petit, sceptique et mobile comme elle. C'est le règne de l'égalité, et Dieu nous a permis de l'établir si bien, que nous périrons probablement faute d'un homme qui sache ou qui ose passer la mesure commune.

Il a succombé avant le temps, comme pour confirmer ces prévisions de son génie attristé. Cependant, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, il a fait bon et fidèle usage du don de Dieu, et l'extraordinaire retentissement de sa parole permet de croire qu'il n'aura pas parlé en vain. Ce premier discours de 1849, par lequel il se révéla, est devenu presque instantanément, dans les meilleurs esprits de l'Europe, la formule des instincts conservateurs qui luttaient sans doctrine contre l'entraînement des dogmes et des habitudes révolutionnaires. A partir de ce moment, le mal des sociétés modernes a été connu et qualifié ; le remède est devenu évident aux yeux de toute raison assez haute et assez saine pour se déprendre de l'erreur. On peut espérer, contre Donoso Cortès lui-même, que cette prompte adhésion des intelligences les plus sincères, adhésion renouvelée chaque fois qu'il a eu l'occasion d'élever la voix, ne sera pas universellement suivie de l'infécondité à laquelle il craignait que toute vérité religieuse ne fût pour longtemps condamnée dans le sol politique. On relira ses discours, ses lettres, ces mâles écrits dont une critique inconsidérée n'a pu que hâter le succès et constater la valeur. Les mesquines passions qui

s'attaquent aux vivants, s'éloignent des morts, insensibles à leurs piqûres. Donoso Cortès est enseveli ; personne, à présent, ne dira plus, comme on nous l'a fait lire, que sa renommée était le chef-d'œuvre d'un prospectus. Le voilà préservé des aigres protestations de l'envie, des vaines objections de la fatuité, des étonnements passionnés de l'ignorance. Ces misères, qui sont la poussière et la fumée du combat, et qui réussissent parfois à faire un nuage autour du héros, tombent lorsqu'il arrive au tribunal de la postérité, où ne montent que les vainqueurs. Le nom de Donoso Cortès ne périra point, il grandira, au contraire, et ses pensées, loin d'être mises en oubli, acquerront plus d'empire à mesure que les symptômes qu'il a prévus se manifesteront. Dieu veuille seulement ne pas donner à la maladie un cours assez rapide pour emporter la société avant que celle-ci ait commencé d'élever le faible rempart derrière lequel il croyait qu'elle pourrait encore se mettre à l'abri !

Il n'est point nécessaire d'exposer longuement ici ce que l'on pourrait appeler le système politique et philosophique de Donoso Cortès. Nos lecteurs le connaissent assez. Nous avons eu soin de recueillir, depuis quatre ans, tout ce qu'il a dit et écrit pour le public ; et l'on a pu voir combien nos propres convictions sont identiques aux siennes, ou s'en approchent. Il nous suffira de rappeler, par quelques citations, les principales lignes du vaste ensemble qu'il avait conçu.

Le 26 Mai, dans une lettre qui eut un retentissement européen, Donoso Cortès disait à M. de Montalembert :

« La destinée de l'humanité est un mystère profond, qui a reçu deux explications contraires : celle du catholicisme et celle de la philosophie. L'ensemble de chacune de ces explications constitue une civilisation complète. Entre ces deux civilisations il y a un abîme insondable, un antagonisme absolu. Les tentatives faites pour amener entre elles une transaction ont été, sont et seront toujours vaines. L'une est l'erreur, l'autre est la vérité ; l'une est le mal, l'autre est le bien. Il est nécessaire de faire entre elles un choix suprême, et, ce choix fait, de proclamer l'une et de condamner l'autre dans toutes ses parties. Ceux qui flottent entre elles deux, ceux qui acceptent les principes de l'une et les conséquences de l'autre, les éclectiques, enfin, sont tous hors de la catégorie des grandes intelligences, et sont condamnés irrémissiblement à l'absurde.

« Je crois que la civilisation catholique contient le bien sans mélange de mal, et que la civilisation philosophique contient le mal sans mélange de bien.

« La civilisation catholique enseigne que la nature de l'hom-

me est corrompue et déchue, corrompue et déchue d'une manière radicale dans son essence et dans tous les éléments qui la constituent. Dans sa corruption, la volonté ne peut vouloir le bien ni le faire sans secours, et ce secours ne lui vient que quand elle est assujettie et contenue. Cela étant, il est clair que la liberté de discussion conduit nécessairement au mal. La raison humaine ne peut voir la vérité si une autorité infaillible et enseignante ne la lui montre. La volonté humaine ne peut vouloir faire le bien, si elle n'est réprimée par la crainte de Dieu. Quand la volonté s'émancipe de Dieu, et quand la raison s'émancipe de l'Eglise, l'erreur et le mal règnent sans obstacles dans le monde.

« La civilisation philosophique enseigne, au contraire, que la nature de l'homme est une nature parfaite et saine : saine et parfaite dans son essence et dans les éléments qui la constituent. Etant sain, l'entendement de l'homme peut voir la vérité, la discuter, la découvrir. Etant saine, la volonté veut le bien et le fait naturellement. Cela supposé, il est clair, que la raison, abandonnée à elle-même, arrivera à connaître la vérité, toute la vérité, et que la volonté, par elle seule, réalisera forcément le bien absolu. Il est également clair que la solution du grand problème social est de rompre les liens qui compriment et assujettissent la raison et le libre arbitre de l'homme. Le mal n'est que dans ces liens : il n'est ni dans le libre arbitre ni dans la raison. Si le mal consiste à avoir des liens et le bien à n'en avoir pas, la perfection consistera à n'en avoir aucun d'aucune espèce. S'il en est ainsi, l'humanité sera parfaite quand elle niera Dieu, qui est son lien divin ; quand elle niera son gouvernement qui est son lien politique ; quand elle niera la propriété, qui est son lien social, et quand elle niera la famille, qui est son lien domestique. Quiconque n'accepte pas toutes ces conclusions se met en dehors de la civilisation philosophique, et quiconque se met en dehors de la civilisation philosophique et n'entre pas dans le sein du catholicisme, marche dans le désert du vide.

« Du problème théorique, passons au problème pratique de ces deux civilisations, laquelle remportera la victoire dans le cours du temps ? Je réponds sans que ma plume hésite, sans que mon cœur tremble, sans que ma raison se trouble : La victoire appartiendra incontestablement à la civilisation philosophique. L'homme a voulu être libre ? il le sera. Il abhorre les liens ? ils tombent en poussière à ses pieds. Un jour, pour essayer sa liberté, il a voulu tuer son Dieu. Ne l'a-t-il pas frappé ? ne l'a-t-il pas crucifié entre deux voleurs ? Des légions d'anges sont-elles descendues du ciel pour défendre le Juste qui

était à l'agonie sur la terre ? Eh bien ! pourquoi descendraient-elles aujourd'hui qu'il s'agit, non pas du crucifiement de Dieu, mais du crucifiement de l'homme par l'homme ? Pourquoi descendraient-elles aujourd'hui, quand notre conscience nous crie si haut que, dans cette tragédie, personne ne mérite leur intervention, ni ceux qui doivent être les victimes, ni ceux qui doivent être les bourreaux ?

« Il s'agit ici d'une question très grave : il ne s'agit de rien moins que de vérifier quel est le véritable esprit du catholicisme touchant les vicissitudes de cette lutte gigantesque entre le mal et le bien, ou, comme disait saint Augustin, entre la cité de Dieu et la cité du monde. Quant à moi, je tiens pour prouvé et évident qu'ici-bas le mal finit toujours par triompher du bien, et que le triomphe sur le mal est réservé, si l'on peut s'exprimer ainsi, à Dieu personnellement.

« Aussi n'y a-t-il aucune période historique qui ne vienne aboutir à une catastrophe. La première période historique commence à la création du monde et aboutit au déluge. Et que signifie le déluge ? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine.*

« Les hommes ruisselaient encore des eaux du déluge quand la même lutte recommença. Les ténèbres s'amoncellent à tous les horizons. A la venue de Notre-Seigneur, la nuit était partout, une nuit épaisse, palpable. Le Seigneur est élevé en croix, et le jour revient pour le monde. Que signifie cette grande catastrophe ? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien, et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine.*

« Que disent les Ecritures sur la fin du monde ? Elles disent que l'Antechrist sera le maître de l'univers, et qu'alors viendra le jugement dernier avec la dernière catastrophe. Que signifiera cette catastrophe ? Comme les autres, elle signifiera le triomphe *naturel* du mal sur le bien, et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine.*

« Telle est pour moi la philosophie, toute la philosophie de l'histoire. Vico fut sur le point de voir la vérité, et, s'il l'eût vue, il l'eût exposée mieux que moi ; mais, perdant bientôt la trace lumineuse, il se trouva enveloppé de ténèbres. Dans la variété infinie des évènements humains, il a cru découvrir un nombre toujours fixe et restreint de formes politiques et sociales. Pour démontrer son erreur, il suffit de regarder les Etats-Unis, qui ne s'ajustent à aucune de ces formes. S'il fût entré

plus profondément dans les mystères catholiques, il aurait vu que la vérité est dans cette même proposition prise à revers. La vérité est dans l'identité substantielle des évènement, voilée et comme cachée par la variété infinie des formes.

« Voilà ma croyance. Je vous laisse à deviner mon opinion sur le résultat de la lutte qui se livre actuellement dans le monde ».

On sait quelles belles applications Donoso Cortès tirait de cette théorie, et comment elle lui servait à expliquer la marche rapide et le caractère effrayant des révolutions contemporaines, qui se font toutes au nom de la liberté et qui toutes tendent et doivent logiquement aboutir à la diminution, à la suppression, à la négation suprême et définitive de toute liberté. Dans son discours du 4 Janvier, il demande aux progressistes espagnols, grands parleurs de liberté comme les nôtres, s'ils ignorent que déjà la liberté n'est plus.

« N'avez-vous pas assisté comme j'ai assisté moi-même, en esprit, à sa douloureuse passion ? Ne l'avez-vous point vue persécutée, raillée, perfidement frappée par tous les démagogues du monde ? Ne l'avez-vous point vue traîner son angoisse sur les montagnes de la Suisse, sur les rives de la Seine, sur les bords du Rhin et du Danube, sur le rivage du Tibre ; ne l'avez-vous point vue enfin monter au Quirinal qui a été son Calvaire ?... Oui, la liberté est morte, et elle ne ressuscitera ni au troisième jour, ni à la troisième année, ni au troisième siècle peut-être. Vous vous effrayez de la tyrannie que nous souffrons ? Vous vous effrayez de peu : vous verrez bien autre chose... Le monde marche à grands pas à la constitution d'un despotisme le plus terrible et le plus gigantesque que les hommes aient jamais vu..... »

Et il développait ce beau et saisissant parallèle des *deux freins*, qui est encore dans toutes les mémoires. Il n'y a que deux sortes de répressions possibles contre l'homme, l'une intérieure, l'autre extérieure ; l'une religieuse, l'autre politique. Elles sont de telle nature que, quand le thermomètre religieux est élevé, le thermomètre de la politique est bas, et quand le thermomètre religieux est bas, le thermomètre politique, la répression politique, la tyrannie s'élève. C'est une loi de l'humanité. Voyez le monde de l'autre côté de la croix : la société ne se composait que de tyrans et d'esclaves. La liberté, la liberté véritable, la liberté de tous et pour tous, n'est venue au monde qu'avec le Sauveur du monde. Là s'inaugure et règne la répression politique. Jésus fonde avec ses disciples la seule société qui ait existé sans gouvernement. Entre Jésus et ses dis-

ciples, point d'autre gouvernement que l'amour du Maître pour ses disciples, et l'amour des disciples pour leur Maître. La répression étant complète, la liberté est absolue. Mais, dès les temps apostoliques, les hérésies commencent à germer ; aussitôt devient nécessaire un germe de gouvernement. Il n'y a pas encore de tribunaux parmi les chrétiens, mais il y a des contestations, et par conséquent des arbitres, qui sont comme un embryon de gouvernement. A mesure que la corruption se développe, le gouvernement grandit. Arrivent les temps féodaux : la religion, encore à sa plus grande hauteur, est cependant viciée par les passions humaines : la nécessité se fait sentir d'un gouvernement effectif, si faible qu'il soit : on voit s'établir la monarchie féodale, la plus faible de toutes les monarchies. Au XVI^e^ siècle, le schisme luthérien éclate : avec ce grand scandale politique et social, avec cet acte d'émancipation intellectuelle et morale des peuples, coïncide l'institution de la monarchie absolue. Ce n'est pas assez. Le thermomètre religieux descend encore, le thermomètre de la répression politique s'élève davantage : on a les armées permanentes. Ainsi la répression politique monte à l'absolutisme, et même au delà. Avec le privilège de l'absolutisme, les gouvernements demandent et obtiennent d'avoir, pour se défendre et défendre avec eux la société, un million de bras. Est-ce tout ? Non, car le thermomètre religieux continue de baisser. Quelle institution nouvelle est alors créée ? Les gouvernements disent : Nous n'avons pas assez d'un million de bras, il nous faut un million d'yeux, et ils ont la police. Mais l'armée et la police ne peuvent à elles seules maintenir l'ordre et la sécurité dans cette société où manque de plus en plus la répression intérieure. On forme donc un monstre nouveau, qui entendra tout et qui aura la main partout ; c'est la centralisation administrative. On a tout cela, et comme le thermomètre religieux continue de descendre, tout cela est encore trop peu ; et alors la nature livre au génie épuisé du gouvernement quelques-uns de ses secrets, pour agrandir le despotisme dont les sociétés ont besoin. Avec la vapeur et la télégraphie électrique, elle lui donne la faculté d'être en même temps partout. Telle était la situation de l'Europe, quand un bruit universel de catastrophes et de révolutions vint annoncer qu'il n'y avait pas encore assez de despotisme dans le monde, par la raison que le thermomètre religieux était à zéro !.....

Et maintenant, poursuivait l'orateur, après cette démonstration dont nous regrettons de ne donner qu'une analyse décolorée, et maintenant, « de deux choses l'une : ou la réaction

religieuse vient, ou elle ne vient pas. S'il y a réaction religieuse, vous verrez bientôt comment, à mesure que montera le thermomètre religieux, commencera de descendre naturellement, spontanément, sans nul effort de la part des peuples ou des gouvernements, le thermomètre politique, jusqu'à ce qu'il marque le chiffre tempéré de la liberté des nations. Mais si, au contraire, le thermomètre religieux continue de descendre, je ne sais où nous nous arrêterons. Je ne le sais, et je tremble en y pensant. Si aucun gouvernement n'était nécessaire alors que la répression religieuse se trouvait à son apogée, maintenant que la répression religieuse n'existe plus, aucun genre de gouvernement sera-t-il suffisant pour réprimer ? Tous les despotismes à la fois y suffiront-ils ?... Dans le monde ancien, la tyrannie se montra féroce et impitoyable, et cependant cette tyrannie était matériellement limitée, tous les Etats étant petits et les relations internationales étant de tout point impossibles : en conséquence, dans l'antiquité, il ne put y avoir de tyrannie sur une grande échelle, si ce n'est une seule, celle de Rome. Mais à présent, combien les choses sont changées ! Les voies sont préparées pour un tyran gigantesque, colossal, universel, tout est préparé pour cela. Il n'y a plus de résistances matérielles, parce que, avec les bateaux à vapeur et les chemins de fer, il n'y a plus de frontières, et avec le télégraphe électrique plus de distance ; et il n'y a plus de résistances morales, parce que tous les esprits sont divisés et tous les patriotismes morts. »

Cette réaction religieuse, l'unique salut de la société, Donoso Cortès la croyait possible ; il avait le chagrin de ne pas la juger probable. Il croyait que le mal avait gagné trop de profondeur. Il écrivait de Berlin, le 4 juin 1849, à M. de Montalembert :

« En donnant pour mort l'empire de la foi, et en proclamant l'indépendance de la raison et de la volonté de l'homme, la société a rendu absolu, universel et nécessaire le mal, qui était relatif, exceptionnel et contingent. Cette période de rapide rétrogradation a commencé en Europe avec la restauration du paganisme littéraire, qui a amené successivement les restaurations du paganisme philosophique, du paganisme religieux et du paganisme politique. Aujourd'hui, le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations : la restauration du paganisme socialiste. »

Un mois après, le 20 juillet, il répondait en ces termes aux critiques de quelques libéraux espagnols :

« La société européenne se meurt. Les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt. Et savez-vous pourquoi elle se

meurt ? Elle se meurt parce qu'elle a été empoisonnée ; elle se meurt parce que Dieu l'avait faite pour être nourrie de la substance catholique et que des médecins empiriques lui ont donné pour aliment la substance rationaliste. Elle se meurt parce que, de même que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, de même les sociétés ne périssent pas par le fer, mais par toute parole anti-catholique sortie de la bouche des philosophes. Elle se meurt parce que l'erreur tue, et que cette société est fondée sur des erreurs. Sachez que tout ce que vous tenez pour incontestable est faux.

« La force vitale de la vérité est si grande que, si vous étiez en possession d'une vérité, une seule, cette vérité pourrait vous sauver. Mais votre chute est si profonde, votre décadence si radicale, votre aveuglement si complet, votre nudité si absolue, que cette vérité, vous ne l'avez pas. Par cette raison, la catastrophe qui doit venir sera dans l'histoire la catastrophe par excellence. Les individus peuvent se sauver encore, parce qu'ils peuvent toujours se sauver ; mais la société est perdue, non qu'elle soit dans l'impossibilité radicale, mais parce que, selon moi, il est évident qu'elle ne veut pas se sauver. Il n'y a pas de salut pour la société, parce que l'esprit catholique, seul esprit de vie, ne vivifie pas l'enseignement, le gouvernement, les institutions, les lois, les mœurs. Changer le cours des choses dans l'état où elles sont, serait, je ne le vois que trop, une entreprise de géants. Il n'y a point de pouvoir sur la terre qui, par soi seul, puisse en venir à bout, et c'est à peine si tous les pouvoirs, agissant de concert, parviendraient à la consommer. Je vous laisse à juger si ce concert est possible, jusqu'à quel point il l'est, et à décider si, même cette possibilité admise, le salut de la société ne serait pas de toutes manières un vrai miracle. »

Le monde est plein d'esprits mitoyens à qui toute conviction vigoureuse déplaît et que toute affirmation nette et tranchée surprend et impatiente. Il y a de grands nombres de ces esprits parmi les catholiques, et en plus grand nombre qu'il ne serait naturel d'en trouver ; ils sont un des signes fâcheux de ce temps, où la vérité est si fort diminuée parmi les hommes. La voie de salut que Donoso Cortès indiquait à la société leur paraissant aussi difficile qu'à lui, et peut-être plus radicalement impraticable qu'il ne disait, ils ne tardèrent pas à lui reprocher ses « exagérations ». Ils commencèrent dès que les victoires du parti de l'ordre eurent un peu éclairci l'atmosphère politique. Ou ils espérèrent alors que la société pourrait se sauver par la seule force et la seule sagesse des gouvernements, sans se pénétrer de cet esprit catholique contre lequel tant de gens de bien

sentaient renaître leurs répugnances ; ou ils crurent à la possibilité de réintroduire le catholicisme en secret, par de délicates mesures, qui ne donneraient l'éveil à aucun de ceux que son existence importune, et ils craignaient que la voix trop retentissante de Donoso Cortès ne vînt déranger une si belle opération. Quelques-uns aussi, peut-être, cédèrent à cette tentation qui nous porte à nous asseoir sur notre petit tribunal pour faire la part de l'éloge et du blâme aux gens qui ont l'indiscrétion, en passant devant nous, de nous trop couvrir de leur ombre. Quoi qu'il en soit, ces critiques n'obtinrent aucune attention. Il est vrai que M. l'abbé Gaduel ne songea pas tout d'abord à reprendre dans les écrits de Donoso Cortès une vingtaine d'hérésies. En Espagne, les libéraux se contentèrent de l'accuser d'erreurs manichéennes. En France, quelques catholiques trouvèrent du fatalisme dans sa manière d'envisager l'avenir ; encore voulurent-ils bien observer que le fatalisme est le fond du caractère espagnol.

L'illustre écrivain ne dédaigna pas de se défendre. Il ne se croyait pas fataliste pour penser que la société, s'étant perdue en s'éloignant de Dieu, ne se retrouverait qu'en revenant à Dieu. A son avis, il est vrai, elle s'était si fort éloignée et si effroyablement perdue, qu'il doutait si elle parviendrait à retrouver sa voie et même si elle voudrait le tenter. Mais il n'engageait point sa parole contre la miséricorde de Dieu, et sa vie témoignait assez qu'il ne prêchait pas une résignation inactive. On n'a pas ignoré son adhésion aux efforts heureux qui ont rétabli chez nous l'unité et l'énergie du pouvoir ; il croyait que la France, sous la douce impulsion de l'esprit catholique et de la force monarchique, pouvait devenir l'instrument d'un miracle inespéré.

Il n'aimait pas les discussions publiques, desquelles il attendait peu de fruit, et il les évitait autant que possible ; mais il était trop le serviteur de la vérité pour mépriser les objections et les contradictions qui se produisaient avec convenance. Lorsque, sans réfléchir, à la hauteur de son rang dans le monde, à l'éclat si pur de sa renommée, à l'étendue de ses services, M. l'abbé Gaduel fit paraître contre son *Essai*, une critique où la bienséance aurait conseillé de supprimer bien des choses, et qu'il eût au moins fallu lui communiquer avant de la rendre publique, il ne voulut point la lire, pour n'être point tenté d'ajouter des paroles sévères aux explications qu'auraient certainement obtenues de lui des procédés plus discrets. Il fit mieux que de réfuter son adversaire : à cause du caractère de ce dernier et du bruit qu'avait fait la critique, il proclama publique-

ment son entière soumission aux enseignements de l'Eglise, et il envoya son livre à Rome, condamnant d'avance, sans réserves ni restrictions d'aucune sorte et sans exiger aucune forme d'explication, tout ce que Rome y condamnerait.

Ce fut le dernier acte public de sa noble vie, et dans cet acte on l'a vu tout entier, aussi humble par la foi qu'il était grand par le génie, aussi docile aux moindres enseignements de l'Eglise qu'il était rebelle aux dogmes les plus suivis de l'orgueil humain. Nous osons le dire, et ceux qui l'ont connu n'en douteront pas : lorsque, en présence de la mort, il a repassé en esprit ses œuvres, il s'est applaudi de cette soumission plus que de tous ses triomphes, il s'est plus réjoui d'avoir été l'humble enfant de l'Eglise que d'avoir été son défenseur admiré ; il a béni Dieu non pas tant de lui avoir donné de vivre pour sa cause, que de permettre qu'il mourût accusé et obéissant.

L'intérêt qui s'attache aux hommes supérieurs fait désirer à beaucoup de nos lecteurs que nous leur donnions des détails biographiques sur Donoso Cortès. Ce que nous savons se réduit à peu de chose. Donoso Cortès gardait le silence sur lui-même et ne laissait connaître que son cœur. Il naquit à Dombenito, en Estramadure, le 6 mai 1809. Après ses études, il se mit sous la direction d'un écrivain espagnol assez célèbre, qui n'avait d'admiration que pour les auteurs français du XVIIIe siècle, et qui les lui fit lire. Au sortir de cette école, Donoso était philosophe en religion, monarchiste libéral et parlementaire en politique. Ses premiers ouvrages sont dans cet ordre d'idées ; c'est dire qu'il en faisait peu de cas. Le succès qu'ils obtinrent ne servit plus tard qu'à modérer singulièrement en lui le goût et l'estime des applaudissements. Cependant ses lectures avaient faussé ou retardé son esprit sans le corrompre, et surtout sans corrompre son cœur. Il écrivait des choses qu'il eut, par la suite, à redresser, à compléter, quelquefois à réfuter ; aucune dont il ait dû rougir. Il fut professeur, journaliste, député. A la suite d'une circonstance que nous avons oubliée, il entra dans la carrière des fonctions publiques par un emploi important au ministère de grâce et de justice. Il quitta cet emploi pour reprendre la vie littéraire, et vint passer en France quelques années. Durant ce séjour, il adressa aux journaux espagnols des *Lettres de Paris* qui ont été recueillies. Nous l'avons entendu dire qu'il n'aurait pas de grands changements à faire dans ce travail. Il ne voulut point, pourtant, le laisser traduire. Il ne tenait guère à faire connaître son esprit, et il tenait beaucoup à n'affliger personne par des jugements auxquels l'éclat de son nom aurait ajouté trop de poids. Il s'agissait

d'ailleurs de gens qui ont quitté, pour la plupart, la scène du monde : les *Lettres de Paris* sont de 1840-1843. De retour en Espagne ,il rentra dans la carrière politique, où des études de plus en plus sérieuses, l'expérience des hommes, le spectacle des affaires, la force naturelle de son esprit, qui cherchait la vérité, par-dessus tout la droiture et la noblesse de son cœur, le préparèrent au changement que la mort de son frère détermina. Nous avons dit le reste. Depuis sa mort, on a su que d'amers chagrins avaient assombri de bonne heure cette vie en apparence uniquement remplie d'heureuses études et d'heureux succès. Il n'en parlait jamais, ses meilleurs amis n'en savaient rien ; ils se demandaient comment un cœur si bon avait pu échapper à la douleur, et comment, n'ayant point souffert, il était si compatissant.

On ne saurait se peindre, à moins de l'avoir connu, la tendresse, la candeur, la délicatesse exquise de son cœur. Un soir, dans le monde, nous lui demandions quel évènement ou quelle étude avait le plus contribué à lui faire connaître et pratiquer la religion. Il nous répondit qu'il avait étudié son frère mourant, ses yeux aussitôt se baignèrent de larmes. Il ne pouvait prononcer le nom de ce frère sans pleurer. Parlant de lui à un ami intime, M. Rio, il disait qu'il devait demander pardon à Dieu d'avoir tant aimé une créature humaine.

Il n'y avait point d'affaire qu'il ne laissât pour courir auprès d'un ami malheureux, et point de sacrifice qu'il ne fût prêt à s'imposer pour secourir non seulement l'infortune de ceux qui lui étaient chers, mais l'infortune du premier venu. Il allait toutes les semaines, et souvent plusieurs fois, visiter les indigents. Il y avait entre la sœur Rosalie et lui un pacte de services mutuels pour les bonnes œuvres. Elle était son introductrice chez les pauvres du quartier Mouffetard ; il était l'un de ses ministres et de ses ambassadeurs auprès des riches et des puissants de ce monde. Les Petites Sœurs des Pauvres n'avaient point de patron plus dévoué et plus généreux.

J'ai su, moi qui écris ces lignes, avec quelle facilité et quelle abondance s'ouvraient ses bienfaisantes mains. Un jour que je lui demandais secours pour une famille réduite à la dernière nécessité : « Tenez, me dit-il, en me remettant une forte aumône, achetez-leur du pain, achetez-leur du linge ; je vous donnerai encore quelque chose le mois prochain ; maintenant je suis épuisé. » En parlant ainsi, il s'habillait. Je lui fis remarquer que sa chemise était déchirée ; il m'avoua qu'il n'en avait guère de meilleure. Il faisait une pension annuelle à un autre pauvre que je connaissais, et il m'envoyait fidèle-

ment, dans les premiers jours du mois, la somme qu'il avait promise. Il se souvint de l'envoyer la veille de sa mort.

Tout en lui exhalait le parfum d'une âme vraiment chrétienne. Sa joie et sa tristesse étaient également douces et ingénues. Sa parole, prompte, ardente, sincère, était en même temps la plus inoffensive que l'on pût entendre, et c'était un charme de voir qu'il eût toujours innocemment tant d'esprit. On pouvait le laisser sans aucune crainte au milieu d'un auditoire devant lequel on avait soutenu contre lui la discussion la plus chaude. L'absence de son contradicteur ne lui faisait pas oublier les égards qu'il observait toujours, et il pardonnait à ceux qui n'avaient pas su garder tout à fait la même mesure.

Parmi tant de vertus, l'humilité avait, s'il se peut, jeté dans son cœur des racines plus profondes. Comme il était parvenu à la maturité de son talent lorsqu'il se convertit, il entra presque du même pas et le même jour dans la voie de la pénitence chrétienne et dans celle des grands honneurs politiques. Ni le chrétien ni l'homme d'Etat n'en souffrirent. Il fut ministre d'autant plus fidèle qu'il était chrétien plus fervent. Il dédaignait les pompes de son rang et n'en conservait que plus strictement la dignité. Il avait, comme ambassadeur, toute la fierté de son pays ; mais le caractère d'ambassadeur ne l'empêchait point de tenir un enfant sur les fonts de baptême avec une fille du petit peuple, devenue sœur des pauvres, ni d'aller s'agenouiller au milieu de ces pauvres dans l'indigente chapelle de la rue Saint-Jacques, ni de visiter les galetas de la rue Mouffetard. Aucun de ses succès, aucun de ses honneurs, et, ce qui est mieux, aucune de ses vertus ne lui faisait oublier qu'il était pour son propre compte tributaire de la misère humaine. D'un autre côté, aucune considération de fortune n'aurait pu lui faire perdre un moment de vue ses devoirs envers Dieu et envers lui-même. Il était toujours prêt à quitter sa position brillante pour aller vivre à l'écart dans l'Estramadure ; et même, s'il avait à combattre une tentation plus forte que les autres, c'était celle-là. Il aspirait au silence et à l'oubli. Il fallait lui dire qu'il n'avait pas le droit de se retirer et qu'il devait attendre que Dieu lui fermât la bouche. Hélas ! nous espérions qu'il attendrait plus longtemps. Nous avons une lettre de lui, datée de ce lieu de retraite vers lequel il jetait si souvent les yeux ; on y entend son cœur :

Dombenito, le 3 mars 1854.

« Très cher ami, je viens de recevoir votre lettre datée du 20 février, et l'*Univers* du même jour, dans lequel je lis mon

discours et l'article que vous avez eu la bonté d'écrire. J'accepte, mon cher ami, vos louanges à titre d'encouragement et comme un témoignage de votre amitié. La justice aurait beaucoup à redire si elle entrait en jugement avec vous ; mais nous sommes ainsi faits : jamais une vertu ne se montre en nous qu'aux dépens d'une autre vertu. Vous êtes aujourd'hui l'homme bienveillant et charitable, vous serez demain l'homme juste. Après vous serez l'un et l'autre dans le sein de Dieu.

« Vous ignorez certainement quel est le lieu d'où vous viendra cette lettre. C'est un ami du monde ignoré des hommes, dans le fond de l'Estramadure. Je suis venu ici pour rétablir ma santé et pour retremper mes forces dans le sein de ma famille. Je n'ai pas le courage d'écrire. Je suis tout à la nature et à mes parents. Je laisse passer et repasser devant moi, comme autant d'ombres chères, les jours de mon enfance, et je me fais petit pour être heureux, convaincu de cette vérité, que celui seul qui se fait petit goûtera de véritables jouissances en ce monde. Oh ! que l'ignorance des enfants et des petits est une chose mystérieuse et charmante. Les petits ignorent la botanique : tant mieux pour eux, parce que la nature leur appartient avec toute sa magnificence. Ils n'analysent pas les mystérieux rapports de la famille ; tant mieux pour eux parce que la famille a pour eux et pour eux seuls des trésors de tendresse et d'amour. Ils n'analysent pas Dieu : tant mieux pour eux mille fois, car Dieu se donne à celui qui le regarde toujours, rien que pour le regarder.

« J'ai avec moi *Fray Luis de Grenada*, qui est le premier mystique du monde, et dont je vous ferais cadeau si vous aviez le bonheur de comprendre sa langue, qui n'est pas la langue espagnole de nos jours, mais une autre langue dont on n'a déjà plus d'idée, toute pleine de magnificence et d'ampleur.

« Je lis aussi la vie de saint Vincent de Paul. Quelle vie si remplie et si pleine ! Comme Dieu est grand et merveilleux dans ses saints ! J'admire d'autant plus cet homme apostolique, que je suis l'homme le plus incapable de regarder en face ce modèle. A propos de quoi je vous dois déclarer, mon ami, que je suis l'être le plus inutile du monde. Je n'ai jamais rien fait, je ne fais rien et je ne ferai rien de ma vie. Je suis le type accompli des hommes fainéants. Je lis toujours, je me propose d'agir, et je n'agis jamais. Quelquefois je me représente mon Seigneur et mon Dieu me demandant : Qu'est-ce que tu as fait ? Et je sens un frisson parcourir tous mes membres. Il m'arrive alors de penser que peut-être suis-je né pour la vie

contemplative : mais ce sont des illusions périlleuses de mon imagination. La vérité, la voici : je suis un fainéant. »

La piété de Donoso Cortès n'avait fait que grandir et se fortifier jusqu'au dernier jour de sa vie. Il raisonnait sa foi comme un homme de génie, il la pratiquait comme un enfant, sans emphase, sans respect humain, sans l'ombre d'une hésitation devant les commandements de Dieu et de l'Eglise, sans l'ombre d'un doute envers leurs promesses. Il égalait, sous ce rapport, le plus humble et le plus fervent paysan de l'Espagne. Ayant su que l'on gardait un vêtement de Notre-Seigneur dans l'église d'Argenteuil, il voulut s'y rendre en pèlerinage, pour obtenir de la compassion de Jésus la guérison de l'un de ses frères malade. C'était vers la fin de l'automne de 1851 ; la pluie tombait à torrents. Il n'en fit pas moins toute la route à pied. J'avais le bonheur d'être son compagnon. Lui ayant dit que je n'aurais pas cru qu'un Espagnol pût consentir à se laisser mouiller si longtemps, il répondit avec son charmant sourire ,qu'il faudrait bien une autre pluie pour laver ses péchés.

Le pèlerinage accompli, nous allâmes visiter notre ami commun, M. Rio, l'auteur du beau livre sur l'*Art chrétien*, qui demeurait alors à Argenteuil. Il se trouvait là quelques personnes d'un esprit distingué. La conversation tomba sur l'éloquence. Donoso prit la parole, et parla comme un ange sur la vanité des orateurs. C'est là qu'il fit remarquer que Moïse était bègue, et le faible Aaron éloquent. Voyez, dit-il, où Dieu met les orateurs, et le rôle qu'il leur assigne ! Ce n'était pas par jeu d'esprit qu'il disait ces choses. Il ne méprisait point le talent, mais il en faisait peu de compte, et il redoutait les vanités où il engage le cœur. Celui-là seul sait, disait-il, qui croit ; et celui-là seul est grand qui s'humilie.

Cette foi parfaite parut de la manière la plus touchante et la plus édifiante durant sa douloureuse maladie. Il parlait, il priait, il souffrait en parfait chrétien. La sœur de Bon-Secours qui veillait près de lui, admirait ce courage qu'elle n'avait pas besoin de soutenir et qui lui offrait plutôt un exemple. Elle disait. « Ses paroles sont des flèches dans le cœur. » Il se confessa et communia plusieurs fois. Son confesseur était ce digne curé de Saint-Philippe-du-Roule, qui chanta la messe des funérailles, et qui ne put retenir ses larmes et manqua de voix entre l'autel du Dieu juste et le cercueil de son ami. Il savait comme nous ce que perdaient l'Eglise et la société ; mieux que nous ce que perdaient les pauvres. Sous le poids de ce double deuil, son cœur chancela, non pas son espérance.

De toutes les consolations que peut laisser la mort d'un

homme, aucune n'a manqué aux amis de Donoso Cortès, aucune, sauf de recevoir son dernier soupir. Il a su qu'il mourait, il a accepté la mort, il est mort en priant, recommandant lui-même son âme à son bon ange, à son saint patron, au Dieu clément qu'il avait aimé et servi en se proposant toujours de le servir davantage. Ne prévoyant pas qu'il dût sitôt sortir de la vie, il projetait de sortir du monde ; non plus pour aller méditer dans quelque solitude, mais pour s'engager dans un ordre religieux. Déjà il avait pris ses dispositions, et son choix était fait. Il voulait entrer dans la Compagnie de Jésus.

Son dernier jour fut le 3 mai 1853, il allait compléter sa quarante-quatrième année. Le dernier acte sorti de sa bouche a été un acte de foi. Il avait promis à la Sœur, s'il mourait, de prier pour elle. Le voyant près de s'éteindre, elle lui dit : Vous allez paraître devant Dieu, souvenez-vous de moi. D'une voix libre et claire, il répondit: Je vous le promets; — et presque au même instant il expira. Son âme, en s'envolant, laissa sur son visage quelque reflet de sa beauté suprême. Nulle trace de douleur n'altérait ses traits paisibles. C'était la sérénité d'un athlète qui se repose après la victoire, à peine fatigué du combat. Il avait regardé la mort en face, avec force et douceur, comme un ennemi à vaincre, et il l'avait vaincue. Il dormait en attendant la résurrection éternelle.

Personne, en Espagne ni ailleurs, ne se lèvera pour infirmer le beau témoignage qu'il se rendit à lui-même, en plein Parlement, dans l'impérissable discours du 4 janvier 1849 : *Lorsqu'arrivera le terme de mes jours, je n'emporterai pas avec moi le remords d'avoir laissé sans défense la société barbarement attaquée, ni l'amère et insupportable douleur d'avoir jamais fait aucun mal à un seul homme.* Il faudrait graver ces paroles sur sa tombe, si son nom seul ne suffisait pas à rappeler ce qu'il fut.

En terminant cette esquisse, nous sommes heureux d'espérer qu'une main plus digne d'un tel travail fera bientôt revivre Donoso Cortès dans une peinture complète et achevée. On nous assure que M. de Montalembert recueille tous les documents nécessaires pour nous faire connaître, cemme ils méritent d'être connus, la vie, les pensées et les travaux de l'homme admirable et excellent que nous pleurons. Ce sera un beau livre que la vie de Donoso Cortès écrite par M. de Montalembert et l'on ne peut souhaiter au génie qui vient de s'éteindre un plus illustre monument (1).

(1) M. de Montalembert n'a pas complètement tenu cette promesse. Son écrit sur Donoso Cortès n'est qu'une contestation politique au point de vue des idées libérales et parlementaires dont il a repris le joug.

MORT DE M. O'CONNELL

(M. 1re S, III, 551)

27 mai 1847.

L'Irlande, éprouvée par tant de fléaux, vient d'être frappée d'un malheur plus grand que tous les autres, et irréparable. Elle a perdu son libérateur ; M. O'Connell est mort. Il s'est éteint en arrivant à Gênes, trompé dans son dernier désir, emportant la dernière espérance qui restât encore à ses amis. L'amélioration de son état, depuis son départ de Lyon, n'abusait personne ; c'était le jet suprême d'une flamme expirante ; mais on se flattait avec lui qu'au moins il pourrait atteindre Rome, que Daniel O'Connell pourrait mourir aux pieds de Pie IX. Telles étaient la majesté de cet homme et la place qu'il tenait sur la terre : Rome seule paraissait un tombeau digne de lui. Rome était sa patrie en effet. Par son œuvre immense, par la splendeur de sa foi, par la gloire de son courage et par la fécondité de son génie, il avait grandi jusque-là, de n'être plus seulement le grand citoyen de l'Irlande, mais le grand citoyen du monde. comme Pie IX en est le grand roi.

Rome n'aura point sa cendre, elle ne pourra montrer avec orgueil le trace de ses pas, qui serait illustre parmi tant d'autres dont s'honore ce sol immortel ; mais elle gardera, elle honorera sa mémoire, et peut-être un jour élèvera-t-elle une statue à ce père d'un peuple, conquérant pacifique du plus grand, du seul bien que l'Eglise demande en ce monde pour ses enfants et pour elle-même, une main parricide. Cette main s'est abaissée ; et la Mère des Nations a été frappée et déchirée avec

fureur. Lorsqu'on lui arrachait de toutes parts ses enfants, O'Connell lui conservait une fille féconde, et la lui laisse en mourant plus belle qu'elle ne l'avait connue. L'Irlande était esclave, plus captive du despotisme anglican que des flots qui l'entourent ; elle est libre ! O'Connell, tout seul, a fait un si grand ouvrage ; il a pris cette nation dans ses mains, il l'a emportée au vol de son génie, dans les régions salubres de la liberté, comme un père, soutenu par l'amour, emporte sur le sommet des montagnes son fils mourant, pour lui faire respirer un air meilleur. Il a été menacé, injurié, combattu, trahi cent fois ; il a accompli son dessein sublime sans sacrifier, ni répandre une seule goutte de sang. Qui peut dire combien de malheurs épargne à l'Europe tout entière cet exemple d'une révolution si profonde, opérée uniquement par le sentiment patient et énergique de sa légitimité !

Et cependant O'Connell est mort au comble de la douleur comme au comble de la gloire, déchiré des ingrates morsures d'une partie de ceux qu'il a sauvés, et moins troublé encore de leur ingratitude qu'effrayé de leur folie. En quittant l'Irlande, il a vu d'autres adversaires de ses desseins, d'autres ennemis de l'Irlande que ceux qu'il a vaincus (1). Ce n'est pas le moment d'expliquer ici ce que sont et ce que veulent ces Irlandais qui n'ont pas craint d'injurier O'Connell mourant au milieu des respects du monde ; mais personne n'ignore que, contenus sous sa main jusqu'au dernier moment, ils lui ont fait contempler avec effroi la mort qui s'avançait pour les délivrer, hâtée par leur espérance impie. C'était là le secret, trop facile, hélas ! à pénétrer, de cette tristesse auguste empreinte sur ses traits et qui nous a navrés durant le peu d'instants qu'il nous fut donné de l'entendre et de le voir. Ce cœur mâle succombait dans les angoisses que lui inspirait l'avenir. La famine l'affligeait ; mais la jeune Irlande l'aurait désespéré. Pour le raffermir contre de telles alarmes, ce n'était pas trop de toute l'énergie du sentiment qui fut le ressort de sa glorieuse carrière : il priait, il se confiait en Dieu, il invoquait la sainte Vierge et lui demandait d'assister à la fois son âme et l'Irlande, également désolées.

Espérons et prions, à son exemple ; espérons et prions pour l'Irlande ; espérons et prions pour Daniel O'Connell, grand serviteur de Dieu, grand serviteur des hommes, grand et sincère apôtre de la liberté. Devant Celui qui juge les justices de ce monde, Daniel O'Connell, nous l'espérons, sera trouvé pur. Que nos prières lui viennent en aide, si, après sa lente

(1) Le parti révolutionnaire de la jeune Irlande.

agonie, il lui reste encore à effacer quelques-unes de ces taches dont la fragilité humaine ternit les âmes les plus élevées. Souvenons-nous que ce qu'il a fait pour les catholiques irlandais, il l'a fait pour toutes les nations catholiques. Ses droits à notre reconnaissance ne sont pas moindres que ses titres à notre admiration.

En nous reportant à la pensée de ce jugement de Dieu si redoutable pour tous les mortels, nous plaindrons moins le héros de l'Irlande ; l'amertume de ses dernières heures a été cependant accompagnée d'un grand repos. Il a pu revoir, aux lumières de la foi, tous les événements de sa vie. Chrétien comme il l'était, il a su mettre à profit cette pause sur le seuil de la tombe. Il a accepté sans murmure, avec joie peut-être, les suprêmes douleurs au milieu desquelles il a expiré. Le plus beau des privilèges que Dieu puisse accorder aux grands hommes chrétiens, n'est-ce pas de mourir sur la croix !

LES FÊTES D'O'CONNELL

(D. M. II, 481)

26 juillet 1875.

Le lord-maire de Dublin convoque les représentants de l'Europe catholique aux fêtes par lesquelles l'Irlande veut solenniser le centenaire d'O'Connel. Le rédacteur en chef de l'*Univers* a été honoré d'une invitation qu'il regarde comme un noble prix de ses efforts au service des pensées dont O'Connel a été le véritable initiateur parmi nous. Nous devons à ce grand homme d'être entrés de bonne heure en révolte contre les erreurs qui, presque partout, pèsent encore douloureusement sur la religion et sur la patrie. Pour mon compte, au début de la carrière sa voix éloquente m'a appris à me souvenir de mon âme dans la vie politique, et dans la vie religieuse, à me souvenir de mon pays. J'ai su de lui que deux flammes, qu'il faut ne pas désunir, sont nécessaires au bien-être de la conscience. Son exemple m'a montré comment on peut combattre les lois mauvaises des hommes en s'appuyant de la loi supérieure qui ordonne en même temps de les déraciner et de leur obéir. En France nos vicissitudes et nos oublis nous avaient fait perdre l'intelligence de ce dessein de Dieu, par qui la persévérance dans la prière et dans l'action devient la cuirasse la plus solide et l'épée la plus pénétrante. Obéir toujours et combattre toujours, rester en révolte légalement et inébranlablement ne pas se lasser d'en appeler à la justice, en se servant des moyens laborieux que Dieu ne manquera pas de susciter pour obtenir

enfin son triomphe ; nous avions perdu cet art des catacombes, le grand Irlandais nous l'a rendu.

Il a prié, il a lutté, il a été vainqueur. Après tant de victoires de la force, qui avaient ensanglanté, bouleversé et scandalisé le monde, il a consolé les âmes par cette belle victoire de l'esprit, gagnée lentement, en plein jour, et du consentement de ses adversaires, plus étonnés de se sentir justes que d'être battus. Les conséquences du succès se sont étendues au-delà de toutes les attentes. Il n'a pas affranchi seulement l'Irlande, mais encore ses maîtres, et plus loin, sur le continent, ceux qui professaient la foi intégrale de Jésus-Christ. Qui dira toute la victoire d'O'Connell ? Dieu ne l'a pas encore achevée, et nous ne faisons qu'en entrevoir les suites. L'ancien élève du séminaire de Douai dévot à la Vierge Marie, a été choisi pour semer dans toute l'Eglise un esprit d'invincible espérance et d'invincible liberté. Il a fait rentrer la multitude pervertie dans la vraie largeur chrétienne. Nul homme, avec moins de moyens, n'a mieux mérité le titre de libérateur, justifié par si peu de mortels. Dans le monde moderne, il a jeté les premières gouttes de l'eau du baptême sur cette force sauvage, inconnue de tous et surtout d'elle-même, qu'on appelle la démocratie.

Nous avons l'honneur d'être ici de vieux amis de l'Irlande. O'Connell nous l'a fait connaître. Avant lui, l'Irlande n'était pour tout le continent qu'une expression géographique, une terre quelconque, possédant un reste de nom dans les légendes, et qui vivait peut-être encore par les souvenirs de ses Saints, mais qui ne produisait plus que des soldats et des ouvriers pour l'Angleterre, et surtout des pauvres. On ne savait rien de son histoire, rien de sa beauté morale, rien de son martyre si longtemps supporté. Elle n'avait plus son éclat propre, l'Angleterre l'absorbait. Qu'était-ce alors pour le monde qu'un pays pauvre et vaincu qui s'obstinait dans la nuit catholique ? O'Connell nous fit voir que l'Irlande produisait aussi des hommes. Il restitua la beauté du Christ irlandais. A cette puissante lumière, l'Irlande apparut tout à coup ; elle sortit de ses ténèbres, distincte, belle et sublime. Ce fut comme une création du génie de son mâle orateur : la verte Erin, la perle des mers, le fidèle témoin de Jésus mort et ressuscité, baigné de sang, labouré de plaies, illuminé de sourires victorieux ! Dans les cœurs catholiques, il y eut une explosion d'admiration et d'amour, et les consciences connurent que cette nation tirée du cachot par un prophète n'y rentrerait pas. Le sépulcre était rouvert pour toujours. Ce fut, en ce siècle, le premier triomphe ostensible de Jésus-Christ, voulu et procuré par la fidélité reconnaissante

d'un homme, jusqu'alors, depuis longtemps, il avait plu à la Providence de ne rencontrer, aux yeux du monde, que des défaites et de paraître toujours vaincue. Béni soit le nom d'O'Connell parce que Dieu lui a donné d'être grand pour sa cause. Il a été bon au monde de voir revivre l'Irlande, de s'associer à sa prière et à ses combats, et d'apprendre ainsi que l'iniquité n'est pas éternelle.

Et maintenant l'Irlande libre et en paix glorifie son libérateur. Elle se rassemble comme pour ensevelir au sein de la terre promise celui qui, né dans l'oppression, a ouvert pour toute la race le seuil de la liberté, et elle lui décerne la tombe vivante réservée aux hommes dont les œuvres ne doivent pas périr. Là, présidera son Eglise florissante, portant la pourpre romaine sur cette terre de la proscription, et autour d'elle se presseront des citoyens ornés des pourpres civiques, pourpres de la liberté, conquises par tant de bons combats. Telle est la gloire du tombeau d'O'Connell. A cet éclat posthume, on reconnaît l'ouvrier de la justice. Il a été contesté, repoussé, parfois méconnu des siens. Aujourd'hui, parce qu'il a aimé la justice, il est père d'un peuple, et les honneurs rendus à sa mémoire sont applaudis du genre humain.

C'est un des grands et salubres spectacles de nos jours, où trop d'encens frivole s'élève sur la terre sans autre motif et sans autre résultat que d'obscurcir ce que la foule a conservé de raison. Entraînés par mille courants contraires, les hommes, fatigués d'un immense ennui, se laissent volontiers entasser un moment autour de n'importe quelles idoles dont ils demanderaient à faire des divinités et dont ils ne parviennent pas à garder le souvenir. On célèbre un poète, on descend jusqu'à de misérables trouveurs de machines. La grande humanité ne prend point de part à ces maladives fantaisies d'érudits, de spécialistes et surtout d'oisifs. Les peuples n'y ont point le cœur et souvent n'y mettent pas les pieds. Le faux éclat que l'on poursuit s'éteint dans l'indifférence avant même que tous les lampions ne soient allumés. Les fêtes d'O'Connell et de l'Irlande n'auront pas ce frivole caractère. Les feux de joie de Dublin, illumineront la catholicité ; celui qu'on appela le roi mendiant de l'Irlande est un bienfaiteur du monde. Je ne sais quel avenir est réservé à la tribune politique. Depuis cent ans, elle a fait un bruit qui n'a été ni sans importunité ni sans péril, et la conscience des peuples instruit contre elle un procès menaçant. Mais ce que chacun peut dire, c'est qu'au jour de la justice, le nom d'O'Connell protégera la tribune plus que le nom de Mirabeau.

Je dirai un souvenir que j'ai bien gardé. J'ai eu le bonheur de saluer O'Connel peu de jours avant sa mort, lorsqu'il traversait Paris pour se rendre à Rome. Nous étions quinze ou vingt, pas plus ; tous inconnus, excepté Montalembert qui nous conduisait. Dans ce grand Paris, nous formions à peu après tout le parti catholique. Si Montalembert avait voulu réunir des notoriétés, il eût risqué d'être seul.

O'Connell, déjà mourant était sorti pour respirer un peu. Nous attendions son retour sous les arcades de la rue de Rivoli, à la porte du modeste hôtel où il était descendu. La journée finissait. une journée d'hiver triste et pluvieuse, et nous nous entretenions douloureusement d'un échec que notre cause venait de subir à l'une des deux Chambres. Elle avait été battue avec mépris, selon l'usage. C'était notre situation ordinaire. Notre petit nombre aussi nous faisait pitié. « O'Connell, disions-nous, voit autour de lui un peuple. » En ce moment il rentrait. Nous l'aperçûmes dans sa voiture, et nous levâmes nos chapeaux. Quelques passants nous demandèrent qui c'était. — C'est O'Connell. — Ah !... Qui est-ce O'Connell ? L'un de nous, le médecin J. P. Tessier, esprit et cœur des plus hauts, mort depuis sans laisser trace, et que la liberté aurait tiré de l'ombre, répondit : « Ce n'est rien, c'est un homme. » Et se tournant vers moi : « Hélas ! ajouta-t-il, pauvre Irlande, pauvre liberté cet homme est mort ! »

Nous montâmes attristés. Malgré sa fatigue O'Connell voulut nous recevoir. Nous le vîmes assis dans un fauteuil enveloppé de couvertures, pâle et épuisé. Montalembert lui adressa la parole. Il répondit quelques mots que nous pûmes à peine entendre : « Ne faiblissez pas..... Pour moi, je meurs... Arriver à Rome..... Courage !..... » O'Connell mourant, sans voix, sans geste, c'était en ce moment la force visible de Dieu parmi les hommes, le bras séculier de l'Eglise. Nous n'étions pas même au berceau, et celui que nous regardions à bon droit comme notre chef, n'était déjà plus qu'un cadavre. Nous nous retirâmes, l'âme brisée. Il nous semblait que tout était fini et qu'O'Connell de moins, la longue nuit reprenait son empire. « Mais non, me dit Tessier, non ! Il faut que le grain meure. Ce n'est que le semeur qui tombe. Il a semé, la moisson lèvera. Attendons les trois jours. »

La moisson est levée en Irlande, et l'Irlande a moissonné. Les graines qui semblèrent dérobées par le vent, lèveront ailleurs. Celui qui sème au nom de Dieu, pour la vérité de Dieu qui rend libres, celui-là sème toujours. Ni les intempéries, ni les bêtes sauvages, ni la mort ne ruineront à jamais son travail,

et la liberté sera le fruit de la semence qu'il a jetée de bon cœur. Les nobles fêtes de Dublin vont le prouver à leur tour. En présence de ces pompes consolantes et fécondes, le moment est venu de dire à la gloire d'O'Connell ce que Condorcet disait sans le comprendre, à la honte de Voltaire : « Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons. »

M. GUTTIEREZ DE ESTRADA

(M. 3e s. I, 566)

M. Guttierez de Estrada, qui vient de mourir, était un homme de bien, catholique très-fervent et patriote très-zélé. Il fut l'une des plus hautes personnifications de la nationalité mexicaine baptisée, et peut-être la dernière. On peut dire qu'avec lui le Mexique chrétien et européen expire. En effet, la civilisation quitte le Mexique, et déjà il n'est plus guère qu'un territoire reconquis par la sauvagerie. Les doctrines du XIXe siècle y ramènent les ténèbres que l'avènement du Christianisme avait dissipées ; dans cette nuit refaite, le sang humain est répandu comme autrefois pour de stupides idoles.

Contemporain des séditions et des trahisons qui arrachèrent le Mexique à la couronne espagnole, M. Guttierez ne refusa pas ses services. Il fut de ceux qui voulurent empêcher *l'indépendance* de tomber dans l'anarchie, parce qu'ils prévoyaient que l'anarchie irait s'engouffrer dans la servitude. Il devint ministre et connut la profondeur du mal.

Il comprit que la chute de la dynastie ne tarderait pas d'entraîner celle de l'aristocratie. Un pays qui n'a plus ni rois ni patriciens, ne peut conserver longtemps une Eglise ; dès lors, il est exposé à perdre encore et très promptement jusqu'à sa nationalité, jusqu'à la vie.

M. Guttierez a vu se dérouler successivement toutes ces conséquences funestes : il a eu la suprême douleur de voir mourir sa patrie. Et quels raffinements eut pour lui ce supplice, puisque la catastrophe finale fut en quelque sorte pré-

cipitée par le remède même dans lequel il avait espéré pour l'éviter !

Dans la conviction que le Mexique ne possédait pas les ressources nécessaires pour se sauver de l'anarchie, et que l'anarchie le précipiterait sous le joug des Etats-Unis, M. Guttierez avait résolu de consacrer sa vie à restaurer au Mexique, sinon le pouvoir de l'Espagne, tout au moins la monarchie. Il vint donc en Europe avec l'espérance, hélas ! d'y trouver un roi. Il n'y trouva que la Révolution, plus dominante peut-être dans l'esprit des souverains et des hommes de gouvernement, que dans celui des peuples.

Il ne se découragea point. Il s'efforça de faire comprendre combien il importait à l'Europe de prévenir la formation imminente de cette redoutable unité américaine, à qui la possession du Mexique livrerait tous les chemins du commerce, et par conséquent l'empire du monde. Il visita tous les hommes politiques qui ont eu depuis trente ans les affaires dans les mains. Il les contraignit de jeter les yeux et de poser le doigt sur la carte ; il leur demanda ce qu'ils croyaient que pourrait faire l'Europe en présence de la barbarie américaine, si Mexico ne devenait pas le siège d'un empire européen et catholique ?

On ne l'entendit pas, ou l'on feignit de ne pas l'entendre, et ceux qui l'entendirent lui firent la réponse du paralytique de l'Evangile : *Non habeo hominem*. Pour une telle œuvre, pas d'homme qui eût assez de force ou assez de bonne volonté ! Moments terribles que ceux-là où l'humanité toute entière fait cet aveu : La piscine, vainement remuée par l'ange du Ciel, ne me guérira pas, parce que je n'ai point d'homme qui puisse ou qui veuille me tremper dans les ondes salutaires !

Cependant il vint un jour où M. Guttierez crut enfin ses vœux accomplis. L'Empereur des Français vit la grande chose qu'il proposait, et un prince catholique s'offrit pour cette glorieuse aventure. Par un surcroît de faveur de la destinée, l'Amérique, en guerre contre elle-même, ne pouvait s'opposer à rien. On avait le temps et la France.

Nous vîmes M. Guttierez dans ces jours d'espérance et de triomphe, au lendemain d'une visite à Miramar, où il venait de porter une couronne, sans vouloir d'autre prix que la gloire patriotique et chrétienne de l'avoir bien placée. Il était plein de joie, ravi de son prince, de la noblesse de son caractère, de la hauteur de ses pensées, de ses vastes connaissances, surtout de sa piété.

Comment tant d'espérances ont-elles si promptement et si cruellement avorté ? Il faut s'en taire, par respect pour une

immense infortune, et parce que toute cette douloureuse histoire n'est pas encore suffisamment connue. A l'heure qu'il est, peut-être l'empereur Maximilien, prince pieux, mais plein à la fois des illusions les plus périlleuses pour les rois et les plus funestes pour les peuples, déchiré de toutes les angoisses, expie dans une captivité sans gloire les erreurs religieuses et politiques qui ont marqué son règne d'un moment. M. Guttierez voyait le mal, le voyait incurable, voyait sa patrie mourir ; et il est mort plein de miséricorde et de douceur, bénissant Dieu de l'appeler à la patrie qui ne meurt pas.

GARCIA MORENO

(D. M. II, 517)

I. — *Sa vie et sa mort*

27 septembre 1875.

Saluons cette noble figure. Elle est digne de l'histoire. Les peuples sont accablés d'éphémères fastueux et chiches dont la minute semble ne s'épuiser jamais. Des séditieux, des intrigants, des avortés, des fantômes vides viennent insolemment tromper les disettes publiques. Devant chacun d'eux on a crié : Voici l'homme providentiel ! On le pèse, il n'a pas le poids ; il n'y a point d'homme ! L'oubli le dévore, et lorsqu'il a par hasard laissé quelques traces, une semblable poussière vient aisément recouvrir ce vil et aride sillon. Telle est l'histoire commune des présidents de république : quelques crimes plats, infiniment des sottises plates, rarement l'honnête et plate vulgarité. Rien pour le présent, rien pour l'avenir. Point d'amour pour ces particuliers sans flamme et sans idée. Ils font les affaires, surtout leurs affaires ; ils s'ennuient, ils ennuient. Va-t-en ! C'est ainsi que l'on parle à ceux qui ne déplaisent pas trop. Dernier des métiers. Métier sans fruit, sans fierté, sans force et dont les suites les plus louables et les plus heureuses ne peuvent être que les suites ordinaires d'un négoce adroit : du pain, de l'oubli, et, si l'on a de la conscience, des remords.

Garcia Moreno était d'une autre espèce, et la postérité le connaîtra. Il a été admiré de son peuple. Il a échappé au crime, à la vulgarité, aux remords, à l'oubli, il aurait échappé même à la haine, si Dieu pouvait permettre que la haine ne suivit pas la vertu. On peut dire qu'il a été le plus antique des modernes, un « homme qui faisait honneur à l'homme ». Non pas un homme de Plutarque, ce ne serait pas assez. Sur un petit théâtre, il a fait tout ce que Plutarque raconte de ses meilleurs héros. Il l'a fait par un mouvement naturel de son caractère et par un engagement irrécusable de la règle qu'il avait embrassée. Il se fût indigné contre lui-même de n'être qu'un homme de Plutarque. Il avait une notion plus vaste de la grandeur. Suivant son grand et saint devoir, s'élevant sans cesse, il osa tenter ce que l'époque estime impossible, et il y parvint. Il fut dans le gouvernement du peuple un homme de Jésus-Christ.

Voilà le trait marqué et suprême qui le met hors de pair : homme de Jésus-Christ dans la vie publique, homme de Dieu ! Une petite république du Sud nous a montré cette merveille : un homme assez noble, assez fort et assez intelligent pour persévérer dans le dessein d'être, comme on dit, un « homme de son temps », d'en étudier les sciences, d'en accepter les mœurs, d'en connaître et d'en suivre les usages et les lois, et cependant de ne pas cesser d'être un homme de l'Evangile exact et fidèle, c'est-à-dire un exact et fidèle serviteur de Dieu : bien plus, de faire de son peuple, pareil, lorsqu'il en prit la conduite, à tous les peuples de la terre, un peuple exact et fidèle dans le service de Dieu. Et il a fait cela tout le temps de son administration, disons mieux tout le temps de son règne. Un de ses concitoyens nous en a tracé la sereine peinture. Sous lui la jeune et sage république de l'Equateur a vécu son âge d'or. Il fut obéi, non sans labeur de sa part, mais sans résistance et sans mauvaise volonté de ceux qu'il gouvernait. Son règne, au rebours des idées courantes, fut aussi tranquille que fécond. Conduit par cette main, qui voulait être dirigée du ciel, le peuple de l'Equateur se laissait former pour être un grand peuple et pour avoir de grandes destinées. Il honorait et il aimait celui qui, l'ayant pris à l'état de peuplade disséminée et tourmentée, en dix années, sans lui enlever une liberté et sans le charger d'un impôt, par la bienfaisante action de l'ordre intérieur, de la justice et du bon exemple, lui avait donné une magistrature, une armée, une fortune publique, des écoles en abondance, des établissements scientifiques, des édifices, des routes, une agriculture, tous les biens et par surcroît l'honneur, qui passe tout

bien. L'Equateur de Garcia Moreno était devenu le modèle envié des républiques du nouveau monde. Que ne pouvait pas faire, dans un temps prochain, ce peuple laborieux, industrieux et chrétien, formé par un tel homme ?

Dans l'Equateur Garcia Moreno n'avait pas d'ennemi. Il jouissait d'une popularité respectueuse et incomparable, d'une confiance et d'un crédit sans bornes. Généralement, là-bas, nous disait un républicain du Midi, les présidents amassent, placent et s'en vont visiter leurs fonds en Europe. On le sait ; ils ne trouvent pas à emprunter. Tout le monde voulait prêter à Garcia Moreno. On avait sa parole. Les bourses lui étaient ouvertes comme les cœurs, et il pouvait ce qu'il voulait. Les riches l'appelait le *grand*, le peuple l'appelait le *juste;* personne n'essayait plus de jeter une ombre sur sa vertu, aussi reconnue que son génie. D'humbles artisans l'arrêtaient dans les rues pour lui faire juger leurs différends ; il mettait en passant la paix parmi les voisins et jusque dans les ménages. Ses sentences étaient admises par les deux parties, qui louaient également sa pénétration et son équité. On en cite des traits qui font penser au plus beau temps des juges d'Israël. Certes, sa mémoire sera en bénédiction, et les Equatoriens désireront longtemps un autre Garcia Moreno ! Mais quelle était la base de cette popularité universelle, de ce pouvoir et de cette bonne gloire ? Il avait réglé toute sa conduite sur le précepte divin : *Quœrite primum regnum Dei,* et c'est là le grand secret de régner.

Le prêtre qui aura l'honneur de faire son oraison funèbre pourra se borner à commenter ce texte des livres saints : « Parce que vous n'avez pas demandé des richesses, ni la gloire, « ni la vie de ceux qui vous haïssent, ni même une longue vie, « et que vous avez demandé la sagesse et la science afin que « vous puissiez gouverner mon peuple, la sagesse et la science « vous sont données. » *Da mihi sapientiam et intelligentiam ut ingrediar et egrediar coram populo tuo.* C'est la prière du clergé, ce fut la prière constante et fervente de ce grand homme. Ainsi il avait prié à Paris, durant ses années d'exil et d'étude ; car déjà il sentait venir sa destinée et voulait en remplir les devoirs ; ainsi il continua de prier avec plus d'ardeur lorsqu'il fut au pouvoir, non qu'il l'eût cherché, mais parce qu'il ne pouvait pas le refuser.

Il était vraiment de la grande race des pasteurs de peuple laborieux, appliqué, résolu jusqu'au mépris de la vie, intègre, par dessus tout amant de la justice. Il sentait que Dieu le donnait au peuple pour être tout cela et pour faire dominer sa loi. De là, cette constance de la vie, ce dédain de ses aises et de sa

fortune. — Je veux sortir du pouvoir, disait-il, plus pauvre que je n'y suis entré. Je ne suis pas le chef pour faire mes affaires et pour prendre du loisir. On lui disait qu'il se fatiguait trop. Il répondait : Dieu peut s'imposer l'attente, mais je n'ai pas le droit de le faire attendre. Lorsqu'il voudra que je me repose il m'enverra une maladie ou la mort.

Il était au travail sans cesse, ou en inspection, ou au conseil, ou à son bureau, ne cédant rien à la nature qu'elle ne le prît impérieusement. Il exigeait l'assiduité de ses employés, mais il n'y avait pas d'employés dans toute la République dont il exigeât autant que de lui-même. Son grand délassement était la prière. Dans sa maison, auprès de ses familiers, de sa garde et de ses domestiques, il faisait l'office d'un bon père de famille. Tous les jours, la prière et le chapelet, tous les dimanches et fêtes, selon l'usage d'Espagne, la dominicale. « C'était une joie et un exemple de le voir prier, nous disait un de ses parents, souvent témoin de cette scène. Sa noble voix, sonore et pénétrante, nous lisait le texte connu, mais parfois sa piété lui inspirait des paroles nouvelles qui avaient trait aux besoins du moment. Il demandait secours pour les nécessités pressantes de l'Etat. suppliant Dieu de lui dicter ce qu'il devait faire et d'agir lorsqu'il se sentait impuissant. » Ah ! quel homme ils ont assassiné !

Avec cela, doux, aimable, joyeux dans son intérieur et avec ses amis ; simple, accueillant, toujours prêt à obliger et à faire plaisir. Il aimait les petits, compatissait aux malades et aux affligés. On l'a vu prévenir contre sa justice même des méchants qu'elle devait frapper. Un homme, conspirateur dangereux et obstiné, coupable de trahison, et d'autres crimes et qu'il avait dû enfin poursuivre, osa pénétrer secrètement près de lui, espérant le tromper encore une fois. Il lui dit : « C'est fini ; je ne puis plus arrêter la justice, je ne peux plus vous voir. Je vous ai fait avertir, on vous cherche, cachez-vous, sauvez-vous ! Si vous êtes pris, vous savez que j'ai la preuve de vos crimes, vous serez fusillé. » Cet homme put se dérober quelque temps, mais il se laissa prendre. On le fusilla. Il était implacable contre les conspirateurs et les pillards, plaies du pays. Il fit justice à son peuple et l'en délivra. Sa dernière présidence fut tranquille. Six années de paix ! L'équateur naquit pendant ces années fécondes, et la paix n'a pas été troublée par sa mort.

On connaît son courage indomptable. Il en a donné des exemples dont toute l'Amérique a parlé. Rien ne lui coûtait moins que d'exposer sa vie. Il tenait sincèrement qu'elle ne lui

appartenait pas. Lorsque son devoir l'appelait, il était toujours prêt, il partait aussitôt. Nous avons dit comment il dompta la sédition d'Urbina, à Guayaquil. Dans une autre occasion, il partit absolument seul pour une ville insurgée à l'instigation d'un chef militaire. Il arriva seul dans la ville, pénétra seul chez le traître déconcerté. Il lui dit : « Me voici. Rendez-vous en prison ! » Les bons étaient rassurés, les mauvais tremblants, la sédition vaincue. Le chef était ce même conspirateur relaps que le président fit plus tard fusiller, malgré l'intervention du corps diplomatique et les prières de tout le monde. Il répondit : Je le fais par conscience ! Le lendemain de l'exécution il sortit seul dans la ville. A l'occasion de cet homme soudoyé du Pérou, il avait dit dans une proclamation publique : Ceux que peut corrompre l'or seront châtiés par le plomb ! *Aquellas que corrompe el oro, reprimera el plomo.* C'est ainsi que Garcia Moreno fut victorieux partout et affermit les lois, avant lui si complètement avilies. Il partait au premier avis, quels que fussent l'obstacle et la distance, il arrivait comme la foudre. Me voici ! « Une âme guerrière, dit Bossuet, est maîtresse du corps qu'elle anime. » Combien plus une âme juste !

D'ancienne date il aimait la justice. — Il connaissait l'infortune de son pays, et quelque pressentiment, qui ne manque jamais aux grandes âmes, l'avertissait qu'il aurait quelque chose à faire. De bonne heure, pour que Dieu fût avec lui, il voulut être avec Dieu. A Paris, où il se trouva pour la seconde fois sénateur et exilé, il mena la vie d'un étudiant qui travaille parce que Dieu le veut et parce que son pays en a besoin. Renfermé dans une étroite chambre de la rue de la Vieille-Comédie, il étudiait particulièrement les sciences de la civilisation. Son goût était pour la chimie et l'histoire, mais il ne voulait rien ignorer du reste. Physique, mathématiques, industrie, commerce, législation, sa tête, non moins solide qu'ardente et persévérante, absorbait tout, prenait de tout des notions justes et étendues. Il ne négligeait pas la littérature et le chant. Plus tard il a envoyé un professeur à Rome, avec mission d'étudier le chant sacré, car il savait, comme Charlemagne, que le chant sacré est un missionnaire. Quant à la littérature, la nature l'avait fait écrivain, et quoique son métier d'homme d'Etat, ne lui permit pas de s'adonner aux lettres, ses rapports sont cités comme des modèles. Toute la semaine, il suivait des cours et rédigeait ce qu'il voulait retenir. Il s'était réservé le dimanche pour se reposer, servir Dieu et étudier son cœur. Il passait le dimanche en partie à l'église Saint Sulpice, sa paroisse, en partie à la promenade, dans les environs de la ville.

Il dédaignait tout autre distraction, et tout le temps de son séjour ne visita pas un théâtre. C'était aussi le dimanche, jour libre, qu'il donnait, quand il était malade quelques loisirs à sa santé. Les autres jours, il fallait suivre des cours ; il n'avait jamais le temps d'être malade ces jours-là, ni le dimanche le temps de manquer aux offices religieux. *Da mihi sapientiam et intelligentiam ut ingrediar et egrediar coram populo tuo.* Le livre de messe est essentiel pour entrer dans le peuple et pour en sortir. A vivre ainsi, l'on apprend à connaître la vie et l'homme, et à ne pas les aimer ni les mépriser plus qu'il ne faut. Les sciences sont bonnes ; elles sont les vases des Egyptiens, qu'il faut leur dérober pour y mettre un vin plus précieux. Mais qui apprend la science de Dieu sait vivre et mourir. Ainsi Garcia Moreno, sur la terre étrangère, seul, inconnu, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir afin de gouverner un peuple autrefois chrétien, mais qui redevenait sauvage et qui ne pouvait plus être ramené à la civilisation de la croix qu'avec un frein bordé des verroteries de l'Europe. Dans ce but, Garcia Moreno avait voulu être savant, Paris, où l'amenait la Providence, était bien l'atelier convenable à cet apprenti. Paris, chrétien aussi, et en même temps barbare et sauvage, offre le spectacle du combat des deux éléments. Il a des écoles, des prêtres et des martyrs ; il est une vaste fabrique d'antéchrists, d'idoles et de bourreaux. Le futur président et le futur missionnaire de l'Equateur avait là sous les yeux le bien et le mal, et l'indifférence du bien et du mal, et les voyait dans un même essor de vie, car l'on peut dire, qu'à Paris même l'indifférence est aussi une activité. Quand il put retourner dans son lointain pays, son choix était fait. Il savait où se trouvait la vraie gloire, la vraie force les vrais ouvriers de Dieu. S'il fallait préciser le seuil d'où il partit, le dernier lieu où s'attache son cœur et dont il voulut emporter le souvenir, nous nommerions sa chère église Saint-Sulpice, ou peut-être quelque humble chapelle de missionnaires où il avait coutume de venir prier pour sa patrie. A Saint-Sulpice, plusieurs d'entre nous, sans doute, l'ont vu souvent. Nous aimons à nous dire que peut-être, sans le connaître, nous avons uni notre prière à la sienne. En tout cas, il était des nôtres, et nous réclamons l'honneur d'être des siens.

Il quitta la France en 1857, il fut d'abord professeur de chimie et recteur de l'université. En 1860, il était dictateur, puis président. Personne n'eût besoin d'attendre longtemps pour

savoir ce qu'il ferait. C'était un chrétien tel que les postes souverains n'en paraissent plus comporter, un chef tel que les peuples ne paraissent plus dignes d'en avoir, un justicier tel que les séditieux et les conspirateurs n'en paraissent plus craindre, un roi tel que les nations en ont perdu le souvenir. On vit en lui du Médicis et du Ximénès ; Médicis moins la fourberie, Ximénès moins la pourpre et l'humeur romaines. Il avait de l'un et de l'autre l'étendue du génie, la magnificence, l'amour de la patrie. Mais on retrouvait davantage dans sa physionomie les traits admirables des rois justes et saints, la bonté, la douceur, la justice, le zèle de la cause de Dieu. Il demanda beaucoup au clergé, que les révolutions avaient appesanti vers la terre. Il ne demanda rien à l'Eglise que de le conduire et lui donner ses lois. On sait ce qu'il fit pour elle et pour le Saint-Siège ; ce fut toujours tout ce qu'il put et plus qu'il ne semblait pouvoir. Il fit un concordat tel que le Pape le voulut, fonda des monastères, appela des congrégations enseignantes pour toutes les écoles, et fit payer par l'Etat sur le denier de Saint-Pierre. En ce qui concerne l'Eglise, il voulait obéir avec audace, comme en tout le reste il savait commander, et c'est ainsi qu'il suivait le grand conseil de Bossuet : Rois, gouvernez hardiment.

Dès qu'il fut connu, la secte si puissante en Amérique, et dont il se déclarait hardiment l'ennemi le condamna à mort. Il le sut, de nombreux passages de ses lettres privées en témoignent. Il sut que l'arrêt prononcé en Europe avait été ratifié dans les conciliabules d'Amérique et serait exécuté. Il s'en inquiéta peu, il le voulait bien ; l'essentiel pour lui était de ne pas se faire pardonner. Il était catholique, et il avait résolu de l'être partout et toujours ; catholique sans remède, de la race aujourd'hui quasi inconnue parmi les chefs officiels des peuples, qui se tourne d'abord vers notre Père qui est aux cieux et qui lui dit à voix haute : « Que Votre Règne arrive ! »

Cet homme de bien, ce vénérable grand homme à qui ses ennemis ne reprochaient que de vouloir régénérer son pays et eux-mêmes par un indomptable amour de la lumière et de la justice, n'ignorait pas qu'il était guetté par les assassins. Il disait à ses amis : « On me tuera, quand je serai assuré de l'assentiment public, et alors le poignard ne pourra plus attendre! » On le suppliait de prendre ses précautions, il répondait: « Comment se défendre contre des gens qui vous reprochent d'être chrétien ? si je les contentais, je serais digne de mort. Du moment qu'ils ne craignent pas Dieu, ils sont maîtres de

ma vie ; moi, je ne veux pas être maître de Dieu, je ne veux pas m'écarter du chemin qu'il m'a tracé. »

Il suivait son droit et rude chemin, qui allait à la mort du temps et à la vie éternelle ; il répétait son propos accoutumé : *Dios no se muere*, Dieu ne meurt pas !

Ses ennemis politiques les plus honorables s'étaient convertis à son système de gouvernement, à sa personne et à son Dieu ; il avait fait, en présence de son pays et avec son pays; des actes de foi éclatants et sublimes ; on l'avait vu dernièrement, lui président de la république, porter processionnellement la croix sur ses épaules, dans les rues de Quito ; il avait rempli tous les emplois, donné tous les exemples qu'on pouvait attendre du patriotisme le plus ardent, du génie le plus éclairé, de l'âme la plus énergique et du cœur le plus généreux ; il avait été professeur, recteur de l'université, dictateur, général en chef, président ; il avait cumulé, le premier et jusqu'ici le seul. les fonctions de président de la république et celles de directeur, non pas *honoraire*, mais effectif et gratuit, de l'hôpital de Quito, réformé et meublé à ses frais ; il avait aussi joint à son titre de président de la république celui de membre de la congrégation des Pauvres, et il en remplissait les devoirs; il s'était montré partout dur à lui-même, sobre, chaste ; il n'avait pas accru, mais diminué sa maigre fortune personnelle ; il était économe des deniers publics, prodigue de ses biens, modeste, grand en toutes choses, on venait de le réélire pour la troisième fois à l'unanimité ; le moment du poignard était venu.

Il a été tué dans la rue, par un homme de rien qu'il avait accueilli, obligé, et renvoyé comme indigne ou incapable ; l'homme que les sectaires trouvent ordinairement pour ces coups-là ! Cet homme l'a frappé par derrière avec une fureur bestiale. s'acharnant comme un fou ou comme une bête féroce sur sa noble victime, s'est sauvé, a été écrasé par le peuple et traîné aux gémonies. Il était de la Nouvelle-Grenade, on a retrouvé chez lui des billets de Banque du Pérou, repaire principal des francs-maçons.

C'était le 6 août, fête de la transfiguration de Notre-Seigneur, Garcia Moreno sortait de l'église voisine, où il avait entendu la messe le matin et rentrait à son travail dans le palais du gouvernement. Il a été tué sur le seuil et rapporté dans l'église. à la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, objet de sa dévotion particulière. Il y est mort après quelques instants. Sa dernière parole a été : *Dios no se muere.*

Nous osons dire que Dieu lui devait cette mort. Il devait

mourir dans sa force, dans sa vertu, dans sa prière, aux pieds de la Vierge des Sept-Douleurs, martyr de son peuple et de sa foi, pour lesquels il a vécu. Pie IX a publiquement honoré ce fils de digne de lui ; son peuple plongé dans un long deuil, le pleure comme l'ancien Israël a pleuré ses héros et ses justes. Que manque-t-il à sa gloire ? Il a donné un exemple unique dans le monde et dans le temps au milieu desquels il a vécu. Il a été l'honneur de son pays. Sa mort est encore un service, peut-être le plus grand ; il a montré à tout le genre humain quels chefs Dieu pourrait lui donner et à quels misérables il se livre lui-même par sa folie.

II. — *Son dernier message*

29 septembre 1875.

Au moment où paraissait notre esquisse du caractère et de la vie de Garcia Moreno, les nouvelles de l'Equateur arrivaient à St-Nazaire. Elles confirment les traits sous lesquels nous avons peint ce grand homme. On a été tenté de les trouver exagérés et invraisemblables, ils sont à peine fidèles, les détails sont plus grands, l'ensemble plus majestueux et plus beau, et la douleur publique plus navrante que nous ne l'avons pu dire. Le peuple de l'Equateur sent qu'il a perdu son père et le pleure avec d'intarissables larmes. Autour de l'homme de Dieu et de l'homme de bien si cruellement enlevé par un crime, nous voyons le spectacle, non moins touchant et plus rare, d'un peuple reconnaissant. Les documents officiels, les journaux, les lettres privées sont pleins de paroles éloquentes et sublimes ; il semble que tous se soient élevés à la hauteur du héros qui a quitté la terre. Rien dans le monde, depuis longtemps, n'a égalé cet essor de l'âme publique : Nous n'étions pas dignes de lui ! Il n'a fait que du bien ! Le saint est mort !

On a trouvé sur lui, taché de son sang, le message qu'il devait adresser au congrès national, le jour prochain de l'expiration de ses pouvoirs. Il avait achevé de l'écrire le matin même, dans sa maison, et il le rapportait au palais du gouvernement en passant par l'église, voulant sans doute une dernière fois mettre sa pensée sous la protection de Dieu et de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il avait cette coutume, car il

trouvait que les paroles publiques d'un chef de peuple doivent d'abord être dites à Dieu, parce qu'elles contiennent les engagements les plus sérieux et les plus sacrés. Cet homme, qui savait que *Dieu ne meurt pas*, savait aussi que Dieu lui demanderait compte de toute parole tombée de ses lèvres dans l'exercice de ses fonctions et qu'il fallait qu'elle fût trouvée sincère au dernier jour.

Les ministres ont recueilli ce document solennel, désormais l'un des papiers précieux de la république, et ils en ont donné lecture au Congrès. Nous traduisons intégralement le commencement et la fin de cet acte mémorable. Il ne s'adresse pas moins au monde entier qu'à l'humble république de l'Equateur, si grande en ce moment dans le rayonnement de son admirable martyr. Un homme comme Garcia Moreno, parlant à son peuple en présence de son Dieu, a le droit de parler à tous les peuples, et tous ont besoin d'entendre. Des paroles de cette gravité, de cette dignité et de cette bonne foi ne retentissent pas souvent sur la terre ; il faut honorer, autant que l'homme qui les a dites, le peuple, quelque petit qu'il soit, qui a mérité de les recevoir.

Nous analyserons à part la partie du message qui regarde les affaires. Elle est à peine moins importante que la partie doctrinale. Elle montre par faits et par chiffres comment Garcia Moreno entendait l'administration, en quel état il a trouvé son pays, en quel état il le laisse et jusqu'où il voulait le porter.

III. — *La Presse*

La presse s'est peu occupée du président Garcia Moreno, mort assassiné. Il avait de grandes idées assurément, et ses œuvres étaient belles. Il répandait l'instruction, diminuait les impôts, payait la dette, augmentait les revenus, faisait fleurir les travaux publics, la justice et la paix. De plus, il avait du style. Mais la comparaison ne laisserait pas de nuire à M. Thiers, et enfin, il était clérical, on ne peut le nier. Un clérical ne doit pas être donné en exemple. Il est mort, qu'on l'enterre! Cette ombre a je ne sais quoi qui rapetisse des tas de vivants.

Sans partager ce sentiment général, nous le comprenons très-bien. Avec ses vertus et ses qualités, Garcia Moreno est embarrassant, sa mort même embarrasse. S'il avait fini dans

son lit tranquillement, on pourrait mieux se tirer d'affaire. Ses adversaires loueraient ses ennemis de l'avoir laissé vivre se moqueraient de lui qui les soupçonnait d'en vouloir à ses jours. Assassiné, on ne sait que dire. On craint de manquer d'égards pour les meurtriers en faisant trop honneur à la victime. Ne perdons pas de vue que c'était un clérical, même un jésuite. « Les jésuites, disait Calvin, il faut les tuer. »

Que deviendraient les belles destinées du monde moderne, qui sont en si bon train, si tous les souverains du monde allaient se régler sur l'exemple de Garcia Moreno, donner nos mathématiques, notre astronomie et nos sauvages aux jésuites, peut-être se faire jésuites eux-mêmes ? Il n'y a pas de danger sans doute ; mais on ne saurait prendre trop de précautions.

C'est ce que se sont dit notamment deux publicistes, français, rédacteurs d'un journal semi-rouge. Ces deux outils paraissent avoir gémi de la décence qui se bornait à se taire devant le cadavre mutilé de Garcia Moreno. C'était un vrai monstre, disent-ils ; en Amérique on l'a surnommé le *fusilleur*, il trahissait son pays, et l'on trouve dans ce héros catholique « toutes les vertus du parti clérical et ultramontrain, la douceur « évangélique qui distingua les bourreaux de la Saint-Barthé- « lemy et de l'Inquisition, le patriotisme et la probité politique « si bien pratiqués de notre temps par ceux qui mettent Rome « au-dessus de la patrie. » Cela leur est prouvé par une lettre anonyme écrite de Guayaquil et par un extrait d'un journal anglais et protestant de Panama. On ignore pourquoi ils ne se sont pas également fortifiés d'un autre document de Guayaquil, où Garcia Moreno est accusé d'avoir mangé la cervelle d'une femme. Ce trait de couleur locale aurait obtenu quelque succès auprès de leurs lecteurs.

On voit le génie de ces messieurs. Nous n'insistons pas leur cervelle n'ayant pas été mangée par Garcia Moreno ils ont cependant l'esprit de ne pas faire allusion aux documents officiels qui établissent par faits et chiffres les résultats de l'administration du monstre et l'opinion du peuple qui venait de le réélire pour la troisième fois à l'unanimité. Ils ne peuvent croire que la correspondance de Guayaquil et l'extrait de Panama.

On parle des reptiles de la Prusse, et on a bien raison ; mais si l'on croit que le monde n'a pas partout l'équivalent des plumitifs prussiens, on s'abuse. Ils n'exercent pas peut-être leur profession avec un égal succès, mais assurément les dispositions sont les mêmes ; ni l'audace à se moquer du public, ni l'ingéniosité, ni le parti-pris d'être ce qu'ils sont, ni même

l'impossibilité d'être autre chose ne leur manquent. Ils sont seulement trop nombreux pour vivre plantureusement.

Il y a longtemps que nous avons parlé pour la première fois de la *bête d'encre*. M. de Bismarck nous a pris le mot, il en avait le droit après avoir tant perfectionné la chose et la manière de s'en servir. Voici un mot qui peint l'espèce. « Espérons que nous n'entendrons plus parler de Garcia Moreno « et que les cléricaux ne nous en rabattront plus les oreilles. » C'est cela ! Non que la bête d'encre rougisse d'injurier toujours tant d'hommes de bien, qui n'ont fait de mal à rien de bon, mais elle finit par les haïr pour son compte et par se fatiguer de les voir toujours dans l'honneur, où elle n'est jamais. Elle en éprouve un certain malaise. Ils lui assurent de quoi vivre, pourtant, mais cette chair irrite ses gencives. Que c'est dur à mordre l'homme de bien ! Que cela résiste ! Que ce nom blesse nos oreilles.

Ainsi, ces pauvres diables sont persécutés et demandent qu'on les délivre. Mais comme nos moyens nous permettent ce plaisir et ce devoir, nous continuerons de parler de Garcia Moreno ; devant d'autres nous nous taisons. Devant ce nom c'est à d'autres qu'il appartient de se taire. Il nous sert à prouver qu'un président de république pourrait être le modèle des rois, si des républicains pouvaient faire une république pour un tel président.

III

SOLDATS

MORT DU MARÉCHAL BUGEAUD

(M. 1re S. V, 240)

10 juin 1849.

M. le maréchal Bugeaud a rendu le dernier soupir ce matin. A minuit, l'espérance de le sauver n'était pas complètement perdue ; à six heures et demie, il a succombé. La nouvelle s'en est répandue promptement dans Paris. Elle a été accueillie avec un sentiment de douleur et de consternation que toute la France éprouvera. Le pays fait une perte immense. Chacun le sent. Mais Dieu seul, qui a frappé ce coup soudain, en connaît la portée.

Par l'énergie de son âme, par l'ascendant qu'il exerçait sur l'armée, par la confiance qu'inspiraient son caractère et ses talents, M. le maréchal Bugeaud était du petit nombre de ces hommes qui peuvent, au moment donné, servir de rempart à une société toute entière. On sait que ni la tête ni le cœur ne leur manquent devant le péril, et on leur obéit avant même qu'ils aient pris le commandement. Quand ils tombent, une brèche de plus est ouverte.

Le voilà tombé, cet homme calme et fort, vers qui tous les yeux se tournaient dans l'attente pleine d'angoisse où nous vivons ; le voilà tombé sans effort, sans combat, sans bruit ! Son épée était une frontière, son nom un drapeau. Un souffle a traversé l'air, et il n'est plus. Le rempart s'est écroulé, la puissante épée est rentrée au fourreau pour jamais.

La place de ce grand homme reste vide. Pour la remplir,

il faut des combats et des armées. Parmi nos vieux généraux, acteurs illustres des guerres de l'Empire où sa jeunesse s'est glorieusement passée, aucun n'a plus sa vigueur. Parmi les jeunes, aucun n'a son expérience et son autorité.

Tous le connaissaient, tous l'avaient vu à l'œuvre et l'admiraient ; presque tous l'aimaient ; aucun ne lui eût désobéi. Il n'est pas un officier général dans l'armée française, pas un qui n'eût en son génie militaire la confiance la plus profonde. Et, quant aux soldats, ils l'appelaient leur père, et ils avaient raison. Rien ne remplacera, au jour de la première bataille, la foi dont les animait cette tête blanchie dans les périls, et cette renommée qu'aucun revers n'avait atteinte, et ce cœur plein de tendresse pour eux.

Et nous qui l'avons connu, nous qui cent fois et mille fois l'avons entendu parler avec tant de bon sens et de patriotisme des maux de la France ; nous qui savons quelles étaient la puissance de sa raison et l'étendue de son dévouement, nous disons que la société civile perd encore plus que l'armée. Il pouvait quelque chose de plus grand et de plus précieux pour la France que de gagner des batailles contre l'ennemi du dehors ; il pouvait empêcher les français de se déchirer entre eux. C'était le rêve de ses derniers jours : imposer la paix et cependant ne pas tirer l'épée. Hélas ! comment ne point se troubler en le voyant mourir ? comment ne point voir dans cette mort inattendue une de nos dernières ressources emportée, une de nos dernières espérances anéantie ?

Ainsi Dieu frappe et brise les liens qui semblaient nous retenir encore sur la pente de l'abîme ; ainsi les forces morales et matérielles de l'ordre social disparaissent de jour en jour. En moins de deux ans, la société française aura vu se renouveler en quelque sorte le personnel tout entier de ceux qui ont une action sur ses destinées. Elle est attaquée par des ennemis qu'elle ne connaissait point, et, si elle trouve un défenseur, il sera nouveau comme ceux qu'il devra vaincre. Que Dieu fasse justice ou miséricorde, il se manifestera par un miracle aux yeux de cette société naguère si fière de sa force : il suscitera du néant ses bourreaux ou ses sauveurs.

Dieu ne m'a pas jugé digne de rester ici-bas pour vous aider, a dit le maréchal Bugeaud au Président de la République. La France ne ratifiera pas cette humble et noble parole. Elle sait que le vainqueur d'Isly était digne de la défendre. Elle connaît les services qu'il lui a rendus ; elle sera, nous l'espérons. unanime à les honorer, maintenant que les clameurs ingrates et sauvages qui bourdonnaient autour de ce glorieux

Nom, n'ayant plus de prétexte, vont s'éteindre. En sept années, à force de courage et de persévérance, le maréchal Bugeaud a conquis l'Algérie. Lorsqu'il fut nommé gouverneur-général, nos possessions se bornaient à quelques villes, où nos soldats captifs étaient décimés par la fièvre et par la faim. Ce qu'on appelait alors *le territoire français* n'était qu'un hôpital dans une prison. Le maréchal nous a laissé un royaume plus vaste et plus soumis que les Turcs ne l'avaient jamais possédé. Ce royaume, créé par ses armes, est défendu et sera gardé par ses traditions.

On écrira sans doute un jour cette histoire. Si l'historien est digne du sujet, la postérité n'aura pas assez d'éloges pour l'homme qui a su accomplir en si peu d'années un si grand ouvrage ; et quel que soit le mépris qu'inspire à nos descendants le temps où nous sommes, ils s'étonneront des injures et de l'impopularité que cet homme a subies.

Quelle honte, grand Dieu ! le maréchal est mort frappé en quelque sorte d'ostracisme. Le département qu'il habitait, et dont il était le plus ardent bienfaiteur en même temps que le plus illustre citoyen, lui a préféré, aux dernières élections, des hommes qui n'ont pas même l'honneur d'avoir un nom dans cette foule qui se rue avec une fureur ignorante à l'assaut de l'ordre social.

Rien n'excusait cette monstrueuse aberration. Les qualités privées de M. le maréchal Bugeaud étaient au niveau de son courage et de ses talents. Il avait le cœur aussi droit que l'esprit, l'âme pleine de bonne foi et de générosité. Peu d'hommes ont fait plus d'ingrats, ont moins voulu croire à l'ingratitude ; forcés d'y croire, en ont moins tenu compte. Il faut dire tout de suite, pour l'honneur de la nature humaine, qu'il rencontra aussi dans sa longue carrière des cœurs dignes du sien. On peut voir et recueillir partout les témoignages de la douleur publique. L'affliction et les regrets de ceux qui l'ont particulièrement connu ne se peuvent exprimer.

Sa mort a été chrétienne. Dieu n'a pas oublié que le vaillant soldat avait travaillé à agrandir l'empire de la croix; il n'a pas oublié surtout les œuvres de charité dont il s'était toujours montré prodigue, et il l'a prévenu de toutes les grâces qu'il accorde à ceux qu'il veut récompenser et bénir. Calme comme en un jour de bataille, le vieux guerrier a vu s'avancer d'un œil ferme le dernier ennemi dont il dût triompher. Il a reçu avec la foi et la simplicité d'un enfant les secours de la religion, et c'est après avoir suivi avec toute la liberté de son esprit les prières des mourants qu'il a rendu à Dieu son âme purifiée par le sacrement de pénitence. Spectacle auguste,

dont ceux qui l'ont vu ne parlent pas sans pleurer ; consolation suprême et la seule que puissent goûter les cœurs dévoués que ce malheur public atteint plus particulièrement.

Le maréchal adorait sa famille. La plus grande de ses douleurs a été de n'avoir auprès de lui ni sa femme ni ses enfants. On a pu le deviner, il n'en a point parlé. Aucun de ces noms chéris n'a passé de son cœur jusqu'à ses lèvres. Il craignait de faiblir en les prononçant. Seulement, on le voyait parfois lever les yeux et les mains au ciel, un soupir aussitôt étouffé s'échappait de sa poitrine, et une ombre de tristesse voilait ce mâle visage, sur lequel ni la vie ni la mort n'ont pu faire passer un moment l'expression de l'effroi.

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD

(M. Ie S. VI, 635)

9 octobre 1854.

Une profonde affliction vient se mêler à la joie que répandent les glorieuses nouvelles de la Crimée. Dieu a pris une grande victime. Le héros de cette prodigieuse campagne a cessé de vivre. Les navires qui nous apportaient ses bulletins si vaillants et si pleins d'une ardeur guerrière, sont suivis de celui qui nous ramène son corps inanimé. Il décrivait la bataille comme il l'avait gagnée, du même souffle ardent et puissant, et c'était son dernier soupir. On le savait malade, affaibli, miné par de cruelles souffrances ; mais qui eût pensé que la mort était là, si près, et qu'un homme pût à ce point la voir et l'oublier ou plutôt lui commander d'attendre !

Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes ; à force de volonté il lui arrachait quelques jours, quelques heures. Quels jours et quelles heures ! Les jours de l'arrivée en Crimée, les heures de la bataille de l'Alma ! C'est au dernier terme d'une maladie de langueur, lorsque la vie fuyait de ce corps épuisé et secoué par des crises terribles, comme l'eau fuit d'une main tremblante, c'est dans cet état qu'il organisait cette expédition incomparable, qu'il en bravait les périls, qu'il en surmontait les obstacles, qu'il plantait son drapeau sur le sol ennemi, qu'il restait douze heures à cheval, qu'il donnait à la France une victoire, qu'il dictait ces ordres du jour et ces rapports aussi beaux que son triomphe, qu'il investissait

Sébastopol, qu'il disait à ses soldats : Vous y serez bientôt !

Il s'arrête là, aux portes de Sébastopol investi, au milieu de l'ennemi défait, comme s'il avait dit à la mort : Maintenant, tu peux venir.

Une immense admiration tempère la douleur publique. On regrette le maréchal, on ne peut le plaindre. Cette fin est si belle après ce mâle combat contre la mort présente et inévitable, après ce grand service rendu à la civilisation, après ces récits héroïques ! Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires ; trois nations inclinent sur sa tombe leurs drapeaux reconnaissants ; et une quatrième, qui croyait, la veille encore, dominer toutes les autres, se souviendra de lui au jour qui marque le déclin de ses destinées. Entre la Turquie qui se relève pour affranchir l'Eglise et la Russie qui s'écroule pour la délivrer, sur ces flots qui furent aussi son champ de bataille et dont les caprices terribles n'ont pas étonné son courage, il meurt dans l'un des plus vastes linceuls où la victoire ait enveloppé ses favoris.

C'est assez pour la gloire humaine, et ceux qui n'en connaissent et n'en désirent point d'autre peuvent trouver que le maréchal de Saint-Arnaud a été comblé.

Mais son âme était plus grande et ses désirs plus hauts, et, en le retirant pour quelques heures des soucis du commandement et du bruit des armes, la Providence lui a donné ce que sans doute, il lui demandait : le temps d'humilier son cœur.

Ce grand général était un humble et fervent chrétien. La calomnie qui s'attache si aisément aux hommes politiques, avait oublié ses services militaires en Algérie pour ne se souvenir que de son rôle au 2 décembre, rôle dont sa gloire n'a pas à demander pardon. Mais, sans vouloir entrer dans aucune contestation à cet égard, que l'on sache seulement, pour juger l'homme, qu'un an après le coup d'Etat, l'empire était proclamé et établi, Saint-Arnaud, maréchal de France, ministre et grand écuyer de l'Empereur, au faîte et dans l'enivrement dangereux de toutes les prospérités, se tourna vers Dieu, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien. Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient, et qui ne craignent pas de la suivre. C'était durant son séjour à Hyères. Il fit venir chez lui le digne curé de cette ville, et, sans chercher de circonlocutions ni de détours, devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser. Le bon prêtre, surpris, tombe à genoux et rend grâce à Dieu, qui daigne aussi parler

au cœur des puissants du monde. Le maréchal, trop malade encore pour quitter sa chambre, fit ses Pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison ; faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

Tel il avait été dans cette première occasion, tel il continua d'être. Guéri contre toute attente, rendu aux affaires, il ne négligea plus ses devoirs de chrétien ; il les remplit comme il faut les remplir dans ces hautes situations où l'homme a, de plus que le commun des fidèles, le devoir de l'exemple.

Que pourrions-nous ajouter qui fût digne de nos respects, de notre admiration, de nos regrets, de nos espérances ? Il n'est plus, mais il a servi son pays et honoré Dieu ; ses œuvres lui ouvrent la porte de l'histoire, et sa foi celle de l'éternité.

LE GÉNÉRAL VERGÉ

(M. 1e S. VI, 659)

12 juillet 1855.

Un de nos généraux de l'armée d'Orient, voulant bien se rappeler les relations formées en Afrique il y a une quinzaine d'années, lorsqu'il était simple capitaine, nous adresse une lettre qui touchera profondément les cœurs catholiques. A l'exemple des anciens preux, à l'exemple des humbles fidèles de nos jours qui, après s'être recommandés à la Sainte Vierge dans le péril, se hâtent de manifester leur reconnaissance, ce vaillant général s'acquitte d'un vœu qu'il a fait avant de marcher à l'assaut du Mamelon-Vert. C'est avec un vif sentiment de bonheur et de respect que nous publions cet acte de foi éclatant. La foi catholique, dans notre admirable armée, est héroïque comme la persévérance, comme l'humanité, comme tout le reste. Les soldats de la France donnent au monde le plus noble spectacle qu'il ait vu depuis bien des siècles. Ils bravent le respect humain comme tout autre ennemi, et ils ne craignent pas d'être ouvertement de la religion de leurs épouses et de leurs mères, de la religion des Sœurs de charité. Là est la meilleure espérance de l'avenir. Quand les hommes qui prennent des redoutes oseront faire le signe de la croix, l'impiété verra baisser son redoutable crédit. Nécessairement, elle insultera moins à des croyances qui sont une partie de la force de ces grands cœurs, éternel orgueil de la patrie ; et, d'un autre côté, un général victorieux, à genoux sur le champ

de bataille, paraîtra toujours plus respectacle et sera toujours placé dans l'opinion infiniment plus haut que le stérile troupeau des esprits forts.

Au camp de Traktir, sur la Tchernaïna, près Sébastopol,

le 30 juin 1855.

« Mon cher Veuillot,

« Vous allez être bien surpris de recevoir une lettre de moi, et bien plus encore quand vous aurez pris connaissance de son contenu.

« Je ne puis entrer dans beaucoup de détails sur ce que j'ai à vous dire ; c'est un vœu que j'accomplis aujourd'hui ; je vous laisse le soin de deviner ce que le manque de temps me force d'omettre.

« Je recevais ici, l'hiver dernier, un journal d'Orléans, dans lequel j'ai lu avec beaucoup d'intérêt le compte-rendu des fêtes de l'Immaculée-Conception, qui ont eu lieu à Rome à cette époque. J'ai même conservé les numéros du journal où se trouvent les lettres qui donnent tous les détails de cette imposante solennité, et je les ai relus fréquemment, sans trop savoir pourquoi, je vous l'avoue.

« Le 7 de ce mois, j'attendais, vers six heures du soir, dans le ravin de Karabelnaïa, l'ordre de monter, avec ma brigade, à l'assaut du Mamelon-Vert, quand le courrier de France me fut apporté. Le passage suivant, que je trouvai dans l'une des lettres de Mme Vergé, attira singulièrement mon attention : « Toul, 23 mai 1855. Voulez-vous me promettre de faire un « vœu à la Sainte-Vierge, pour qu'elle continue à vous couvrir « de son égide et vous rende à toute notre affection ? » Je fis vœu immédiatement de reconnaître hautement le dogme de l'Immaculée-Conception, si je revenais sain et sauf de la bataille qui allait s'engager.

« Au même instant, j'entendis la fusillade se rapprocher, et je reçus l'ordre de repousser les Russes qui s'avançaient sur nos parallèles. Je pris alors le pas de course, l'ennemi fut refoulé, le Mamelon-Vert repris, trente-deux bouches à feu restèrent en notre pouvoir, et pendant trente-six heures que je suis

demeuré dans cette redoute ennemie, sous une pluie d'obus, de boulets, de bombes et de mitraille, qui a décimé officiers et soldats, je n'ai pas reçu la moindre blessure.

« J'accomplis donc mon vœu, en vous envoyant le sonnet à la Sainte Vierge, que vous trouverez ci-contre.

« Votre ancien et dévoué camarade,

« Général Ch. VERGÉ, 2e divis., 2e corps. »

SONNET A LA SAINTE VIERGE

à l'occasion de la prise du Mamelon-Vert (redoute de Kamschatka), le 7 juin 1855, devant Sébastopol.

Sainte Mère de Dieu, que je n'ai vainement
Jamais dans le péril à mon aide appelée,
Ma confiance en toi ne peut être égalée
Que par ma gratitude et mon amour ardent.

J'ai hâte d'accomplir le vœu qu'en t'implorant
J'ai fait, lorsque j'allais courir dans la mêlée :
« De ta Conception divine, immaculée,
« Je confesse le dogme avec un cœur fervent. »

Oui, c'est bien toi qui m'as guidé dans la bataille;
Qui des globes de feu, du plomb, de la mitraille,
As préservé mon front d'où l'effroi fut banni;

Et je te dois de plus une illustre victoire,
Mais à toi seule aussi j'en rapporte la gloire;
Sainte Mère de Dieu, que ton nom soit béni!

Général Ch. VERGÉ.

Au camp de Traktir, sur la Tchernaïa, le 21 juin 1855.

LE SERGENT GUERRIER DE DUMAST

(M. Ie S. VI, 662)

17 juillet 1855.

Un écrivain de talent, que nous nous honorons de compter parmi nos amis et nos maîtres, M. le baron Guerrier de Dumast, vient de perdre son fils aîné, fourrier au 3e de zouaves. Ce brave jeune homme est de ceux qui ont payé de leur vie la prise du Mamelon-Vert. Son colonel a écrit à M. de Dumast : « Il est tombé en donnant l'exemple du plus brillant courage. » Il avait vingt-cinq ans. Les nombreux amis de M. de Dumast s'uniront aux prières qu'il offre à Dieu pour l'âme de son fils. C'est le secours que nous devons à sa douleur et le tribut qui récompensera de longs et dévoués services rendus à la cause catholique. M. de Dumast la servait efficacement par ses études, par ses écrits, par son zèle à une époque où elle comptait encore peu de défenseurs. Il fut des premiers à dégager la religion des intérêts de parti, et son nom ne sera pas oublié dans l'histoire du mouvement religieux de notre époque.

Puisque c'est aussi la condition humaine et l'arrêt souverainement juste de Dieu, que souvent les pères survivent à leurs enfants ; après la consolation de les voir emporter au ciel leur sainte innocence, il n'y en a point de plus grande que de les voir tomber en chrétiens dans ce noble holocauste de la guerre, pressés autour du drapeau, le cœur plein de généreuses pensées, le front tout rayonnant des meilleures ardeurs de la vie, comptant pour rien tant de belles années qu'ils offrent à

la mort. La palme que saisit leur main défaillante est belle et vaut tout ce que peut promettre la plus longue et la plus heureuse carrière.

Né d'une famille vraiment chrétienne, Maurice de Dumast n'a pu manquer de se souvenir du Dieu de son père et de sa mère et de tourner vers Lui en même temps que vers eux, au moment d'affronter la mort, ce simple et confiant regard qui, partout et toujours, sait le trouver, et qui, partout et toujours, le trouve miséricordieux : *apud Dominum misericordia.* Si quelque surplus est nécessaire, c'est aux vivants de venir au secours de ceux qui sont morts pour la cause publique ; c'est aux parents et aux amis de prier, d'offrir ces douleurs sacrées qui germent des tombeaux comme des fruits précieux destinés à racheter la vie. Non, nous ne les avons pas perdus, nos valeureux enfants qui se sont marqués avant le combat du signe de la croix ; et leur vaste cimetière labouré par la guerre, mais béni de leur propre sang, n'est pas inconnu des anges qui présideront à la résurrection éternelle. Loin de la patrie, leurs ossements sont près des regards de Dieu, près de nos cœurs ; ils reposent, sous la garde de nos prières, à portée du sang divin qui purifie les âmes jusque dans le séjour de l'expiation ; ils se lèveront glorifiés par leur sacrifice et par l'amour de Dieu. *Visi sunt oculis insipientium mori: illi autem sunt in pace.*

FERDINAND LEFAIVRE

Lieutenant au 85e de Ligne

(M. Ie S. VI, 664)

17 décembre 1855.

Ferdinand Lefaivre, officier de vingt-cinq ans, tombé au début de sa première campagne, n'a rien fait que combattre et mourir comme tant d'autres, simplement et chrétiennement. Mais, d'une part, il appartenait à ce que nous pouvons appeler la famille du journal, et, d'un autre côté, la connaissance plus intime que nous avions de son caractère, de ses sentiments, de la manière dont il a pris sa blessure, et bientôt après la mort, nous fait croire qu'en parlant de lui nous louerons, suivant notre pouvoir, la plupart de ces nobles enfants qui, là-bas, en si grand nombre, ont pensé comme lui, ont vécu, ont succombé comme lui. Un coup d'œil jeté sur cette seule âme nous montrera toutes ces âmes si bonnes, si valeureuses, si naïves, qui sont sur la terre notre armée d'Orient, c'est-à-dire notre principale force, notre meilleure gloire ; et qui, suivant l'enseignement de la foi catholique, ayant quitté cette vie par la porte auguste du sacrifice, en confessant le Christ immortel et en lui demandant la rémission de leurs péchés, sont bien plus encore notre armée forte et glorieuse dans le ciel, où ils prient pour nous après avoir combattu pour nous.

Ferdinand Lefaivre, fils du colonel du génie qui défendit Badajoz, était à la tranchée devant Malakoff, la nuit du 27

au 28 juillet. Il s'y trouvait, on peut le dire, par sa volonté, n'ayant obtenu qu'à force de longues instances la permission d'être détaché de son régiment pour faire la campagne. Un éclat de bombe l'atteignit à la tête pendant qu'il observait, debout, le feu de l'ennemi. Il s'écria : O ma mère ! et tomba, baigné de sang. Son capitaine et ses soldats se précipitèrent vers lui ; il était aimé de chacun. « Capitaine, dit-il, écrivez « à mon père que je meurs à mon poste, en soldat et en chrétien. » Son père, sa mère, son devoir envers la patrie et envers Dieu, le voilà tout entier.

Néanmoins, sa blessure ne parut pas mortelle et ne l'était pas. Soutenu par deux hommes, il put se rendre à l'ambulance. Le lendemain, il se trouva assez de force pour écrire. Sa lettre commence gaîment, pour rassurer ceux qui vont recevoir la nouvelle redoutée : des frères, un père, une sœur, une mère ! Nous connaissons presque tous, à présent, ces scènes de famille, et nos soldats blessés se les représentent avec toutes leurs pâleurs, tous leurs déchirements et toutes leurs larmes. « Chers « parents, dit-il d'abord, j'ai une chance admirable : un éclat « de bombe à la tête, ce qui rend de suite un homme intéres- « sant ; et la blessure n'est rien. Rassurez-vous donc. Vous « voyez bien que mon écriture est toujours illisible. Ah ! si « mes lettres avaient la forme réglementaire, vous pourriez me « croire malade, mais il n'en est rien. » Il entre, suivant sa coutume. dans les détails des travaux du siège, afin que son père se rende bien compte de tout ; il loue ses amis qui ont vaillamment fait leur devoir ; enfin, il arrive au coup, qui fut affreux. dit-il, sur le premier moment :

« Je dis adieu à mes hommes, en leur recommandant de ne pas se troubler. J'avais tout mon sang-froid. Cependant je sentais ma tête s'alourdir. Appuyé sur mes deux ordonnances, je regagnai ma tente, non sans trouver le temps bien long. Au jour, le médecin sonda la plaie ; formalité peu récréative ! L'os n'est pas attaqué, le projectile s'est contenté de le râcler. Bientôt le colonel, mon chef de bataillon, l'adjudant-major, qui étaient restés au camp, sont venus me voir. Ma tente avait été inondée le matin ; le capitaine voulut me mettre dans la sienne, il m'y installa. Tous mes camarades du bataillon, des sous-officiers et même des soldats sont venus pour savoir de mes nouvelles et me tenir compagnie. Mon capitaine me fit rougir en disant que j'avais donné le meilleur exemple... La journée du 28 se passa parfaitement. Les camarades, voyant que la distraction me faisait du bien, eurent soin de ne pas me laisser seul. La nuit fut bonne. Mon soldat devint mon infir-

mier ; c'est lui qui me donne de la tisane et qui m'arrose la tête de quart d'heure en quart d'heure. Dans la soirée, comme je n'avais presque pas de fièvre, les docteurs, après m'avoir affaibli de leur mieux, qui n'est pas peu de chose, m'ont permis un petit bouillon. Baboye (1), qui était là, le trouvant trop gras, l'a dégraissé avant de me le donner. Soyez tranquille, je suis bien soigné ; mon capitaine tient note des ordonnances du médecin, et mon soldat, qui est chargé de l'exécution, s'en acquitte parfaitement. Aujourd'hui 30, grand calme après une bonne nuit. Le régiment étant de tranchée, les malades sont venus me voir, la plaie continue à se fermer..... »

Après avoir lu cette lettre, où une tendresse si forte se cache sous tant de simplicité, on se rend compte du caractère général d'humanité, de douceur, d'honnêteté que nous voyons à nos soldats ? Ces idées de sang, de violence et de carnage qu'éveille le seul nom de la guerre présentent en même temps à l'esprit les gens de guerre sous je ne sais quel aspect farouche, comme des hommes qui méprisent leur propre vie, font peu de cas de la vie, et moins encore des souffrances des autres hommes, ayant en quelque sorte rompu avec la compassion, au moins pour le temps que durera le terrible hasard où ils sont engagés. Au contraire, la composition excellente de l'armée française développe ces sentiments affectueux que les habitudes militaires devaient effacer. L'homme se trouve, on voit avec quels soins ou plutôt avec quelle tendresse ; et sa famille à lui, la famille absente, mais dont son cœur ne s'est pas séparé. Il reste fils, père, époux, citoyen en même temps que soldat. Sous ces regards qui, de près et de loin, sont une exhortation continuelle au devoir, sans rien perdre de son énergie, il est doux, modéré, patient, charitable enfin. Car de toutes les vertus nées du Calvaire, qui ont formé le monde chrétien et qui le pénètrent encore, même après que les principes du christianisme y sont affaiblis, la plus essentielle, la charité est aussi la plus résistante. Elle est, on peut le dire, dans le sang chrétien, et par excellence dans le sang français. C'est là le titre de la France à son glorieux droit d'aînesse entre les nations; elle le met dans les plis de son drapeau, comme autrefois des Evêques y mirent l'Eucharistie ; elle le fait déployer jusque sur les champs de bataille par les mains non-seulement de ces Sœurs de charité, mais de ces soldats qui deviennent les infirmiers attentifs de leurs frères malades, qui vont jusque sous les balles, comme on les vit à Inkermann, relever les

(1) Capitaine au régiment, Tué.

propres mourants de l'ennemi, et qui ne se trouvent pas assez las, le soir d'un jour de bataille, pour refuser l'assistance aux blessés et la sépulture aux morts. Si le christianisme pouvait périr, la charité serait son dernier parfum sur la terre, et cette noble fleur de l'Evangile prendrait sa dernière sève dans le sol qui, deux cents ans après la mort de saint Vincent de Paul, donne au monde le prodige des fécondités de son tombeau. Revenons à notre blessé. Lorsqu'il écrivait cette lettre rassurante, un accident allait aggraver sa blessure. Il ajoute, à la date du 31 juillet : « Ce matin, au réveil, un orage épouvantable a éclaté sur le camp. Ma tente a été envahie par les eaux. Mon soldat m'a pris sur son dos et m'a porté chez un voisin. Rassurez-vous complètement, je serai bientôt sur pied. Si cette lettre arrive à temps pour la fête de Marie (Mme Taconet, sa sœur), je ne veux pas qu'elle s'attriste. Je suis moi-même très gai.... Nous avons eu trente-six blessés et trois tués le jour où j'ai été blessé. »

Rassurez-vous ! Il le dit encore dans une lettre du 5 août, toute pleine de témoignages et de reconnaissance pour l'affection que lui témoignaient son digne colonel, M. Javel, tué, et ses camarades du régiment. Mais il avait pris la fièvre après cet orage qui venait de submerger sa tente et son lit, et déjà il était à l'ambulance. On parlait de le transporter à Constantinople. Il résistait. L'armée attendait l'assaut, il y voulait être, afin de gagner son grade de capitaine, pour lequel il était déjà proposé. Son refrain accoutumé : Rassurez-vous, revient souvent. Il dit qu'il se trouve bien à l'ambulance. Il y a là le commandant Boissonnet, deux fois blessé, et sept autres officiers.

« Le général Niel entra ; il venait voir ses officiers blessés. Le commandant Boissonnet lui dit que j'étais un fils du colonel Lefaivre, et le général vint gracieusement à moi, m'engageant fort à lui rendre promptement sa visite.... Les officiers d'artillerie ne savent plus où donner la tête ; mais avec l'élan dont l'armée est animée, nous pouvons encore triompher des difficultés immenses qui s'élèvent comme par enchantement. Comme tu le dis mon père, les officiers du génie savent faire un siège ; mais ce n'est pas ici un siège ! La plupart de nos batteries, si elles sont défilées de Malakoff, sont enfilées par le petit Redan. Nous perdons toujours une quantité de monde, et tous les hommes sont harassés. On n'ose plus demander des nouvelles les uns des autres, de peur de s'entendre répondre : Tué. Néanmoins le moral est bon, et vous entendez, en passant près des camps, de gros éclats de rire. Accordez cela. Je ne

sais si je souhaite à Victor (son frère, capitaine, en congé de convalescence depuis la Dobrutscha) d'être replacé tout de suite : il est heureux auprès de vous ! Au revoir, bien aimés parents ; je vous embrasse de tout mon cœur. Ne vous tourmentez pas, je vais bien. »

Il faut enfin aller à Constantinople, et il faut l'annoncer à la famille inquiète : « Je suis envoyé à Constantinople, vu « qu'on ne peut garnir les ambulances de malades, puisqu'on « s'attend toujours à un coup de chien, auquel malheureusement « je ne pourrai pas assister. Enfin, j'ai versé mon sang pour « mon pays, et je n'ai pu faire davantage..... » Il continue de donner à son père des nouvelles du camp et du régiment.

« Père sera peut-être étonné de voir L...., si jeune lieutenant, passer capitaine. D'abord, c'est un de ceux sur le dos de qui j'ai passé ; puis il est ici depuis le mois de janvier ; enfin, il s'est distingué, le 7 juin, dans le ravin du Carénage. L'avancement est mérité sous tous les rapports... Ce que je vous recommande c'est de ne pas vous tourmenter. Je vous le répète, ce sera un peu long, mais pas douloureux du tout. J'ai mon ordonnance à côté de moi pour cette nuit ; mes camarades viennent me voir bien régulièrement. Ils sont tous charmants pour moi. Je cause souvent avec l'aumônier de notre division, qui est frère de l'un des rédacteurs de l'Univers ; il vient tous les jours nous faire sa visite ; il est toujours bien reçu. On perd bien du monde. Plus nous avançons et plus le feu des Russes est vif. Il faut que je vous conte une petite scène à plat-ventre, qui s'est passée l'autre jour entre des Russes et des hommes de mon bataillon. Placés en embuscade à quinze pas les uns des autres, par une coïncidence bizarre, ils avaient reçu des deux côtés l'ordre de ne pas tirer. Au bout d'un certain temps, l'un des nôtres, fatigué d'être à plat-ventre, s'assied sur les talons. Un Russe en fait autant. Bientôt un second Français se lève, et aussitôt un second Russe. Enfin, voilà les deux embuscades dans cette posture, se regardant l'une l'autre. Il se trouvait, de notre côté, un caporal qui, ayant longtemps habité Saint-Pétersbourg, savait le russe. La conversation s'engage : Comment ça va-t-il ? Pas mal, et vous ? Les nôtres demandèrent aux Russes s'ils voulaient du pain ; ils répondirent que non, mais que du biscuit leur ferait plaisir. Nos soldats leur en jetèrent. On s'amusait ainsi, lorsqu'une ronde russe survint. Les Russes firent : Chut ! et de part et d'autre on se replaventra. Ainsi finit la scène. »

Cette lettre est du 6 août. Le 12, il écrit de Constantinople qu'il a fait une bonne traversée ; qu'il est dans une

excellente salle à l'hôpital de Péra, que les Sœurs sont parfaites pour lui, qu'il va bien, et qu'il a seulement un fort mal de gorge... Ce mal de gorge était une angine, et il n'écrivit plus.

Laissons un saint et illustre prêtre, notre ami, achever cette notice. Voici en quels termes M. Boré, supérieur des Lazaristes de Constantinople, annonça la mort de Ferdinand à M. Taconet, son beau frère. Nous ne pourrions faire une plus exacte peinture du zèle religieux qui veille au chevet de nos blessés.

Constantinople, 16 août.

« Bien cher ami,

« Depuis un mois environ, je suis aumônier volontaire et par intérim de nos officiers dans l'hôpital de Péra. Nos vacances, qui ont commencé depuis quinze jours, m'ont permis de mieux remplir ces fonctions, et j'ai chaque jour occasion d'y admirer les vues de la Providence. Tu vas en juger.

« Il y a six jours, l'on amena un jeune lieutenant blessé à la tête dans la tranchée, la nuit du 28 juillet. A la suite de cette blessure, un violent mal de gorge se déclara, et le malade pouvait à peine avaler les potions qui lui étaient prescrites. Je remarquai tout aussitôt son air martial et pourtant résigné ; et, aux paroles que je lui adressais, il répondait avec une bienveillance qui témoignait de ses bonnes dispositions religieuses. Quand j'avais l'occasion de lui rendre quelques petits services en l'absence de l'infirmier, il me serrait la main pour m'exprimer sa reconnaissance, à défaut de la parole qui lui manquait déjà.

« Le 14 août, j'avais été très occupé par les confessions des personnes qui se préparaient pour la belle fête du lendemain. Une des Sœurs me dit que le jeune lieutenant du 85e allait plus mal et qu'elle craignait pour sa vie. Je me rendis aussitôt près de lui, et, en effet, la fièvre et la douleur augmentaient. Comme il était déjà tard et qu'il n'y avait pas de danger immédiat, je lui annonçai, au milieu de quelques paroles d'encouragement, que je reviendrais le lendemain lui parler de la Sainte Vierge.

« Il me fit un signe qui exprimait son contentement. Le lendemain, je revins, et, voyant son état empirer, je songeai à

le confesser. Il s'acquitta de ce devoir avec sa pleine connaissance, répondant à tout ce que je lui disais, et entrant même dans certaines explications. Quand nous eûmes terminé, il me manifesta sa joie, et me dit : Monsieur l'abbé, j'ai un service à vous demander. — Lequel, mon ami, parlez ; je suis prêt. — C'est, ajouta-t-il, d'avertir M. l'abbé Eugène Boré que je suis ici. — Mais c'est à lui-même que vous parlez, mon ami.

« Il me jeta alors un regard qui me perça le cœur, tant le regret, s'y mêlait à la joie et à la surprise. — Je suis, dit-il, le frère du capitaine Lefaivre, que vous avez visité à Varna. Mon nom est mal écrit sur le bulletin d'entrée. En effet, on y lisait Faivre. Ces paroles furent comme un coup de poignard pour moi, et j'eus de la peine à lui cacher mes larmes. Je lui dis que j'allais célébrer la sainte messe pour lui, dans ce beau jour de Marie. Il sourit doucement. Si vous pouviez avaler, je vous donnerais la sainte communion, ajoutai-je ; mais, après la messe, je viendrai vous donner un autre sacrement qui y suppléera et qui vous fortifiera. Après la sainte messe, je descendis et je lui administrai le sacrement d'extrême-onction, qu'il reçut avec foi et piété. Il me serra encore la main, comme pour me dire qu'il ne se faisait pas d'illusion sur son état. Ayant été appelé ailleurs, un autre lieutenant blessé, qui le soignait comme un frère, a recueilli ses dernières paroles : « Je ne regrette pas la vie ; mon désir eût été de mourir à mon poste, en Crimée. » C'était le regret du militaire. Comme catholique, il ne voulait que l'accomplissement de la volonté de Dieu, et sa fin est bien consolante.

« C'est de cette façon, cher ami, que notre fête du 15 août a été marquée pour moi et pour toi. Nous devons remercier la divine Marie, qui a bien voulu prendre ton beau-frère Ferdinand le jour de son triomphe. Ce matin, j'ai célébré la sainte messe à son intention. Prépare ta chère femme et ses autres parents. Salue ta chère famille. Je reste, en l'amour de Jésus et de Marie, ton tout dévoué.

« E. Boré, prêtre de la Mission. »

Ferdinand Lefaivre était de ces jeunes gens à qui l'on assurerait volontiers l'avenir, tant on les voit s'élancer pleins de force, de courage et de ferme foi vers une destinée dont ils acceptent d'ailleurs les obligations y compris le travail, et les périls y compris la mort. Il était fait pour l'état militaire, moralement et physiquement. Il en étudiait toutes les parties, il voulait en connaître tous les secrets, il n'en ignorait pas les

devoirs. Je causais un soir avec lui, lorsqu'il n'était pas encore question de son départ ; mais la guerre était commencée. J'irai, me disait-il ; c'est un examen qu'il faut que je passe. Je lui demandai ce qu'il pensait de la mort ? — Je n'y pense pas du tout. — Et de Dieu ? — Ah ! je n'y pense pas assez. En effet, il se contentait de n'être ni impie, ni incrédule. Mais son âme saine et droite ne refusait pas d'entendre, et Dieu lui a parlé. C'est le dernier trait de ces vertus naïves, si dignes d'admiration ; c'est la consolation que Dieu donne à tant de grandes douleurs, et le digne prix dont il récompense tant de nobles sacrifices.

HONORÉ D'ALBERT DE LUYNES

(M. 3e S. II, 287)

18 Décembre 1867.

M. le duc de Luynes vient de mourir à Rome. Il s'y était rendu au moment le plus grave des dernières affaires, pour se mettre à la disposition du Souverain Pontife, et ce ne fut pas un acte de peu d'importance ni un secours de peu de valeur. Encore que Honoré d'Albert de Luynes ne fût dans sa patrie qu'un simple particulier, et ne tînt au monde officiel que par le titre imperceptible de membre de l'Académie des sciences, il n'en était pas moins l'un des chefs éminents de la société française, du très petit nombre de ceux qui restent en plein et universel éclat d'honneur.

Lorsqu'on le vit à son âge déjà avancé, avec une santé ébranlée, ne plus se contenter des royales offrandes qu'il faisait au trésor pontifical, mais servir de sa personne, parce que le péril devenait plus pressant, il y eut dans l'opinion un frémissement d'émotion généreuse. Le courant des souscriptions et des enrôlements s'élargit ; il prit cette puissance qui, peut-être, détermina la volonté du gouvernement français, jusqu'à ce moment si indécise, en apparence, au moins.

Le duc de Luynes arriva sur un bateau chargé de jeunes volontaires, quelques jours avant la bataille de Mentana. Rome était en proie aux abominables agressions des garibaldiens, épouvantée de leurs bombes, de leurs poignards, de leurs menaces auxquelles tant de crimes sauvages forçaient trop d'ajouter foi. Il prit tout de suite son office de bon citoyen dans cette

ville que d'ignobles coupables voulaient ravir au monde. Il était à Mentana, non comme combattant, ses forces ne le permettaient plus, mais comme infirmier. Ces humbles fatigues lui laissèrent le germe de la maladie à laquelle il vient de succomber.

En même temps qu'il soignait les blessés, il prenait soin de la gloire des morts. Un esprit de grandeur et de magnificence qui le caractérisait et que relèvent encore sa simplicité personnelle lui avait fait concevoir le dessein d'élever à ses frais un monument partout où une victime de la cause sainte était tombée. Il parcourut donc les lieux qui avaient vu les épisodes héroïques de cette bataille de quarante-cinq jours, dressant la topographie du vaste champ des martyrs, afin de poser le témoignage du respect et de l'amour à chaque place illustrée par le témoignage du sang.

Cette action rappelle la piété de Tobie envers les morts de son peuple. Elle reçut une récompense qui n'est pas sans analogie avec celle qui fut donnée au juste d'Israël. Tobie, en ensevelissant les morts, devint aveugle, et ensuite recouvra la vue par l'entremise de la piété filiale. Le duc de Luynes n'était pas aveugle selon la chair, mais si ce que nous entendons dire est vrai (car nous n'avons pas eu l'honneur de le connaître personnellement), cet homme de cœur faisait ces glorieuses choses sans posséder encore toutes les clartés de la foi. C'était la grande magnanimité naturelle de son âme, l'amour naturel de la justice, le sentiment du beau qui le portaient seuls à tant d'œuvres louables : ni la douleur morale, qui ne l'a point épargné, ni l'étude assidue, ni les efforts d'une haute intelligence, ni la visible splendeur des vertus chrétiennes n'avaient pu tout à fait dissiper le doute qui, depuis longtemps l'enveloppait.

Il sentait, pour ainsi dire, la vérité et lui rendait les hommages d'un témoin ; mais il ne la voyait point. Disons mieux, il croyait ne point la voir ; car cette épreuve aussi est quelquefois infligée à la nature humaine, et nous honorons des saints qui l'ont subie. Aux approches de l'heure suprême, les obscurités cessèrent. Derrière les voiles du doute, la charité multipliant en quelque sorte les lumières, elles déchirèrent enfin l'obstacle, et, comme la vie allait finir, le jour apparut. Le duc de Luynes avait auprès de lui sa belle-fille, M^me^ la duchesse de Chevreuse, une de ces femmes que Dieu semble avoir élues pour leur faire connaître le poids de tous les sacrifices, pour les former à les adoucir aux autres et pour placer dans leurs mains, par une clémence spéciale, ce miséricordieux flambeau de la mort qui éclaire au delà du temps.

Nous ne voulons rien dire des autres œuvres du duc de Luynes, de ses recherches et de ses voyages qui lui avaient mérité l'estime des savants. Il était le protecteur éclairé des arts, l'ami vigilant des lettres, sans parler de ses abondantes aumônes, dont il gardait le secret, il savait encore déguiser en encouragements les bienfaits les plus généreux. D'autres qui connaissent mieux ces détails s'empresseront de payer un juste tribut de louanges à l'un des derniers grands seigneurs français.

M. le duc de Luynes était vraiment un grand seigneur. C'était sa condition très distincte dans un temps qu'il acceptait sans aucune autre lutte que de ne pas se laisser entraîner au courant de vulgarité qui le traversent et le rongent partout. Il y garda toute la hauteur de sa physionomie, il y accrut l'honneur de son grand nom, il y fit le plus magnifique usage de son immense fortune ; il sut noblement vivre et mérita de bien mourir, l'un des plus dignes citoyens de Rome, comme il avait été l'un des plus fiers citoyens de Paris.

LE COMTE D'ARGY

(M. 3e S. IV, 174)

Rome, 27 janvier 1870.

Le comte d'Argy, colonel de la Légion Romaine, est mort hier, après une courte maladie. Il était très brave, très pacifique, très courtois, en un mot de la meilleure race militaire. J'ai eu le plaisir de me rencontrer avec lui, il y a un mois, chez un aumônier de la Légion. Il avait une conversation variée et aimable. Son cœur était tout dévoué à la justice ; il aimait beaucoup le Pape et la Papauté. Ce fut avec empressement qu'arrivé à l'heure de la retraite, il reprit du service pour défendre Rome. Rome le paya en lui donnant l'abondance de la lumière chrétienne. Il remplissait noblement ses devoirs religieux. Se sentant malade, avant que le péril fut déclaré, il appela tout de suite un prêtre. Ce fut Monseigneur Bastide, son ami, et l'on peut dire son compagnon d'armes. Monseigneur Bastide aujourd'hui chanoine de Sainte-Marie Majeure, se trouvait avec lui à Mentana, aumônier de la Légion.

Au début de sa carrière, le comte d'Argy avait assisté à la prise d'Alger. Il était déjà officier. En apparence, se retirant simple colonel, il n'avait pas fait un brillant chemin. Mais montant plus haut, il eût probablement manqué l'honneur de tirer son épée pour le Saint-Siège. La fortune est meilleure d'avoir servi la croix. C'est une belle destinée de mourir à Rome, au service de Rome, enfant de Rome, d'avoir commencé à Alger et fini à Mentana.

MORT CHRÉTIENNE D'UN SOLDAT

(M. 3e S. IV, 186)

29 janvier 1870.

La mort du comte d'Argy édifie Rome. On s'en redit les détails doux et héroïques. Je vous les transmets. Ils peignent bien la race d'espérance, la race du Christ, qui sait qu'elle revivra. Aux fanfares qui saluent maintenant le dernier saut des libres-penseurs illustres « piquant une tête dans le trou ! », il est bon d'opposer ce dernier pas tranquille d'un simple fidèle montant à son repos, entrant dans la vie éternelle comme chez lui.

Il ne s'agit pas d'un docteur, ni d'un saint, ni de ce que l'on appelle un dévot. Encore que fort instruit en beaucoup de choses, le bon colonel était je crois, assez court en matière de doctrine chrétienne. Il était honnête, bon, miséricordieux, dévoué. Pour le reste, dans les dépendances du christianisme, sa foi avait dormi, gardée par l'honneur, comme un soldat qui dort gardé par son armure. Mais au premier avertissement de la mort, au premier appel du clairon, le chrétien s'était réveillé, prêt à combattre, — Debout ! — Présent ! Il avait reçu les sacrements avec une foi sereine. Il avait accueilli avec une cordialité courtoise et reconnaissante des visites illustres qu'il savait être un suprême adieu. Son confesseur était là, ses officiers l'entouraient. Le moribond n'avait plus rien à faire. Il attendait, sans souffrance, sans aucune altération de ses facultés intellectuelles, se laissant patiemment mourir.

Tout à coup, il tourna les yeux vers un portrait du Saint-Père qui était près de son lit, le fit approcher de ses lèvres, le baisa trois fois et dit : Fidèle jusqu'à la mort ! Appelant ensuite son neveu, l'un des officiers de la Légion, il lui remit le portrait : « Mon ami, lui dit-il, je te le donne. Qu'il te soit un souvenir ! N'abandonne pas la religion, qui nous est si douce et si salutaire. Aime-la, défends-la toujours... » Et montrant le portrait : « Tu m'entends, la religion... la vraie ! » Ainsi devant l'image du Pontife, le soldat chrétien, par la même parole, confessait sa foi et saluait son drapeau.

On lui présenta le crucifix. Il le prit, le pressa tendrement sur ses lèvres ; puis, élevant le bras, il dit à ses officiers : « Messieurs, je veux vous bénir. » Ils s'inclinèrent, et le colonel, le crucifix à la main, fit sur eux le signe de la croix. Ayant baisé de nouveau l'image de son Rédempteur, il ajouta : « Messieurs, baisez-le tous. » Il voulut par cette action donner une fois l'exemple qu'il regrettait de n'avoir pas donné toujours. Monseigneur Bastide, l'aumônier de Mentana et de Nerola reprit le crucifix et le présenta aux officiers. Ils vinrent ensuite, tour à tour, le cœur plein de tendresse et de respect et les yeux pleins de larmes, baiser la main de leur chef. Il les remercia : « Maintenant, messieurs, adieu ! il est tard, allez dîner. Vous avez encore bien des manœuvres à faire ; moi je n'en ai plus qu'une.... la grande ! » En ce moment entra M. Prévost, l'un des capitaines de la Légion, revenant du Vatican où il s'était rendu pour solliciter une suprême bénédiction du Pape. Il dit que le Saint-Père avait voulu s'informer lui-même de l'état du colonel, et qu'il lui envoyait sa plus affectueuse bénédiction pour la vie et pour la mort. Le mourant fit un dernier effort, et dit : « Messieurs, voyez comme le Saint Père est bon, comme Dieu est bon. Je remercie le Saint Père de la grâce qu'il me fait. C'est un honneur pour la Légion... Major, vous mettrez cette bénédiction à l'ordre du jour. »

Ce fut son dernier commandement, presque sa dernière parole. Il s'assoupit, ce beau commandement sur les lèvres, la croix sur le cœur. Monseigneur Bastide, au milieu des officiers à genoux, commença les prières des agonisants ; l'âme passa lorsqu'elles allaient finir.

Ces détails sont très exacts. Je les tiens d'un témoin encore tout ému, je pourrais dire tout embaumé. Ainsi ce brave soldat, homme simple et droit dans son cœur, a recueilli le fruit surnaturel de ses vertus humaines. Une sainte mort a couronné sa bonne vie. C'est la grâce de Rome et la grâce des sacrements. Heureux qui aime Rome, et qui l'a défendue ! Heureux qui ne

s'est point assis dans les chaires de pestilence et n'a point écouté leur pestilentiel enseignement ! Heureux qui, négligeant les œuvres de la foi, ne s'est pas néanmoins refusé aux œuvres du devoir ! Heureux qui n'a blasphémé ni la justice, ni la lumière, ni la miséricorde, et qui réveillé d'un long oubli, a cru naïvement et sagement que Dieu veut pardonner !

J'ai dit que le comte d'Argy était de la bonne race militaire. Il rappelait ces guerroyers tant aimés en France, qui traversant une longue vie le sabre au poing, arrivaient à se faire des amis partout et jusqu'au ciel. Il avait une taille et une carrure de géant, la mine martiale, la douceur ronde de la force disciplinée par elle-même et polie par l'éducation. Je ne peux mieux le quitter qu'en vous redisant cette épitaphe qui fut faite je crois pour le maréchal Boucicau :

« On doit honorer les faicts d'armes
Que il fit pendant qu'il vivoit,
Que Dieu ayt pitié sur toute âme
De la sienne, car bonne estoit. »

LE COMTE D'ESTOURNEL

(M. 3e S. V, 494)

25 janvier 1871.

Le jeune comte d'Estournel, lieutenant de la garde nationale, se trouvait, le 19, au combat de Buzenval. Il s'offrit pour porter un ordre pendant la nuit, rencontra un poste prussien et tomba horriblement frappé. La balle lui brisa le coude et traversa tout le corps. On l'apporta à la ferme Fouilleuse, où il fallut passer la nuit sur le pavé d'une écurie ouverte à tous les vents. Un prêtre, heureusement, se trouvait là et put lui donner quelques soins, comme aux autres blessés qui encombraient ce misérable asile. La nuit fut longue, M. d'Estournel en supporta patiemment les atroces douleurs. De temps en temps, pour se délasser, il reposait sa tête sur les genoux du prêtre. Profitant d'un moment de répit, il se confessa avec une admirable tranquillité d'âme et une parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Tout secours matériel manquait ; son charitable infirmier ne put trouver à lui donner qu'un peu d'eau saumâtre. Non moins charitable envers celui qui se désolait de ne pouvoir mieux le servir, le blessé lui rendit grâces de ce peu d'eau dont il ne voulut point avouer l'amertume. Encore que la douleur lui arrachât quelques gémissements, il ne se plaignait de rien.

Enfin les voitures d'ambulance arrivèrent, plusieurs heures après le jour. Le prêtre put y installer son cher blessé et suivit

à pied par des chemins effroyables. Il fallait arrêter souvent pour que le malade n'expirât point dans la violence des tortures. Ce voyage après une telle nuit, dura jusqu'aux approches du soir. C'est là, nous disait le prêtre, que l'on voit et que l'on sent ce que c'est que la guerre !

M. d'Estournel avait demandé d'être conduit à l'ambulance du séminaire des Missions-Etrangères, à laquelle appartient le prêtre que la miséricorde divine lui avait fait rencontrer, M. Guerrin, l'un des directeurs de cette sainte et illustre congrégation. L'on vit tout de suite que son état était désespéré. Lui, n'en parlait point. Il reçut avec courtoisie la visite du colonel et celle de plusieurs autres officiers de son bataillon, leur disant quelques mots et leur serrant la main. Mais le lendemain matin vers dix heures, il fit éloigner les personnes qui l'entouraient et dit à M. Guerrin : « Monsieur le temps presse. Je sens que je m'en vais. Si vous voulez bien me donner l'extrême-onction, je suis prêt. » Il se confessa de nouveau et reçut le sacrement qu'il avait demandé, comme un tel homme devait le recevoir. Il pria ensuite M. Guerrin de lui mettre au cou une médaille de la sainte Vierge, et depuis ce moment il ne prononça plus que de rares paroles, se contentant de lever un regard plein de douceur et de sérénité vers ceux qui le veillaient. Il expira ainsi, au matin, paisiblement endormi dans le contentement d'avoir fait son devoir et d'aller à Dieu.

Il n'a eu ni délire, ni fièvre, pas même de sueurs. Il s'est endormi, et mort, il semblait dormir. Son visage ne portait aucune trace de douleur ou de fatigue ; il goûtait le bon sommeil qui suit le bon combat.

Le comte d'Estournel avait appartenu à l'armée. Il venait de donner sa démission pour se marier, et le jour de cette union était marqué lorsque la guerre éclata. Dès que l'on put prévoir que Paris serait assiégé, il quitta sa province, dans l'intention de s'offrir à la défense commune. Il n'en eût pas fait moins quand il eût su qu'il y laisserait sa vie.

Il a mérité d'abandonner la vie comme le voyageur qui s'éloigne avec indifférence du point de vue dont la beauté l'a charmé un instant, car son cœur est déjà au bout de sa course, et rien n'égale la beauté du foyer paternel où il se sent appelé.

DEUX MORTS DE LA GARDE MOBILE

(M. 3e S. V, 497)

25 janvier 1871.

Il y a trois jours, à l'ambulance de Rueil, un jeune Breton de la garde mobile, au moment de rendre l'âme, fit un suprême effort, se souleva sur sa couche, et d'une voix forte et solennelle, il dit : « Jésus-Christ vaincra.... Jésus-Christ Notre-Seigneur. Oui, il vaincra, son règne arrivera sur la terre... Mon Dieu, que votre règne arrive ! que votre volonté soit faite !... » Sa voix s'éteignit et il expira. Il y avait là diverses sortes de gens bien éloignés des pensées religieuses, mobiles de 48, francs-tireurs de Paris, etc ; ils se regardèrent étonnés, quelques-uns émus jusqu'aux larmes. D'autres découvrirent leur front, saluant involontairement cette âme qu'ils semblaient voir monter au ciel, et un long et respectueux silence règna dans la salle.

Le même jour, dans une autre ambulance, on amputait des deux jambes un soldat blessé d'un éclat d'obus, sa double blessure était affreuse, et l'opération fut longue et formidable. Le soldat garçon de vingt et quelques années, Vendéen, subit le terrible traitement sans donner aucun signe de faiblesse, ne disant que ces mots : « Mon Dieu, pardon ! Mon Dieu pardon pour la France et pour moi ! »

Nous entendons encore la voix du témoin qui nous racontait le fait tout à l'heure ; nous voyons ses yeux pleins de larmes et l'illumination de son visage, qui nous rendait mieux que ses paroles l'impression de cette sérénité sublime.

NAVIRE A BABORD

(D. M. II, 557)

Il me semble que vous faiblissez. Comment un abordage peut-il arriver en plein jour, comme on l'a vu dernièrement ? La route est large, et il est si facile à deux bâtiments de se voir.

— Pas tant ! Remarquez bien qu'un abordage se fait sans qu'on y songe. En mer, il faut surtout se défendre des distractions. J'en ai manqué un qui eût été mémorable. Il fût arrivé par ma faute, et je ne serais pas là pour vous en parler. A supposer que j'aie échappé, il est infiniment probable qu'un conseil de guerre eût fait mettre dans ma cervelle le grain de plomb dont elle avait manqué.

— Je suis tout oreilles.

— Donc, j'étais encore jeune, second d'une belle frégate, et nous allions un joli train par un joli vent. Douze nœuds. C'était tout ce que l'on pouvait demander au navire. Voyant ce bon vent, j'avais cargué mes voiles. Plein jour, mer nue et connue ; nous venions de loin, et je ne songeais pas sans plaisir que nous arrivions enfin. On apercevait la terre. Devant nous, sur la gauche, un seul bâtiment à l'horizon. Il n'en faut pas plus pour qu'un second dans sa fraîcheur s'estime heureux. Placé sur la passerelle, à la droite du grand mât, je contemplais l'espace libre, j'admirais ma marche rapide et sûre. Bref, la situation me plaisait. C'est ici le commencement de mon malheur.

Le matelot qui était en sentinelle, à cheval sur le beaupré, me cria : *Navire à bâbord!* Je crus que c'était celui dont je viens de parler, et que je voyais parfaitement. Je répondis avec indifférence : C'est bien, mon enfant. Et je ne donnai aucun ordre. Je vis le matelot se détourner vers moi, paraissant surpris de mon immobilité. Il reprit ensuite sa veille et moi mon espèce de rêverie, toujours content de notre marche et de mon état. Veuillez croire pourtant que je ne rêvais à rien et que je ne faisais pas de vers. Quelques instants se passèrent; nouvel appel de la sentinelle: *Navire à bâbord!* Nouveau regard machinal sur la mer et sur le navire toujours aperçu et toujours loin ; nouvelle réponse, du ton le plus indifférent, au matelot toujours plus étonné de cette sécurité parfaite. Nous allions bien. Je ne laissai pourtant pas de remarquer l'étonnement plus manifeste de la sentinelle, mais je n'y donnai pas plus d'attention que la première fois. Je regardai vaguement autour de moi, je ne vis rien que l'eau, et je ne songeai pas que le grand mât, à côté duquel j'étais placé, m'empêchait de tout voir. Allons !

Un maître, brave garçon et capable, monta sur la passerelle et me dit : « Monsieur, il y a un navire à bâbord. » Qu'est-ce qu'ils ont donc ? Je répondis avec impatience : « Oui, je le vois ! » J'étais un supérieur, le maître n'ajouta rien et se retira de quelques pas en arrière. Je m'aperçus qu'il y avait du monde sur le pont et qu'on me regardait curieusement. Instinctivement je devinais ces regards. Je sentais que j'excitais l'attention et j'en éprouvais quelque gêne.

Enfin, je vis arriver le capitaine, homme ombrageux et minutieux, dont je n'étais pas le favori. Il prit place sur la passerelle, en silence, les bras croisés, l'air soucieux. Il avait habituellement cet air-là, mais, son souci était plus éveillé que de coutume et tournait au rembrunissement. Après avoir regardé. il se retira également en arrière sans dire mot. Décidément, cela devenait étrange. On ne se parlait pas, tout le monde semblait très bien savoir quelque chose que j'ignorais, et qui visiblement se rapportait à moi. Je fus saisi de l'inquiétude générale. et subitement ce sentiment dont je ne me rendais pas compte acquit une intensité extrême. C'était de l'agacement à haute pression. Évidemment, on attendait quelque chose et j'avais quelque chose à faire, mais quoi ?

Cessant de regarder à l'horizon devant moi où fuyait toujours le bâtiment lointain, je jetai les yeux plus près autour de nous. Alors seulement je m'aperçus que le grand mât à côté duquel j'étais formait un angle qui me couvrait une partie de

la mer. Je m'inclinai pour voir de ce côté-là : ah ! mon Dieu ! je crus que nous enfonçions déjà dans l'abîme. Le navire à bâbord m'apparut ; il avait une vitesse presque égale à la nôtre nous allions nous aborder et nous broyer réciproquement.

C'était un gigantesque marchand, couvert de toile. Manifestement, il venait de nous découvrir, car il y avait grand remue-ménage sur le pont et partout. Ces navires sont volontiers négligents ; la voilure de celui-ci lui avait rendu le même mauvais service qu'à moi, le mât dans l'angle duquel j'étais imprudemment resté. Maintenant, il se donnait une peine infinie, mais bien inutile pour arrêter ou changer sa marche. Nous étions dans le même cas ; il n'y avait rien à faire de notre côté ni du sien, — le moment d'essayer était bien passé. La seule chance d'éviter le choc était qu'au point où nos routes se croisaient, l'un des deux pût traverser avant l'autre. Le pourrions-nous ? Cela ne dépendait plus de la manœuvre. Je m'accrochai des deux mains à la rampe de la passerelle, les yeux ouverts et fixes. Sur le marchand, ils levaient les bras en haut, comme des gens qui se sentent perdus. Pendant un moment, un éclair, je ne vis plus rien ; une tempête de sang sifflait dans mes oreilles et aveuglait mes yeux. Leurs vergues frôlèrent nos canots et nos cordages, nous entendîmes la clameur qui s'éleva de leurs poitrines ; ils avaient passé derrière nous ! Je revins à moi, et je vis le marchand qui dansait sur les remous produits par nos roues puissantes ; nous avions salué la mort. Bien le bonjour ! Au revoir !

Le silencieux commandant quitta la passerelle sans avoir desserré les lèvres ; il avait le visage plus doux néanmoins. Les autres curieux se dispersèrent à son exemple. Personne ne me dit rien et je ne dis rien à personne. Persuadé que j'avais vu le *navire à bâbord*, tous attribuaient cette heureuse aventure à la sûreté de mes calculs sur la marche des deux navires ; mais je sentais profondément en moi-même le besoin d'ajouter le mérite de la modestie au mérite de la précision.

Le soir, cependant, au carré, l'incident et moi, nous fûmes l'objet des commentaires de l'après-souper. — Quel coup d'œil ! disait-on, et moi je me disais tout bas : Quelle chance !

— Mais enfin, d'où vient que le commandant n'avait rien dit ?

— C'était un homme de mer. Quand il vit la situation, il était trop tard. Ou nous nous brisions, ou mes calculs supposés étaient hardis, mais se trouvaient justes. Dans le second cas, il n'y avait rien à dire ; dans le premier, il n'y avait rien à faire, qu'un trou dans l'eau, et alors il convenait de recevoir la

mort debout et sans trouble. Comme le commandant, les autres s'étaient dit que celui qui conduisait le navire, étant averti, savait ce qu'il faisait. Il ne leur restait donc qu'à se taire. Ils se sont tus, obéissants jusqu'à la mort. C'est la discipline ! Cette aventure n'est pas à ma gloire, mais il me semble qu'elle honore beaucoup mon commandant et tout ce brave équipage.

— Certainement, c'étaient de fiers hommes.....

— Oui, et la discipline qui les avait faits est une fière chose ! La discipline peut périr dans la marine comme ailleurs ; on y travaille de divers côtés, et l'Etat n'est pas le dernier à la besogne. Quand la discipline aura péri dans la marine, l'on pourra dire que la discipline n'est plus nulle part. Alors la marine mourra ; il y aura sur la mer une belle chose de moins, et sur la terre, comme parle la Bible, la *dévastation sera multipliée.*

— Merci, Monsieur le député, et pour conclure, permettez-moi de vous dire : Navire à bâbord !

IV

ECRIVAINS

EDOUARD OURLIAC [1]

(M. 1re S. IV, 580)

Edouard Ourliac est mort le 31 juillet 1848, jour anniversaire de sa naissance. Il avait trente-cinq ans. Un mois avant sa mort il appela un cousin, le seul parent qui lui restât. Il lui fit jurer de prendre tous ses papiers, tous ses livres, et de brûler tout ce qu'il trouverait écrit de sa main ou portant son nom. Je n'ai pas fait le même serment, et j'aurais eu de la peine à le tenir. Malgré cette passion d'être oublié, qu'Ourliac éprouvait en mourant, je crois pouvoir satisfaire mon cœur qui veut payer un tribut d'affection et de respect à sa mémoire. De tous les hommes que j'ai connus, aucun ne m'a paru plus vraiment estimable ; entre tous ceux que j'ai vu mourir, il n'en est point que la mort ait délivré de plus de douleurs ; et pourtant combien je l'ai regretté !

Il était une de nos espérances ; nous comptions qu'il deviendrait un excellent écrivain religieux, et d'une qualité bien rare chez nous, ou qui, plutôt, y manque tout à fait : fin, enjoué, plein à la fois de bon sens, d'honnêteté, de sel, et pardessus tout inventif. Il quittait les petits sentiers de la fantaisie littéraire pour entrer dans le grand chemin de la nature, avec ses qualités propres, avec un esprit perfectionné par de longues études, une âme fortifiée par la foi, un cœur instruit par le malheur. C'était un mélange de Sterne et de Lesage, où l'on voyait sourire la naïveté de La Fontaine et pétiller l'ironie de

(1) Cette notice a été publiée dans le *Correspondant*.

Voltaire. Épuré et christianisé, l'ensemble était original et touchait à toutes les choses délicates de l'esprit et du cœur. Ourliac n'écrivait rien qui ne laissât une émotion de bonté, de raison, de courage. Rien d'emphatique jamais, et rien de languissant. Il avait le goût de simplicité des maîtres ; il s'était mis tout de bon à leur ferme et saine école, et personne ne les connaissait mieux.

Ce chrétien si fervent, ce classique si pur, avait commencé par être voltairien et romantique. Ses parents, plus artisans que bourgeois, malgré l'habit et l'emploi, s'étaient efforcés de lui faire donner de l'éducation. Gens du Midi, ils ne manquaient point de sentiments religieux, quoique fort ignorants et éloignés de toute pratique de piété. Ils l'avaient d'abord placé à Montdidier, chez les Lazaristes, où il eut pour professeur cet humble et héroïque Père Perboyre, le plus timide des hommes qui n'osait réprimander un de ses élèves, et qui, plus tard, missionnaire en Chine, méprisa tous les supplices et mourut au milieu des tortures, martyr de Jésus-Christ. Ourliac reçut là de bonnes semences ; il y fit sa première communion dans la candeur la plus parfaite et avec la foi la plus vive. Mais ses parents, venus à Paris, le mirent au collège. Le collège étouffa tout. Il en sortit de bonne heure, sans innocence et sans foi, pour occuper une petite place dans l'administration des hôpitaux. Sa vocation ne l'y laissa pas longtemps. Il tomba aux mains de certains spéculateurs en papier imprimé, les uns écrivains, les autres libraires, qui exploitent la verve, l'ignorance et l'audace des jeunes gens. On lui fit faire un roman, dont le titre seul était déjà un scandale. Il n'avait pas dix-huit ans. Le voilà lancé dans la littérature, par quelle porte grand Dieu ! Je ne connais pas ce premier ouvrage. Un jour, je demandai à Ourliac ce que c'était. — « Je l'ai rencontré dernièrement sur les quais, me dit-il, je l'ai acheté et je l'ai jeté dans la Seine ; mais je me suis gardé de le lire. »

Ce début le mit en relation avec d'autres écrivains à peu près de son espèce et de son âge. Il y avait, comment dirai-je ? non pas un salon, non pas un camp, mais une sorte de wigwam littéraire, alors fameux, où l'on accueillait tout ce qui s'annonçait, même de loin, capable de tenir une plume ; les plus ignorants, les plus imberbes étaient préférés. Pour être reçus, ils n'avaient pas de profession de foi à faire, ni en religion ni en politique ; on ne leur demandait pas de louanges, on leur en donnait. On leur disait qu'ils sauveraient l'honneur des lettres, qu'ils seraient applaudis, honorés, riches. Ils faisaient d'abord le métier de claqueurs au parterre ; ensuite on les

poussait, l'encensoir allumé, dans les journaux. Il y en eut tant, ces petites voix firent un tel vacarme et ces encensoirs vomirent un si épais nuage, que pendant dix ou quinze ans la majesté des dieux littéraires en fut obscurcie ; le vieux Parnasse parut crouler.

Ourliac vint en ce cénacle ; il y reçut sa part de caresses comme les autres, plus que les autres : il avait des titres ! Il s'enflamma, et on ne tarda point de lui ouvrir les journaux. Il y fit rage contre les anciens. Cet enthousiasme ne pouvait durer. Dès qu'il se sentit de taille à mériter un jour quelque louange, il ne digéra plus celle qu'on lui prodiguait. L'infidèle lisait Boileau, La Fontaine et Racine : il y trouvait du bon sens, du beau style, de la raison, de l'honneur, même de la poésie. A son gré, le langage des rois et des princes valait bien celui des histrions, des bourgeois et des chiffonniers. Il se demandait s'il fallait se donner la peine d'écrire pour répéter ce qui se dit dans les rues, ou même pour faire entendre ce qui ne s'y dit pas. Il estimait que c'était un pauvre gain de remplacer l'emphase par la trivialité et le pathos majestueux par le pathos ignoble. Ces réflexions, dont il osait à peine s'ouvrir, ne se fortifiaient pas médiocrement d'une découverte qu'il gardait pour lui. Il s'était aperçu que l'homme de la jeune école, le héros, le vainqueur, le Poète, en l'honneur de qui l'on méprisait tant et l'on démolissait tout, manquait d'esprit, et que beaucoup de ses disciples n'en avaient pas l'apparence.

Sans se proposer encore de rompre avec eux, il abandonna leurs maximes, cherchant silencieusement sa voie, loin du chemin extravagant qu'ils prétendaient se frayer dans le vide. En attendant, comme il fallait travailler pour vivre, il faisait et vendait des articles, suivant l'occasion, indifférent à la couleur des journaux qui l'admettaient, mais non pas à l'esprit dans lequel il voulait écrire. Quoique sans opinion politique formée, il n'était pas révolutionnaire. Son bon sens lui faisait haïr en tout la grossièreté et la sottise, et de son origine méridionale il avait gardé un fonds royaliste. Ce sentiment, qui nuisit à ses intérêts, lui fit faire aussi quelques bons tours. Entré au *Constitutionnel* pour rendre compte des petits théâtres, il débuta par un article sur un mélodrame intitulé : *La Prise de la Bastille.* Son travail, apporté trop tard, est envoyé à l'imprimerie sans passer par la censure du journal. Le lendemain, le rédacteur en chef et les principaux propriétaires lisent avec consternation six colonnes de sarcasmes charmants contre les vainqueurs de la Bastille, contre les victimes très justement enfermées dans ses cachots, contre la Révolution tout entière ; La-

fayette même n'était pas respecté ; une apologie des lettres de cachet couronnait l'œuvre. Depuis longtemps le *Constitutionnel* n'avait rien publié de si sensé et de si littéraire. Ourliac fut chassé.

Il fit la même plaisanterie, mais plus longtemps, aux propriétaires et aux lecteurs ordinaires d'un petit journal d'opposition républicaine, *la Caricature*. Pendant plusieurs mois, il le rédigea principalement contre les républicains. Les entrepreneurs, après s'être bien amusés, s'aperçurent enfin du péril, mais le journal n'avait plus d'abonnés. — Vous nous ruinez ! dirent-ils à Ourliac. Il leur répondit, comme Boileau : — *C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.*

Sa verve obtint plus de franchise au *Figaro*, petite feuille satirique, qui fut quelque temps dirigée par M. Alphonse Karr dans le sens du gouvernement philippiste. Ourliac y cribla de railleries tout ce qu'il put connaître des sottises du temps ; et ces articles d'un jeune homme inconnu, répétés par toutes les feuilles conservatrices des départements, firent plus, pour le succès des principes d'ordre, que de grands discours. Il y avait là de la bonne plaisanterie, de la bonne comédie, de la bonne littérature. Tout le monde n'a pas oublié ces rapides improvisations. Plus d'un, parmi ceux qui écrivent, en a retenu quelques miettes, qui font le meilleur de son esprit.

A travers ce labeur quotidien, Ourliac essayait des œuvres plus sérieuses, et quelquefois, malheureusement, moins innocentes. La première production qui le fit remarquer fut un feuilleton publié dans la *Presse*. Le monde littéraire en admira le ton leste et hardi ; les abonnés s'en scandalisèrent, c'est tout dire. On avertit l'auteur d'être non pas plus moral, mais plus discret. Dans la bouche de ceux qui le donnaient, l'avis manquait d'autorité. Stimulé, au contraire, par ces feintes de pudeur, il suivit quelque temps la veine audacieuse où il s'était engagé ; il y trouva des succès courts et vifs, qui pesèrent plus tard, et de plus d'une manière, sur sa conscience et sur sa vie. Je n'ai pas le droit de rendre publique la leçon complète que le pauvre Ourliac a reçue d'une façon visible pour ses amis et pour lui-même, et qu'il a subie si chrétiennement. Ses succès préparaient la cause de ses plus amers chagrins.

Il était loin de le prévoir. Il goûtait parfaitement la joie d'être applaudi ; non qu'il s'abusât sur le mérite littéraire de ses essais, dont la qualité morale le préoccupait fort peu. Il ne se regardait encore que comme un mince écolier ; mais il espérait passer maître et conquérir un peu de gloire et d'aisance en exerçant ce doux art d'écrire, qu'alors il prisait par-dessus

tout. Il voulait être un homme de lettres ; nulle autre ambition ne le tentait. Personne n'a moins désiré les honneurs, le rang, la fortune. Gagner sa vie en écrivant de jolies choses et en se moquant des sots, lui semblait la plus enviable destinée. Il se voyait en bon chemin d'y parvenir. Il écrivait de jolies choses, il avait le sou de poche, et surtout il se moquait des sots à cœur joie. De cette abondante raillerie, les sots littéraires recevaient leur large part ; il la leur servait argent comptant, sans plume ni papier. La verve de ses écrits n'était qu'une pâle image de sa conversation. Il contait à ravir ; il causait encore mieux : le sangfroid, la physionomie, les réparties, les questions plaisantes, les images justes et soudaines, le bon sens, l'élégance, l'art d'entrer dans l'esprit de son interlocuteur pour mieux désarçonner, il possédait tout, et à un degré rare. La plupart de ces qualités de l'esprit sont aujourd'hui peu communes parmi les littérateurs de profession. Ourliac n'y avait point de rival, il y choisissait volontiers ses victimes. S'il n'était pas encore le plus célèbre, il se voyait à peu près le plus fort ; il pouvait, sans vanité, se promettre le premier rang, sinon devant le public, à quoi il ne tenait pas, du moins devant les juges. Il formait de grands projets ; il se sentait de l'observation, un profond sentiment du comique, de la facilité pour le dialogue : il comptait aborder le théâtre, et l'opinion de tous les connaisseurs l'y engageait. Il vivait donc joyeux, accueilli, fêté, la tête pleine d'inventions, le cœur ouvert à toutes les espérances, livré tout entier au monde et au plaisir. Qui eût deviné que Dieu l'irait chercher là, entre le feuilleton et la comédie ?

Mais, parmi tant de liens qui l'attachaient à la terre, il y avait un fil imperceptible, détendu, par où il tenait encore au ciel. C'était ce goût de la beauté littéraire qui lui faisait facilement mépriser, sans peut-être qu'il sût bien pourquoi, mais chaque jour davantage, à peu près toutes les œuvres du temps. Quand le moment fut venu, la Providence lui envoya de ses nouvelles ; et il faut avouer qu'Elle ne dédaigna point d'employer d'illustres ambassadeurs, quoiqu'ils parussent choisis à dessein pour n'être pas écoutés. On lui avait parlé de M. de Bonald et de M. de Maistre, connus l'un et l'autre, dans l'école romantique, de nom tout au plus, comme deux fanatiques bizarres. Tous les adeptes ne leur accordaient pas les qualités d'*artistes* et d'*hommes forts*, et le Maître aurait volontiers prononcé sur eux l'arrêt sans appel qu'il rendit un jour contre Racine : *Ils ne sont pas ciselés!* Mais Ourliac, depuis longtemps, ne tenait plus guère à la ciselure. Il affronta le petit

style des philosophes catholiques. Les directions de son esprit et de son cœur en furent changées pour jamais ; et il n'y eut pas de plus grand évènement dans sa vie, puisque cette lecture décida de son éternité.

Ce prince de la Bohême littéraire, ce pauvre jeune auteur de contes frivoles et licencieux, eut l'intelligence assez juste pour comprendre les hautes intelligences qui lui parlaient. Sentant que M. de Bonald et M. de Maistre avaient raison, il eut l'âme assez haute et assez loyale pour vouloir se soumettre à la discipline que lui proposait l'exemple de toute leur vie, étudiée par lui avec le même amour que leurs œuvres. Ce noble commerce lui apprit ce qu'il ne connaissait pas, la dignité du métier littéraire. Il avait écrit avec plaisir, il entrevit l'obligation d'écrire avec honneur. Dans son sang méridional et populaire, se ranimèrent les sentiments royalistes, longtemps engourdis ; il se souvint mieux encore de Montdidier et des leçons du Père Perboyre, qui, en ce moment même, mourait martyr au Ton-King. Sous ces impressions, silencieusement méditées, des doutes, des lassitudes, des mépris qui étaient venus l'assaillir à travers les admirations et les divertissements de sa vie d'artiste, s'accrurent jusqu'à l'aversion et jusqu'au dégoût. Le feuilletoniste de la *Presse* commençait à entrevoir la responsabilité des auteurs de mauvais livres. Il écrivait un peu plus tard :

« Je suis de ceux qui ne peuvent refuser une petite place dans le fond de leur cœur au premier livre qui les a charmés quand leur tête était fraîche, quand ils livraient les trésors de leur âme au premier venu. Hélas ! par quelle malédiction du temps ce livre est-il ordinairement mauvais ! Quoi de plus triste que ces jeunes cœurs, d'abord remplis de ces poisons dont ils gardent à jamais l'amertume ! Qu'il me serait doux, à présent, de penser que ce miel dont je fus avide coulait de tes lèvres, chaste Fénelon ! Que ce lait impur dont je me suis tant abreuvé sur le sein d'une marâtre, jaillissait de tes mamelles, ô muse de Racine et de Despréaux ! Aimable La Fontaine, que je me sais bon gré d'avoir du moins bégayé tes vers ! Et le beau sujet pour les faiseurs de roman (s'ils réfléchissaient parfois), que cette phrase de l'Evangile : « Malheur ! malheur à celui scandalisera ces petits enfants ! »

Le malaise véritable qu'Ourliac éprouvait en lisant ces mauvais livres, n'était pas médiocrement accru par la connaissance parfaite qu'il avait des écrivains, journalistes, romanciers, etc. « Si vous saviez comme moi, me disait-il, ce que c'est que cette république ! si vous aviez vécu dans ce monde-là !

si vous aviez palpé cette ignorance, si vous aviez entendu cette morale et contemplé ces mœurs ! Ah ! je me plais à croire qu'il se trouvera parmi eux quelque Saint-Simon naïf, pour les livrer à la postérité ; et comme ils se détestent réciproquement, soyez tranquille, rien ne sera perdu. L'on verra s'élever une montagne de mépris, près de laquelle les Pyramides ne paraîtront que taupinées.

— Vous ferez, lui dis-je, quelque chose de mieux. Vous nous donnerez de bons et aimables livres qui réformeront le goût public et qui renverseront dans l'oubli toutes les malpropretés de notre temps.

— Certainement, me répondit-il, à moins que la France ne soit radicalement et pour toujours *idiotisée*, passez-moi le mot, il viendra quelqu'un qui lui parlera français et chrétien, et qui la mettra en état de se reconnaître ; mais nous n'y sommes pas. L'ouvrier ne s'annonce pas encore, et cet ouvrier ne sera pas moi. Moi, ajouta-t-il tristement, je ne ferai rien. Trois choses me manquent : la force, la paix, le temps. »

Je détournai, en riant, comme je pus, la conversation. Je savais ce qu'il voulait dire et je n'osais point lui répondre. Il se sentait malade, et, s'il croyait pouvoir guérir, il savait bien qu'à moins d'un miracle, il ne recevrait point le seul remède qui fût capable de lui rendre la vie.

Cependant, il aurait fallu si peu de chose ! Il était si disposé à se raccrocher aux moindres branches, et il avait de si bonnes raisons pour souhaiter de ne pas mourir ! Deux êtres chers, son père et sa mère vivaient encore. Vieux et hors d'état de travailler, leur existence dépendait de la sienne. Dès qu'il se sentait un peu mieux et qu'une passagère embellie semblait se montrer à son triste horizon, il reprenait non le courage, il n'en manquait jamais, mais l'espérance. En 1843, après la publication des *Contes du Bocage*, il alla passer quelques mois aux champs, près de Tours :

« J'habite, écrivait-il, un pays charmant ; je vois de ma fenêtre une campagne de mon goût. J'ai trouvé moyen de travailler autant, si ce n'est plus, qu'à Paris ; mes journées sont plus longues, je suis vraiment heureux. Cela m'incline terriblement à la retraite. O mon cher ami ! que nous pourrions vivre doucement quelque jour en pareil endroit et ensemble. Il ne me manque qu'un ami. C'est la pensée de Dieu qui console et détache de tout, et nulle part elle ne peut être plus présente. J'ai trouvé quelques livres, de ceux que vous n'aimez guère ; mais ils me servent. Je suis ramené aux pieds du bon Dieu (admirez !) par Jean-Jacques et le Vicaire Sa-

voyard. Vous avez songé pour moi à l'une de mes grandes douceurs, qui est de recevoir le journal. Je vous en remercie tous les matins. J'ai vu une petite annonce des *Contes*. Sachez si le libraire est content ; mandez-moi aussi le peu que vous pourrez voir dans les journaux. J'attends surtout votre article, tout en prévoyant combien il peut vous être ennuyeux et pesant. Oh ! les articles d'ami !... Mais ne faites point un article d'ami, nous ne sommes point de ces amis-là. Je m'excuse de vous paraître si âpre à cette petite littérature. C'est mon gagne-pain, et que sais-je encore toutes les bonnes raisons que pourrait me souffler la vanité de mon métier misérable et tant aimé ! Il faut la mettre un peu en dehors, de peur qu'elle ne nous dévore au-dessus. Laissez-moi donc être un peu ridicule. Je ne le suis aux yeux de personne autant qu'aux miens propres. Je ne me lasse point d'admirer ceci : On écrit une misère qui n'est rien, qui ne vaut rien ; on n'en est pas content, on le dit, on le pense ; mais l'on s'en inquiète et l'on veut qu'elle soit approuvée, comme si le public était obligé d'être plus sot que vous. J'ai beau gratter la plaie, je doute qu'on la guérisse... Embrassez Du Lac, embrassez Barrier. Que pourrons-nous faire et dire à Barrier d'égal à l'estime et à l'amitié que nous avons pour lui ? Je veux qu'il soit de notre petite colonie chrétienne et agricole... »

Pauvre bon cœur ! nous le retrouvons tout entier dans ces lignes aimables ; affectueux, laborieux, modeste, plus pieux chaque jour, mûrissant pour le ciel en rêvant de se reprendre à la vie. Il revint de Touraine avec plusieurs manuscrits terminés et une excellente provision de projets de travail, mais surtout avec un grand fonds de résignation à toutes ses douleurs. Quelques-uns des fruits de cette solitude ont trouvé place dans le recueil intitulé : *Nouvelles diverses* (1). Il y a peu de lectures plus attachantes. Ce livre, néanmoins, n'eut point de succès. Les feuilletons n'en parlèrent pas. Ourliac comprit qu'il n'avait plus d'amis dans les rangs qu'il venait de quitter, et que bientôt il y trouverait des adversaires. Il en prit son parti avec une résolution qui me charma ; car, jusqu'alors, il avait paru craindre la lutte. Comme la plupart des hommes qui écrivent dans les journaux, il était enclin à les redouter ; mais il commençait à comprendre qu'on ne peut servir Jésus-Christ sans s'attirer l'inimitié du monde, et qu'après tout il y a quelque douceur d'être haï pour certaine cause et par de certaines gens.

Au nombre des pages qu'il écrivit en Touraine, il y en a

(1) Paris 1844.

une pleine d'un attrait agreste et religieux, intitulée : *La Procession de Mazières*. C'est la description d'une procession de la Fête-Dieu dans les champs. Si je ne m'abuse, on voit là ce qu'Ourliac aurait pu faire, ce que l'on pouvait attendre de son art épuré par son cœur. Parmi ces paysans qui se sont naïvement mis en fête pour honorer Dieu et qui escortent respectueusement le dais orné de bouquets d'herbes sauvages, il fait intervenir des esprits forts, qui proposent leurs éternelles objections. Il les réfute avec une grâce aimable et vive, et avec une véritable explosion d'amour pour le Dieu bon qu'ils outragent. Personne n'aurait été plus capable que lui de réduire à leur platitude native ces arguments de l'impiété vulgaire, dont s'empêtrent tant de hautaines raisons. Il avait des sourires qui faisaient choir toute la pompe de la dialectique incrédule ; quelques bons mots lui auraient suffi pour jeter bas plus d'un prétendu géant.

Ces combats auxquels il se préparait, il ne devait pas les livrer. Sa santé déclinait rapidement ; chaque jour il voyait diminuer le chétif reste de ses forces. Un coup terrible vint l'achever. Sa mère, qu'il avait recueillie près de lui, mourut. Ramenée à Dieu par l'exemple de son fils, elle expira dans les sentiments d'une foi sincère ; mais Ourliac perdait en elle l'appui le plus sûr de son cœur et le confident le plus attendri de ses chagrins. Bientôt les médecins l'avertirent de chercher lui-même un air plus doux que celui de Paris. Où aller ? Il était pauvre et ne pouvait entreprendre un long voyage. On lui dit que le lieu importait peu, pourvu qu'il changeât d'air et qu'il pût trouver un peu de distraction. « Allons, dit-il en souriant, je vois que j'ai une maladie inconnue. Mais obéissons sans raisonner, et allons cracher ailleurs, par ordonnance du médecin. »

M. l'abbé Gobil, jeune et excellent prêtre, qu'il avait eu occasion d'apprécier, s'était fixé au Mans. Ourliac résolut d'aller le trouver, afin, disait-il, d'avoir un confesseur tout prêt. Il partit dans les premiers jours du mois d'août 1845 et nous informa de son arrivée par une lettre que je me sais gré de n'avoir point perdue :

Le Mans, 11 août 1845.

Je n'ai pas eu le temps, mon cher ami, de vous remercier, avant de partir, de vos bonnes lettres de recommandation, dont je recueille les fruits depuis trois ou quatre jours. Hélas ! le mal est qu'il me faut parler. Ils voudraient aussi me faire man-

ger, mais je me défends tant que je peux. J'ai dîné avec Monseigneur l'évêque de Chartres (1) (qui est un aimable et admirable homme), et j'en suis d'autant plus flatté qu'il m'a constamment appelé d'*Ourillac* ou d'*Houriaque*, signe qu'il me connaît sous de bons rapports. Il habite un évêché qui est une rareté pittoresque, à côté du magnifique porche de sa cathédrale. Malheureusement, il fait là un vent qui me chassait sans cesse. L'abbé Germond a été d'une bonté que je ne qualifierai pas, attendu que les termes me manqueraient pour l'abbé Gobil et ses amis. Me voilà établi, comme un vieux de province, dans un grand fauteuil, derrière un carreau tranquille. Je bois trois pintes de lait par jour ; j'habite une rue où il n'est passé, depuis ce matin, qu'un homme en paletot bleu, qui semblait s'être trompé de route ; j'ai un petit jardin où j'irais me chauffer au soleil, si le soleil n'était pas un astre destitué ; enfin, je mets les pieds en sortant dans une superbe campagne qu'on songe à éclairer aux bougies (spécialité du Mans)... Je demeure chez un professeur de l'Université. Oui, M. P., professe la quatrième au collège ! Mais nous nous sommes montré nos chapelets, et le soir, j'entendais les petits enfants qui récitaient en cadence : *Mn, mn, mn, Ora pro nobis ; mn, mn, mn, Ora pro nobis*, etc. ; je me suis endormi là-dessus. J'ai retrouvé ici plusieurs abbés Morisseau ; l'abbé Boulanger notamment, semble taillé sur le patron de votre chanoine de Tours : c'est la même gaieté, la même pétulance et la même candeur sautillante d'oiseau privé. En somme, je ne vais pas mieux ; je ne souffre point, ma poitrine est bonne, nulle oppression ; mais je tousse, je crache, je suis faible. Rien n'y fait ; je cherche à démêler, tous les matins, si je n'étais pas crocheteur la veille et si je n'ai point charrié des meubles. La Rancune lui-même, en arrivant au Mans, n'était pas plus las du poids de sa contre-basse. Je le vois d'ici, montant la route avec Mademoiselle de la Caverne et sa troupe. Ce roman est le seul souvenir historique qui me soit venu ici : J'oubliais H... Avez-vous connu H... ? Il en a fait de belles dans ce pays ; c'est lui qui pense *que l'on doit à Marat, sinon de l'amour, au moins l'estime la plus affectueuse.* Voilà une dette que vous ne vous connaissez peut-être pas.

On peut maintenant m'adresser directement le journal. Voici mon étiquette : à M. Ourliac, chez M. P., rue du Champ-Carreau, 38, au Mans (Sarthe). J'attends des nouvelles des divers paquets qui pourraient m'arriver, à propos de quoi votre cher frère a eu la bonté de m'offrir ses services. Il y a certaines

(1) Mgr Clausel de Montals.

épreuves d'Hetzel qu'il faudrait absolument lui faire passer : Barrier est préposé à cet emballage. Si la Revue était assez folle pour imprimer le conte qu'elle a, on pourrait, à mon regret, le corriger sur le manuscrit qui, je crois, est assez correct. Pommier s'en est chargé, mais si vous voulez perdre votre temps à le lire ou le relire après lui, il n'en vaudrait que mieux.

Présentez à votre femme les respects et l'hommage d'un malade inconnu ; embrassez votre frère et Barrier.

Adieu, mon ami, soyez heureux et ne toussez pas,

« Edouard. »

On voit qu'il n'avait pas porté au Mans l'espérance de guérir

Je pourrais finir ici cette notice. A partir de ce voyage du Mans, la vie d'Ourliac ne fut qu'une agonie dont il faut, à son exemple, voiler les angoisses. Il souffrait comme un héros, mieux encore, comme un saint, travaillant toujours, ne se plaignant jamais, aussi malheureux et aussi résigné qu'on peut l'être. Les médecins voulurent tenter un dernier moyen : ils l'envoyèrent à Pise. Plutôt par scrupule de conscience que dans l'espoir de prolonger sa vie, il se rendit à leurs conseils. Un ami, dont on a déjà vu le nom sous sa plume, M. Barrier, reçut de lui une lettre où il se montre tel qu'il fut jusqu'au dernier instant. On verra, et nous en avons eu d'autres preuves, qu'au milieu de tant de tourments, sa force d'âme n'avait subi aucune atteinte.

Pise, 18 novembre 1846.

« Mon cher petit Barrier, vous croyez sans doute qu'on vous oublie, et l'on n'a jamais tant pensé à vous. Il est si simple que le cœur revole vers les amis, quand on s'ennuie, quand on est seul, oisif et chagrin ! On me donne de vos nouvelles, et chaque fois je vous serre mentalement la main de toutes mes forces ; vous êtes une des rares figures qui se joignent au groupe chéri que je regrette et que j'embrasse sans cesse. Je rêve aussi volontiers quelque dindon au milieu de nous, pour nous servir de contenance et me persuader que je suis complètement guéri et en état, comme un autre, de prendre ma part d'un repas de famille. Que vous dirai-je de l'Italie que je ne connais pas encore, et de Pise que je connais si bien ? C'est un heureux pays, un bon peuple qui n'a point encore les innombrables bandits, prostituées et enfants trouvés de la France et

de l'Angleterre, mais à qui les fortes têtes cherchent et travaillent de toutes leurs forces à les procurer. Le *Juif-Errant* est ici frais et friand. Un jeune prêtre de Turin m'en a parlé sur ce ton : cela fait pitié ! Les *penseurs* sont presque aussi crapuleusement bêtes que ceux de Paris, qu'ils tâchent d'imiter. Ils parlent aussi de *progrès* et de *jésuites*, comme s'ils savaient ce qu'ils veulent dire. Heureusement qu'il reste encore par-ci par-là quelques crocheteurs qui ont plus de raison et de sens. Ah ! Barrier, le monde a été détruit une fois par la barbarie ignorante, il sera bouleversé de nouveau par la barbarie pédantesque des faiseurs de galimatias. Au fond, c'est la même. J'ajoute sur les Italiens, et ceci est mon avis particulier, que c'est le peuple le plus comique, le plus plaisant au monde, et qu'il ferait presque rire un homme aussi enrhumé que moi. Il est vrai qu'on court risque d'enrager. Je vous en ferai bien des contes, si Dieu me rend la parole et mes amis. — Une chose qui m'a profondément déconcerté, en arrivant ici, c'est de n'y trouver, parmi les Français, que des poitrinaires ; cette compagnie est mélancolique. Mettez en outre l'habitude où sont les habitants de mon quartier de ne recevoir que des malades. Les gens, les meubles, le soleil même, tout vous rappelle la phtisie au troisième degré. Mon imagination s'est mal défendue de ces impressions, ce qui l'a fort barbouillée. Que d'amères plaisanteries me fait là-dessus mon hôtesse ! elle veut absolument mettre mon linge sécher quand je le quitte, et à tout propos. — Mais, chère femme, je ne sue pas, au contraire... — Rien n'y fait. — Ne voulait-elle pas aussi me faire prendre de l'huile de morue. — Morue vous-même, lui dis-je en français ; et le temps passe en ces menus propos. Adieu Barrier, adieu mon brave ; ajoutez un petit *Ave* pour moi à votre prière du soir ; je vous le rendrai. Demandez-en autant à tous nos amis que j'embrasse avec vous.

« Edouard. »

Combien ces lettres et ces sourires nous affligeaient ! Nous nous demandions si nous aurions la consolation de l'embrasser encore. Nous le revîmes, hélas ! et dans un moment, où certaines circonstances, de nature à le tourmenter plutôt qu'à le surprendre (car il avait tout prévu et tout souffert par avance), nous faisaient presque désirer qu'il ne revînt pas, échappant par la mort au surcroît de douleur qui lui était réservé, Dieu dont il faut comme lui adorer les desseins très sages et les volontés très miséricordieuses, ne lui épargna pas, à nos yeux du moins, une seule goutte du calice où il buvait humblement

l'expiation, mais où il puisait en même temps l'espérance. « Voilà, me disait-il un jour à ce propos, ce que c'est que d'avoir écrit de mauvais livres. Il faut que j'aie bien offensé Dieu par là, et plus que je ne l'aurais compris, pour que ce Dieu si bon m'ait condamné à des réparations si terribles. Quel doit être, au-delà de ce monde, le sort de ceux qui, dans ce monde, ne regrettent rien et ne réparent rien ! »

Il revint d'Italie, après six mois, méconnaissable, vomissant le sang, atteint d'une fièvre continuelle, la mort peinte sur le visage, mais l'âme ferme et vaillante, et opposant aux coups méchants qui tombaient sur lui la constance sereine d'un martyr. Dans cet état, quelques faibles ressources d'argent étant venues à lui manquer, il nous demanda du travail, et il écrivit rapidement pour l'*Univers* un petit volume intitulé : *Pise et Florence*, dans le ton calme et piquant de la lettre qu'on vient de lire. Quelque éditeur aura sans doute l'esprit de retirer du journal, où elles sont ensevelies, ces dernières pages, excellentes en tous sens, et qui laissent si peu deviner qu'elles furent tracées par une main qui sentait déjà le froid attouchement de la mort. Il avait réglé ses efforts sur ses besoins ; le modique prix que le journal pouvait lui donner pour chaque feuilleton suffisant à ses nécessités limitées au plus strict nécessaire, il n'en faisait que deux par mois. Ailleurs, on l'aurait payé plus, et il aurait eu moins de peine à prendre ; mais il préférait l'indigent salaire qui lui permettait du moins de ne pas étouffer l'accent de sa foi. Il m'écrivit le jour où nous allions publier le dernier chapitre de *Pise et Florence :*

« Je vous prie de suspendre le feuilleton ce soir, pour me gagner deux ou trois jours. J'ai eu le malheur de retrouver des notes et de recommencer deux *tartines*. Cependant, si vous en avez assez, vous n'avez qu'à dire ; je ne songe qu'à épargner des frais d'imagination et de poitrine pour le mois prochain. Autre affaire ; je prie vos dames de m'acheter au petit Saint-Thomas les objets dont ma messagère leur fera le détail ; c'est une manière de vous emprunter ce que cela pourra coûter. Si cela vous gêne, n'y faites pas plus de cérémonie que moi. Je vous écris avec la fièvre et sans le sou. Vous en serez plus sûr que la prospérité ne gâte pas mon cœur ni mes sentiments pour vous. »

Il vivait alors dans un isolement profond, n'ayant d'autre compagnie que son père, fort vieilli et baissé, et une servante heureusement pieuse, et qui s'était attachée à son malheur. Il avait accepté une petite place au ministère de la marine. Il s'y traînait tous les jours, ne voulant pas laisser dire aux voisins de

bureau, confrères qui valent ceux de la république des lettres, qu'il touchait des appointements pour rien. Il employait sa journée à traduire l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont les versions françaises ne rendaient pas à son goût l'angélique simplicité. L'effet de cette occupation, ou plutôt de cette distraction, était sensible dans son langage. Le moindre mot, un billet de quelques lignes révélaient ce que gagnait son âme à l'école de la croix. Je lui avais proposé un médecin très capable, M. Lebaudy, expert dans les maladies de poitrine, qui l'avait pris en affection pour l'avoir vu quelquefois, et qui pensait que la science pouvait lutter encore contre le mal. Mais il ne voulait plus rien essayer. Meilleur juge que les meilleurs médecins, il sentait l'inutilité des remèdes, et ses regards s'étaient à jamais détournés de ce monde.

« Je vous remercie du fond du cœur, écrivit-il, de votre visite et de votre lettre. J'espère que le bon Dieu me fera la grâce de résister doucement à mes ennuis. Mon mal n'est rien. On s'effraye toujours trop des maux de poitrine. Le médecin prétend que je ne dois pas bouger. A propos de médecin, j'en ai un, et vous voulez m'en donner deux. Je ne reconnais pas là un ami. Plaisanterie à part, croyez-bien que tout dépend du régime. Priez Dieu pour moi, voilà le solide remède. Je reporte à Dieu toute la confiance que je retire aux médecins, et ce n'est pas vous qui m'en blâmerez. Je vous rendrai vos *Ave* dans mon oisiveté. Je vous remercie encore et vous serre les mains. »

Peu de temps après il écrivait :

« Mes forces sont au-dessous de zéro. Vous ne croirez pas que je passe deux heures immobile avant de me décider à lever le bras pour prendre un livre. C'est ce qui vient de m'arriver tout à l'heure, et ce qu'on ne saurait imaginer en bonne santé. Patience ! »

Patience ! c'est le mot des saints et le seul qu'il eut à la bouche et dans le cœur. Patience ! c'est-à-dire résignation, courage, miséricorde, confiance ! Sur ce rude chemin que Dieu lui faisait parcourir, Ourliac avait rencontré la paix que ne lui eussent pas donnée toutes les joies et tous les succès de la vie. Il s'était dépouillé de tout ressentiment, de tout projet, de tout rêve de plaisir et de gloire ; il attendait avec patience et en paix son dernier moment.

Son père était mort, bon chrétien, peu de mois après avoir fait sa première communion, à soixante-dix ans. Ourliac, n'ayant plus ce vieillard à soigner, se retira chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, dont il était le voisin depuis longtemps, et qu'il aimait et vénérait. Il y expira, le crucifix dans les mains,

la paix et le pardon dans le cœur, la prière sur les lèvres. Le Père Varin, cassé par l'âge, ne put l'assister en ces derniers moments. Ce fut un autre digne enfant de Saint Ignace, le Père Philippon, qui reçut l'âme de l'ancien feuilletoniste de la *Presse*. Le Père Philippon ne le voyait que depuis une quinzaine de jours, et ne savait rien de son passé. Lorsqu'il apprit quels avaient été les commencements de ce chrétien dont il venait d'admirer la mort, il leva au ciel ses yeux pleins de larmes. Dans le cours de sa longue carrière, il avait rencontré peu de religieux, ce sont ses paroles, qui fussent aussi avancés dans la vie spirituelle et dans la connaissance de l'amour de Dieu.

ALBÉRIC DE BLANCHE-RAFFIN

(M. 1e S. VI, 485)

9 mars 1854.

Albéric de Blanche-Raffin, ancien rédacteur de l'*Univers*, était toujours des nôtres. Il n'a jamais rien mis au-dessus de ce que nous plaçons nous-mêmes au-dessus de tout. Quelques dissentiments politiques récents et légers ne l'auraient pas empêché de prendre part à nos travaux si ses forces l'avaient permis. Il a droit aux bénéfices de cette confraternité qui s'est formée entre nos lecteurs et nous, et qui nous a été souvent témoignée d'une manière si consolante. Nous faisons une œuvre rude, dont l'unique récompense est dans ces prières qui sollicitent en notre faveur la miséricorde divine. Nous voulons les obtenir pour celui de nous qui, maintenant sans doute en a le moins besoin, mais qui, par là même les a le mieux méritées.

C'est le second de nos collaborateurs que nous voyons mourir. Le premier fut Edouard Ourliac. Ils sont morts au même âge de la même maladie, Ourliac avec la sécurité d'une longue pénitence, Albéric avec la confiance qu'inspire une vie toujours pure et chrétienne. Avant de se ressembler ainsi, quels contrastes entre ces deux hommes lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois chez nous et s'y donnèrent la main ! Ourliac sortant des rangs de la plus aventureuse littérature, était profondément fatigué, profondément triste, doutant de tout, excepté de Dieu, et portant en lui, malgré lui, un fonds d'amertume qui donnait quelque chose de poignant à sa gaieté

même. Plus jeune de cinq ans, Albéric, venu à Paris afin d'alléger les charges de sa famille, quittait un foyer dont il n'avait abandonné la discipline austère et chérie que pour prendre le joug plus lourd du travail. Le devoir n'avait jamais cessé d'être sa loi suprême ; il l'observait, il l'aimait, et les habitudes de sa pensée se reflétaient dans son maintien et sur son visage, d'une beauté presque ascétique. Son aspect faisait penser aux plus illustres modèles de la jeunesse. Un peintre de nos amis, l'ayant vu tout rayonnant encore de cette fleur de santé qu'il avait apportée de sa terre natale, voulut le peindre à côté de saint Louis de Gonzague, comme la vive image des vertus que ce saint enseignait. Avec un immense enthousiasme pour le bien, il n'avait que des paroles calmes et mûres, il ne se proposait que des desseins sérieux, et le plus arrêté de tous, qu'il a suivi jusqu'à la dernière heure, était de servir Dieu et l'Eglise par une profession constante et publique de sa foi. Du reste candide et croyant à l'égard des hommes et des choses de la vie presque autant qu'à l'égard de Dieu et des choses de la religion, ne soupçonnant pas le mal, ne le voyant pas, se débattant pour n'y pas croire, aussi plein de charité que de ferveur. Voilà ce qu'Ourliac étudiait avec un étonnement continuel. « Je n'aurais pas cru, disait-il, qu'il y eût de ces jeunes gens-là ailleurs que dans les romans. Et, en effet, Albéric était un héros de roman ; mais le roman de sa vie et de son cœur, l'idéal qu'il poursuivait, la matière de ses réflexions, le charme de ses rêveries, l'objet de son amour était de servir la cause de Dieu. Il fut tout de suite un des membres les plus zélés de la plupart des œuvres que réclament les besoins sans nombre et sans mesure de la misère parisienne. La vénérable sœur Rosalie et quelques autres patrons de toutes les infortunes le comptèrent bientôt parmi leurs aides-de-camp. Pauvre, obligé de travailler beaucoup pour un mince salaire, il faisait ainsi l'aumône de ses loisirs et même de son temps.

C'était à l'époque la plus laborieuse du journal. Inexpérimentés, accablés de polémiques, nous n'étions que trois ou quatre rédacteurs pour suffire à tout. Albéric avait la charge qui exigeait le plus d'assiduité. Mais ses devoirs étaient ordonnés, et aucun ne nuisait aux autres. Toujours très digne, peut-être un peu fier, résolu à ne se plaindre jamais il ne voulait pas que le temps plus qu'autre chose parut lui manquer. Cette régularité extérieure était un effet de la régularité et de la solidité de son esprit. Il avait des principes sûrs, une raison droite qu'il fortifiait et qu'il éclairait par l'étude. Son style aussi en reçut l'empreinte. Il se débarrassa de bonne heure

de l'emphase ordinaire aux commençants et naturelle aux esprits qui se portent aux grandes pensées. On ne signait pas alors, et nos lecteurs n'ont pu apprécier le mérite littéraire d'Albéric ; mais il a laissé des ouvrages qui permettent d'en juger. Dans sa Notice sur la vie et les travaux de D. Jayme Balmès, il y a mieux que les promesses d'un très remarquable talent. Les livres de l'illustre prêtre espagnol y sont analysés avec une vigueur où s'annoncent les plus beaux dons de l'esprit. L'auteur d'un pareil ouvrage n'avait que peu de chose à faire pour devenir un grand écrivain. Il aurait acquis une simplicité magnifique, heureux mélange de la forte sobriété française et de la pompe espagnole, qu'il aimait, et qu'il étudiait également.

Nous avons nommé Balmès : c'est Albéric de Blanche qui a fait connaître en France ce génie, dont la gloire est maintenant si parfaitement admise et presque populaire. Spécialement chargé des affaires d'Espagne, notre collaborateur, s'était mis en rapport, autant qu'il avait pu, avec ce qui se trouvait dans Paris d'Espagnols capables de le bien renseigner, particulièrement sur l'objet essentiel du journal, l'intérêt de l'Eglise. Il connut dès cette époque, Juan Donoso Cortès, encore incrédule et encore obscur. Balmès, non moins ignoré, quoiqu'il eût déjà publié en Espagne *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, se rencontra avec le jeune rédacteur de l'Univers. Il ne tarda pas à l'apprécier, et il lui confia le soin de traduire son ouvrage. Albéric se mit joyeusement à l'œuvre. Il n'avait pas moins de vénération pour les vertus de Balmès, que d'admiration pour ses talents, et il se félicitait souvent de travailler avec ce grand homme. Nous nous rappelons encore en quels termes de vive et affectueuse estime Balmès, à son tour, parlait de son zèle traducteur. La traduction parut modestement, sans nom d'auteur et fut peu vantée, même dans l'Univers. Elle eut cependant le succès qu'elle méritait. Il en a paru une seconde édition, retouchée, en 1851. Déjà Balmès était mort, Albéric sentait qu'il le rejoindrait bientôt. Il put à peine écrire une introduction de huit à dix pages, dans laquelle il voulait payer un dernier tribut à la mémoire de son maître et de son ami. Cette introduction d'un style excellent, est datée de Paris, le 10 juillet 1851. Albéric y nomme Donoso Cortès; il salue cette grande éloquence qui se levait sur l'Espagne et sur le monde au moment où la tombe de Balmès venait d'être fermée. Albéric aimait l'Espagne comme une seconde patrie. L'avènement de Donoso Cortès le consolait presque de la mort de Balmès. Il nous rappelait avec un légitime orgueil que, deux

années auparavant, il avait le premier prononcé en France et dans le journal ce nom destiné à un si puissant éclat. En effet c'était lui qui avait analysé et en partie traduit pour l'Univers le sublime discours du 4 janvier 1849, bientôt répété par les échos du monde entier. Hélas ! lui qui se sentait blessé à mort, il devait cependant le voir mourir, ce brillant orateur, si jeune, si plein de vie, si riche de génie et de vertus, et qui, dès son entrée dans la carrière, était devenu l'un des plus illustres chrétiens de l'Europe.

Avant de perdre tout à fait la santé, Albéric avait perdu les illusions de sa jeunesse. Il n'avait pu vivre plusieurs années dans Paris et passer de vingt à trente ans, sans apprendre à connaître le monde, sans sonder le fond du cœur humain. Par sa vie toujours pure et sévère, il s'était préservé du spectacle des dernières ignominies, mais le mensonge, l'égoïsme, la servilité, l'ingratitude, la soif des plaisirs, la soif de l'or, il les avait vus ; il n'ignorait plus l'existence du mal. Cette triste initiation ne l'inclina pas au doute. Il n'en aima que davantage le bien, et veilla d'autant plus rigoureusement sur lui-même, se faisant une loi plus étroite de ne point abaisser en son cœur la dignité de l'homme et du chrétien. Ce cœur droit et fier devint alors chevaleresque ; pour s'éloigner de la pente commune, il fit comme une sorte de gageure avec lui-même de pousser plutôt jusqu'à l'exagération tout ce qui était délicatesse, honneur et vertu. Quoique ennemi des fictions, il écrivit un petit roman, dans le but comme il nous l'avoua de donner quelque contentement aux rébellions de son âme contre le train du monde. Cette composition intitulée Eusebia, ne fut remarquée que du petit nombre des juges qui peuvent goûter la distinction du style et des sentiments. Le sujet est la lutte victorieuse du devoir public contre les entraînements d'une passion légitime. Il y a de l'inexpérience dans l'arrangement du récit, mais on y entend les cris éloquents du cœur.

Un jeune officier espagnol a suivi les drapeaux de don Carlos. Il a laissé à Madrid son ami d'enfance, dont il aime secrètement la sœur, ignorant à quel point il en est lui-même aimé. Blessé et emporté mourant du champ de bataille, il est recueilli chez de bons paysans de Guipuzcoa, dont l'hospitalité est peinte avec des détails charmants. Sa blessure prend d'abord un assez bon cours, mais l'inquiétude de l'âme retarde la guérison. Différentes circonstances amènent le blessé à penser que ses amis le croient mort ; et convaincu qu'en effet sa poitrine est atteinte irrémédiablement, il prend la résolution de s'ensevelir d'avance dans un douloureux oubli. Cependant

une dernière chance de sauver ses jours lui est offerte. Les médecins lui conseillent l'air natal. Il réussit à s'échapper. Incertain de la vie, et incertain aussi du sort de son amour, il vient se cacher au fond de l'Andalousie, dans la maison où il est né pauvre et doublement orphelin. Il y retrouve sa vieille nourrice :

« Ama, lui disait Lucio, car elle n'avait plus d'autre nom que celui-là, presse-moi dans tes bras, ranime-moi, ravive-moi ! Qui donc m'a plus aimé que toi ? Vois, je meurs pour n'avoir point été assez aimé ! Je viens revivre ici comme un enfant. Fais-moi oublier que j'ai été emmené un jour de cette solitude, que j'ai connu ailleurs l'amitié, la tendresse et d'autres biens, qui ne m'ont souri un instant que pour m'être enlevés aussitôt..... Qu'a-t-on voulu me donner dans ce palais, dans cette capitale ? Ah ! l'on m'a trop promis et trop peu donné ! Je reviens avec une misère que je n'aurais point connue. Je rapporte l'amertume des biens perdus, et je ne retrouverai plus l'ignorance, qui seule pourrait rappeler la félicité première..... »

Un heureux dénouement met fin à ses traverses. La paix est conclue et Lucio retrouve la santé. Il retourne à Madrid, où son ami l'attend avec le désir de pouvoir l'appeller son frère : il revoit Eusebia, et lui demande d'une voix troublée si elle a gardé son souvenir. Pour toute réponse, elle baisse les yeux et lui montre sur son sein une croix d'or qu'il lui avait donnée. Ici, le narrateur, encouragé par le voile dont il s'est recouvert, prend la parole, et ce qu'il ajoute laisse deviner des chagrins qu'il a cachés à ses meilleurs amis.

« En écrivant cette histoire, j'ai trouvé des mots pour peindre les tristesses de l'absence. Les blessures poignantes de l'exil pénétrant dans mon pauvre cœur, en ont fait sortir des accents propres à traduire de longues et cruelles souffrances. Mais une joie pareille à celle qu'éprouve en ce moment Lucio est au-dessus de tous les efforts de ma plume.

« Au contact d'un amour si pur et si abondant, l'âme de Lucio s'élève vers les régions qu'habite la beauté éternelle. Dans le transport que lui donne sa joie, il cherche par-delà ce monde et le temps une sphère où son cœur se dilate sans mesure. Ainsi la pitié se trouve au sommet de son affection comme elle se retrouve partout où existe quelque chose de pur, de profond.

« Dans Eusebia, ce double mouvement de l'âme vers un bien absolu s'était toujours fait manifestement sentir, dans Lucio, par une certaine imperfection, qui venait de la faiblesse du cœur, l'inclination passagère, l'amour pour Eusebia avait semblé absorber ou paralyser d'abord tout autre tendance vers

des sentiments plus sublimes. Mais, dans le moment que la fusion de ces deux cœurs s'est consommée, dans l'instant que Lucio a pris possession de ce premier degré où se bornait primitivement jusque là les aspirations de sa tendresse, aussitôt un mouvement plus parfait s'est fait sentir en lui et l'a soulevé vers l'idéal où la sœur de Supercio tenait depuis longtemps son regard fixé. »

Ce fut après ce dernier adieu, ce dernier regret peut-être aux rêves de la jeunesse, qu'Albéric écrivit sa Notice sur la vie et sur les ouvrages de Balmès, et donna la seconde édition du Protestantisme comparé au Catholicisme. Sa vie active finit là. Depuis son départ de Paris en 1851, où nous lui dîmes adieu avec la douloureuse certitude de ne plus le revoir, son existence devint une véritable agonie. Gardant la majesté, la magnanimité du courage chrétien, il perdit successivement la force, le travail, l'espérance de guérir, enfin la vie ! La mort, dit Bossuet, révèle le secret des cœurs. C'est surtout lorsqu'elle emporte la vie par lambeaux, qu'elle met le cœur à nu et le fait voir tel qu'il est. La patience d'Albéric, durant cette agonie de trois années, sa piété grandissante, sa fermeté et presque sa joie en présence de la mort, ont confirmé tout ce que nous savions de lui. Voilà bien comme il devait mourir. Une lettre qu'il écrivit vers la fin de 1852 à un ami cruellement frappé, achèvera de peindre cette âme digne du ciel, et fera comprendre à quel prix, condamnée à tant de renoncement, elle avait conquis tant de résignation.

« Vous ne doutez certainement pas de la part que j'ai prise à votre malheur ; je veux pourtant vous le dire moi-même. Au milieu des assauts que vous soutenez, je pensais que du moins votre bonheur domestique était sauf. La Providence a voulu nous apprendre une vérité douloureuse ; c'est qu'il est bien autrement difficile de résister que de combattre. Par ce coup, Dieu vous propose des vertus infiniment plus grandes que celles que vous ambitionnez. Oui, mon cher ami, c'est ordinairement là le secret caché dans de telles souffrances. On aspire à un certain ordre de mérite qu'on croit élevé, qu'on juge suffisant : tout à coup, il faut songer à monter mille fois plus haut. Il faudrait remercier pour cette grâce comme on remercie pour les autres. Vous le savez bien, tous les chrétiens le savent : mais, hélas ! que cela est difficile ! Il y a plus de mérite, heureusement, dans la simple résignation qui comprime une plainte que dans l'héroïsme factice qui exale des actions de grâces.

« J'aime cependant à penser que ce malheur ne pèsera

pas trop sur vos propres enfants. Vous avez des sœurs, ils retrouveront une mère, Dieu vous accordera cette consolation. Vous souffrirez seul, vous souffrirez moins. Adieu. Je regrette vivement de n'avoir rien en moi qui puisse vous être offert comme assistance et soulagement. Le souvenir de la constante bonté que vous m'avez montrée m'assiège en ce moment et redouble ma compassion. Quelque souvenir devant Dieu, souvenir trop peu efficace pour vous, voilà ce que je vous donne. Soyez assez bon pour mettre un prix à ce don ; comptez un ami de plus parmi ceux qui n'ont pour vous en ce moment que larmes et tendresse. »

En lisant cette lettre, les amis d'Albéric croiront l'entendre. Sa conversation, même la plus intime et la plus familière, avait déjà quelque chose de cette gravité que relèvent seulement un peu plus ici la présence de la douleur et les approches du tombeau. Ceux qui ont souffert reconnaîtront le rare accent que veulent écouter les cœurs déchirés, le seul dictame qui convienne aux inguérissables blessures de la mort, le baume divin de la charité. Mais, ce baume, Dieu ne le forme que dans les âmes qu'il s'est choisies. La bonté ne suffit pas pour le produire, l'amitié elle-même n'en est pas toujours enrichie : il faut la foi, la prière, la souffrance, plus encore l'amour de la souffrance. Albéric après avoir été un homme de foi et de prière, avait mérité de souffrir et de devenir par là, sous la main de Dieu, le chrétien consommé, maître de soi-même qui étouffe tout regret, qui se défend toute plainte, qui aime la douleur parce qu'il en connaît le prix, muet sur ses propres maux, plein de compassion sur ceux des autres et leur indiquant l'usage qu'ils en peuvent faire, tout en demandant à Dieu de les consoler. S'il est vrai que la vie chrétienne consiste toute en deux pratiques, souffrir et compatir, Albéric était bien près d'en atteindre la perfection, lorsqu'il plut à Dieu de rappeler cette âme que nous avons toujours vue ici-bas dans le plus noble des chemins.

TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS

Par M. le Comte Anatole de Ségur

(M. 2e S. IV, 539)

25 décembre 1857.

Voici un livre qui est purement et simplement, mais avec excellence, ce que l'on appelle un *bon livre*, c'est-à-dire un livre de piété dans sa forme la plus humble et la plus franche. Je veux louer l'ouvrage, et je le veux louer de tout mon cœur, comme je l'ai goûté. Ce sont des pages aimables et qui font du bien ; mais, avant de m'occuper du livre, je me permettrai de louer l'auteur. Je le loue d'avoir songé à écrire un pareil livre étant membre du Conseil d'Etat, et l'ayant écrit, de l'avoir publié. Je me trompe peut-être, mais je crois sentir là une sorte de courage qui n'est pas le plus commun du monde ; et si M. de Ségur n'a pas pensé qu'il eut le moindre courage à faire si modestement une telle profession de foi, il n'y a que sujet de le louer davantage.

J'entre tout de suite en matière, ne voulant pas perdre le temps à parler à côté du livre. Il se compose de récits variés, qui se tiennent entre eux par le sentiment qui les anime tous, la foi chrétienne la plus profonde, l'amour le plus sincère et le plus touchant pour l'Eglise de Jésus-Christ. Témoignage des grandeurs et des beautés de la foi ; souvenirs des grandes et belles choses qu'elle inspire et dont l'auteur a été le témoin attendri. C'est un homme du monde, qui raconte dans le monde ce qu'il a vu hors du monde. Le ton général est celui d'un

esprit juste et cultivé, qui néanmoins, sans tomber jamais dans la déclamation, ne craint pas, lorsqu'il faut, de laisser parler le cœur. Cette simplicité émue est le grand attrait du livre. L'intérêt *dramatique*, je demande pardon du mot, n'y manque pas. Il se trouve toujours dans l'observation saine des choses de la vie ; et les chrétiens, habitués à compter les battements du cœur et à s'en rendre compte, n'ont pour ainsi dire qu'à suivre leur nature pour éveiller dans le lecteur les plus vives comme les meilleures émotions. A condition, bien entendu, que le lecteur ne sera pas blasé et corrodé par l'alcool des lectures courantes : celui qui s'est nourri des romans en dix ou douze tomes des maîtres modernes et qui s'est fait une douce habitude d'avoir au moins un meurtre, un rapt ou tout autre petit crime par feuilleton, avec des descriptions de pays aussi prodigieuses que les évènements et les personnages ; celui-là ne peut guère se vanter de prendre plaisir aux simples récits de M. de Ségur. Et encore, s'il essayait... ; mais il n'est pas si simple que d'essayer ! Je venais de lire trois ou quatre chapitres d'un ouvrage « en cours de publication ; » j'avais déjà vu un souterrain, une jeune fille très pure dans un camp de routiers, un cheval plus que savant, un homme coupable et frêle, mais vertueux et musculeux, lequel, après huit jours passés sans manger ni boire, renversait d'une chiquenaude des gaillards qui terrassaient eux-mêmes les bœufs d'un coup de poing ; un autre homme, âgé de soixante-quinze ans, qui faisait à pied vingt-cinq lieues en cinq heures, à travers fleuves, montagnes et broussailles ; et quels fleuves, quelles montagnes, quelles broussailles !... Ce fut en sortant de là que j'ouvris le livre de M. de Ségur, où je trouvai d'abord le récit d'une visite à la Grande-Trappe et la description d'un paysage normand. C'était comme un bain pris à l'ombre dans une eau pure, après quelque marche pénible à travers la poussière de ces quartiers de banlieue où l'on voit pêle-mêle l'aridité, le fumier, le cabaret et la maison de plâtre.

Moi aussi, j'ai fait ce voyage au désert de Mortagne. Et heureux ceux qui, comme moi, pourront partir du même point que l'auteur, de cette douce maison qu'il aurait dû davantage décrire : charmante maison entourée de grands arbres, beaux ombrages qui abritent la paix, vertes plouses où se plaisent les saines rêveries, lieu plein de témoignages et de souvenirs ! On y trouve une bibliothèque et une chapelle ; la voix chante et le cœur prie ; on passe de la prière aux vieux livres et des vieux livres aux chansons nouvelles, et partout on rencontre le sourire. Ecrivez un jour ce chapitre-là, mon cher auteur, et lais-

sez-le dans vos papiers jusqu'à l'époque où vos enfants pourront le donner aux nôtres, pour leur faire connaître ce que c'était que la maison de famille à l'époque où elle n'avait pas encore tout à fait disparu ! Car il viendra un temps, et ce temps approche, et puisse-t-il être court ! où la maison de famille n'existera plus. Il n'y aura plus que des lieux de passage, des auberges, où l'on se logera un instant pour déloger bientôt, pour changer encore. Faites le portrait de cette chère maison, où l'on garde les images des ancêtres et où l'on connaît les arbres que les fils ont plantés ; décrivez ces sourires qui l'embellissent, depuis le sourire de l'aïeule jusqu'au sourire de l'enfant et jusqu'à celui de l'ami ; dites comment le ciel sourit à l'hospitalité et à la charité souriantes, et tout ce que sait inventer le cœur d'une mère ; et vous aurez dit en même temps tout ce qu'il y a de force et de grandeur dans la bonté. Cette introduction manque à votre voyage chez les moines. Quand vous l'aurez ajoutée, vous aurez mis en présence deux merveilles opposées du christianisme : son charme dans le monde, son charme dans la solitude ; ce qu'il fait avec le bon usage de la richesse, ce qu'il fait avec le bon usage de la pauvreté. A ces deux extrémités et dans ce contraste, on le retrouvera toujours semblable et le même ; on retrouvera l'hospitalité, la charité, le respect des ancêtres, l'affection fraternelle, les chants, le sourire, la paix.

Il y a beaucoup de descriptions de la Trappe ; celle que nous donne M. de Ségur ressemble à toutes les autres, quant aux faits matériels, mais les réflexions que ces faits lui inspirent et l'accent ne sont plus ordinaires. On reconnaît le chrétien pénétré de vénération pour cette vie de sacrifice ; pénétré d'une intelligente et vaillante indignation pour l'inepte qui en méconnaît l'utilité sociale et pour la brutalité qui l'accuse. Entre la journée du moine « inutile et fainéant » et la précieuse journée de l'indispensable et laborieux fonctionnaire, il fait une comparaison que je voudrais citer ; mais je passe, pour avoir le temps d'indiquer au moins quelques autres excellents endroits du livre.

De la Trappe, nous allons à l'hôpital militaire. C'est la foi sous un autre aspect ; c'est le témoignage de sa puissance à consoler et à fortifier l'âme dans les conditions le plus faites pour la désespérer et l'abattre. Non certes que les soins matériels manquent ou soient sans intelligence, ou même absolument sans douceur, dans ces vastes entrepôts qui rassemblent toutes les douleurs corporelles. Mais nulle part l'homme n'est plus rapproché de la matière, plus réduit à cet état de chose

numérotée qui s'annonce comme l'idéal de la civilisation future. Plus de famille, point d'amis ; à peine quelques connaissances viennent s'asseoir au chevet de ce lit qui n'appartient ni au malade ni aux siens, perdu au milieu de cent autres étrangers, cent autres numéros. Assurément le lit est bon, la salle est bien tenue, les médecins sont habiles et vigilants ; mais il y a les parents de moins et les règlements de plus. Heureusement la religion accourt. Elle cause, elle sourit, elle réveille dans ce cœur affligé les vérités qui s'étaient endormies ; elle ramène la foi ; la foi fait rentrer l'espérance, affermit la résignation. L'hôpital militaire où M. de Ségur nous introduit est un de ceux que l'on a récemment confiés aux Sœurs de charité. Ces anges ont pénétré là par la brèche de Sébastopol. A l'époque où M. de Ségur l'a visité, un pauvre aumônier se trouvait seul pour répondre aux besoins religieux des malades, assisté quelquefois par rencontre du dévouement de quelques chrétiens. Au milieu de plusieurs épisodes pleins d'émotion et souvent d'intérêt dramatique, M. de Ségur nous peint le bon prêtre dans cette situation terrible, et son livre ne renferme point de pages plus attendries ni plus éloquentes.

Une histoire bien rare et bien touchante termine ce touchant chapitre. C'est celle d'un homme qui donne l'exemple des plus chrétiennes vertus, dans une profession qui d'ordinaire donne plutôt des scandales, et qui, nous l'espérons, disparaîtra un jour avec certains règlements dénoncés par M. de Ségur, comme l'un des restes les plus déplorables de la barbarie. L'homme de bien que M. de Ségur nous fait connaître, est infirmier militaire. Appelé par la conscription, il quitta son village avec la résolution d'accomplir un dessein conçu depuis bien longtemps. Afin que ses compatriotes pussent entendre la messe tous les jours, il voulait faire ériger son village en paroisse, comme il était avant la grande révolution. C'était peu de chose que les efforts d'un simple soldat pour une telle entreprise ; aussi, quand il revint du service, la trouva-t-il moins avancée qu'avant son départ : le pauvre vieux sanctuaire où il voulait ramener la présence réelle tombait en ruines. Il ne perdit pas courage. Il avait une petite maison ; c'était tout ce qu'il possédait au monde : il la donna pour faire un presbytère, et afin de trouver des fonds pour commencer la construction de l'église, il se donna lui-même ; il se vendit comme remplaçant. Ce dévouement toucha quelques bonnes âmes, et on l'aida. On lui offrit même de le racheter : il refusa, demandant pour son église ce qu'on lui offrait, et aujourd'hui l'œuvre est presque achevée. « Il est humble, joyeux, ne se doutant pas

« qu'il a fait une action sublime, et n'aspirant, après la récom-
« pense du Ciel, qu'à une seule récompense en ce monde, celle
« de voir enfin un acte de l'autorité religieuse et de l'autorité
« civile réaliser son espérance, et rendre à sa chère église le
« titre de succursale, depuis si longtemps perdu... Plus d'une
« fois j'ai eu l'honneur de lui serrer la main. Il s'appelle Ga-
« héry, et sa paroisse s'appellera Etrigé (1). »

Je ne puis qu'indiquer le chapitre consacré à raconter la courte vie et la glorieuse mort du marquis Hélion de Villeneuve-Tiaus, ce brave et charmant jeune homme qui mourut en héros chrétien au siège de Sébastopol. M. de Ségur était son intime ami, et c'est en témoin qu'il raconte tout ce qu'il y avait de vertu dans ce cœur héroïque et bon. On devine l'accent que l'amitié doit donner à une âme si naturellement et si constamment émue au spectacle de toute beauté morale. M. de Ségur voyait réunies en celui qu'il aimait les deux choses qu'il admire par dessus tout, la foi chrétienne et le courage militaire.

Dans le chapitre intitulé *Notre-Dame de Paris*, il décrit l'effet produit par les mémorables Conférences du Père Lacordaire sur la jeunesse qui se pressait pour les écouter ; et sans y songer il dit en même temps comment son cœur s'est formé tel qu'il nous apparaît dans cette confession ingénue, plein de ferveur, aimant Dieu, ardent à toute sorte de bien. La merveilleuse éloquence du Père Lacordaire a reçu d'éclatants hommages ; il n'en est point certainement qui puisse, je ne dis pas le flatter, il est au-dessus de ce vulgaire sentiment, mais exciter autant sa reconnaissance envers Dieu, qui lui a permis de développer de tels cœurs. M. de Ségur analyse d'ailleurs avec beaucoup de sagacité le mérite incomparable du Père Lacordaire ; il donne à respirer cette inénarrable fleur de poésie qui s'épanouit également sous sa plume et sur ses lèvres, et qui ouvre à la fois l'oreille et l'esprit : « O conférences, gran-
« des et chères conférences de Notre-Dame, qui avez tenu ma
« jeunesse captive sous cette parole inspirée, je ne vous oublie-
« rai jamais ! Jamais je n'oublierai ces tressaillements qui cou-
« raient d'un bout à l'autre de l'immense auditoire, ces émo-
« tions qui nous forçaient à nous soulever à demi sur nos bancs,
« où nous retombions comme épuisés d'admiration ! Non, il
« n'est point de plaisir, il n'est point de passions assouvies qui
« soient comparables à ces joies célestes de l'intelligence chré-
« tienne, s'abreuvant dans un vase d'or pur, de lumière et de
« vérité ! »

(1) Diocèse de Seez.

Il est arrivé à M. de Ségur de voir un miracle, ou peu s'en faut. Il a fait le voyage du Tyrol pour visiter les deux célèbres stigmatisées, Maria de Mœrl et Domenica Lazzari ; il les a vues l'une et l'autre, la première dans le ravissement à peu près perpétuel où elle contemple la gloire de Dieu ; la seconde dans la perpétuelle agonie de la passion de Notre-Seigneur, dont elle ressentait les souffrances. Il ajoute son témoignage à tant d'autres ; je me contente de l'indiquer à ceux qui voudraient nier encore ces faits si contestés, que la religion explique et devant lesquels la science se confesse impuissante. Pour arriver au Tyrol, le narrateur passe par Genève et Milan. Il y trouve des figures de connaissances, les unes que les chrétiens aiment toujours à revoir, les autres qu'ils ont toujours intérêt à montrer. A Genève, il y a Calvin, Théodore de Bèze, Rousseau, Voltaire et saint François de Sales ; à Milan, saint Charles Borromée, saint Ambroise, etc. M. de Ségur ne néglige pas les occasions que lui offrent ces contrastes et n'en abuse pas. Il les caractérise en suivant sa route, l'une des plus agréables qu'on puisse faire au monde, route de montagnes, de glaciers, de lacs, de sombres précipices et les vallons charmants. Il a le même enthousiasme pour la belle nature et pour les belles âmes ; il admire, il prie, il aime ; admirations, prières, tendresses, tout vient si naturellement sous sa plume, que l'on croit être avec lui.

Le dernier chapitre est une description de la *chambre des martyrs* au séminaire des Missions étrangères, à Paris. C'est bien finir. Là sont les grands témoignages et les grands souvenirs ; témoignages des martyrs d'aujourd'hui, perpétuant le souvenir des martyrs de la primitive Eglise, par une même férocité chez les bourreaux, par une même constance chez les victimes, par le renouvellement des mêmes miracles, par l'assurance des mêmes triomphes. Ces saintes reliques, rassemblées là dans une chambre d'une simple maison de Paris, sous la garde de quelques pauvres prêtres et de quelques jeunes lévites auxquels elles communiquent la folie de la croix, ces ossements et ces instrument de supplices sont les premières pierres et les trésors futurs des cathédrales qui s'élèveront dans l'extrême Orient à la gloire de Jésus-Christ, vainqueur du monde.

Lorsque le livre de M. de Ségur a paru, nous avons cité les pages vraiment belles qu'il a rapportées de la chambre des martyrs, et nos lecteurs ne les ont pas oubliées.

Je termine ici ce compte rendu. Et la part de la critique ? dira-t-on. Que voulez-vous que je critique ? Je pense en tout comme l'auteur, j'admire tout ce qu'il admire, j'aime tout ce

qu'il aime. Si j'ai moins d'admiration ou moins d'affection que lui pour certaines choses ou pour certaines personnes, j'ai tort; et en attendant qu'il ait réussi à me faire réparer mon tort, je le compense en me laissant aller au plaisir de l'estimer et de l'aimer lui-même beaucoup plus qu'il ne fait.

LES CONTES DE MADAME DE SÉGUR

(M. 2e S. V, 617)

31 décembre 1859.

Chacun connaît la rareté de ce que l'on appelle les *bons livres*. Ce n'est pas qu'il ne s'en confectionne beaucoup. Si l'on jette les yeux sur la page d'annonces du premier journal venu, toutes les librairies sont autant de *Belles Jardinières* de la littérature morale, où l'on trouve tout ce qu'il y a de mieux et de plus nouveau pour orner sainement l'esprit et le cœur, à juste prix. Tous les journaux d'images en offrent autant. Il y a des librairies spéciales, qui travaillent pour la morale et pour la vertu non seulement aux approches du jour de l'an, mais toute l'année. Là, du moins, on ne peut pas nier les bonnes intentions ; auteurs et librairies veulent sincèrement et en conscience produire de bons livres. Malheureusement il y a presque toujours quelque chose, et quelque grosse chose, à reprendre. Le bon livre manque de simplicité, ou il est trop simple ; il manque d'intérêt, ou il tombe dans le drame et dans le mélodrame ; il manque de style, il est plat ou enflé, rarement correct, même dans la platitude. Par-dessus tout, le bon livre manque de morale. Certainement, il combat le vice et il honore la vertu ; mais cette pauvre vertu se ravale dans des conditions si vulgaires, elle est si bête, elle fait tant de phrases, que tous ses malheurs sont trop justifiés. Si belle était la vertu lorsqu'elle apparut à Hercule au début de la vie, assurément le héros ne l'a pas suivie pour l'avoir trouvée plus belle ! Dans un mouvement de bon cœur, il s'est mis à sa suite afin de lui assurer le

secours de ses poings, la voyant si disgraciée, et maussade, et incapable de se défendre elle-même.

Mais le bon livre le plus affreux, c'est en général le bon livre pour les enfants. Quiconque a des enfants dans sa maison, se sent pressé de rendre grâce à la Providence qui veille sur ces êtres si frêles et seule les préserve de la mort. Le miracle n'est pas moins fréquent dans l'ordre intellectuel et moral. L'on se demande comment l'esprit et le cœur des enfants résistent aux causes de perversion qui les entourent du côté des domestiques, des parents, des amis, des maîtres, surtout des livres. On n'imagine pas ce que renferment ces malheureux livres à l'usage de l'enfance et de l'adolescence ; je parle des meilleurs, de ceux qui ont été faits avec scrupule par des gens de bien. J'ai eu dernièrement l'occasion d'en examiner un assez grand nombre. Presque tous sont ineptes ; la plupart sont corrupteurs. Je n'en excepte pas les fameux contes du chanoine Schmid, jadis si courus, maintenant, grâce à Dieu, passés de mode. Toutefois, ce ne sont pas les plus mauvais. En général, les qualités des enfants se développent dans ces livres par les épreuves auxquelles les soumettent des pères bourrus, violents ou insensés, des marâtres effroyables, des tantes imbéciles. L'enfant bon et vertueux est victime de l'injustice et finit par prospérer ; l'enfant préféré est un monstre qui finit mal. Ces maladroits auteurs prennent les éléments sacrés de la famille pour construire quelque mélodrame absurde, où le traître, le niais, le criminel, l'infâme, sont toujours au nombre des plus proches parents ; et le jeune lecteur peut aisément croire que le monde est une caverne dont la famille forme le plus redoutable recoin. Les passions viennent y jouer leur rôle. Une niaiserie inqualifiable se pique de composer des romans, de vrais romans, et au goût du jour, pour des lecteurs et des lectrices de dix à quatorze ans. J'en ai lu un, œuvre d'une très respectable demoiselle, qui a pour but de faire connaître les dangers de la vanité. L'héroïne s'oublie jusqu'à recevoir « une déclaration en forme, » à la suite de quoi elle « promet son cœur » ; puis elle est épousée par un mauvais sujet qui l'oblige de devenir actrice ; et enfin elle meurt très triste, sans autre consolation que d'être ré-épousée au lit de mort par le garçon vertueux qui méritait son amour. Tout cela se machine par les mauvais conseils d'une belle-mère et par la faiblesse d'un père qui ne sait pas surveiller ses enfants. Ce livre est destiné aux petites filles ! Il y en a d'autres où les parents jouent un rôle encore plus odieux. Bref, le défaut presque invariable de ces sortes de livres est d'être composés

par des célibataires qui ne connaissent ni la vie, ni le monde, ni la littérature, et souvent pas même la grammaire.

Cette critique est le meilleur éloge que je puisse faire des contes de madame de Ségur. Madame la comtesse de Ségur a élevé beaucoup d'enfants, qui lui ont donné beaucoup de petits-enfants. Comme moi et comme un grand nombre d'autres, elle a longtemps cherché des livres pour les enfants. N'en trouvant que fort peu, elle s'est décidée à en écrire. Elle ne s'y serait pas décidée si elle n'avait pas en même temps senti qu'elle possédait le don. Elle connaît bien les enfants, parce qu'elle les aime. On ne les connaît bien qu'à ce prix. Je ne sais si elle ne les aime pas un peu trop, avec un peu de faiblesse ; mais c'est peut-être ainsi qu'il faut les aimer, et du moins une certaine mesure de faiblesse est nécessaire dans l'amour. Une tante, qui se trouvait inopinément chargée d'élever des orphelins, demandait à Dieu « toutes les faiblesses d'une mère. » Quelle est l'exacte mesure de la faiblesse ? Dieu la connaît, et Dieu la donne.

Je dois dire que cette tante, qui me semble avoir été très bien exaucée dans sa prière très sincère et très persévérante, n'a pas rejeté l'antique secours des verges, si recommandé dans l'Ecriture sainte. Elle a donné le fouet avec beaucoup d'exactitude, et ses élèves l'ont reçu avec beaucoup de fruit, et lui en ont su beaucoup de gré. Madame la comtesse de Ségur est d'une école plus moderne. On lui voit même une certaine irritation contre les parents qui donnent le fouet. J'en préviens ceux qui sont attachés à cet usage, que j'ose encore croire excellent. C'est un des points très rares où je trouverais matière à critiquer. Le seul personnage odieux qui traverse les récits de madame de Ségur est une marâtre qui tape à tort et à travers avec fureur ; les verges ne paraissent que dans cette main détestable. Mais c'est un caractère chargé et qui a le tort de faire confondre les verges très salutaires de l'autorité avec celles de la colère et de l'injustice. Le fouet doit être patient comme la justice, ferme comme la pénitence, miséricordieux comme l'absolution. Mais madame de Ségur ne l'admet à aucun titre. Elle a fait, il est vrai, des éducations qui plaident en faveur de son système ; cependant il n'en faut pas dégoûter les autres. Je cesserai de croire le fouet nécessaire quand la vertu publique permettra de licencier tous les tribunaux, et que quelques admonitions paternelles ou quelques petits raisonnements suffiront à conduire et à ramener les hommes dans la voie du devoir. Et encore ai-je idée que ces hommes si sages

et si respectueux pour l'autorité auront été des enfants fouettés avec une certaine rigueur.

A part ce dissentiment, j'admire les livres de madame de Ségur, sauf pourtant le volume de contes de fées. J'ai aussi une prévention contre les contes de fées. Ceux de madame de Ségur sont vifs, bien imaginés, très surprenants, très intéressants ; plus d'un m'a été récité dans tous ses détails après une seule audition, par deux des juges que l'auteur avait choisis et qui ne savaient pas encore lire. Aucun mauvais effet ne se faisait sentir chez ces juges si compétents, que j'étudiais à mon tour. Néanmoins je crois que les contes de fées, en général, ne sont pas une lecture saine qui puisse bien former le jugement. On peut intéresser les enfants sans le secours de l'impossible. Je ne sais si madame de Ségur l'a reconnu, mais elle l'a parfaitement prouvé. Après un premier essai, elle a laissé la baguette et appelé son petit monde en pleine réalité. Comme elle s'y trouve bien, et comme ils y sont bien avec elle ! Elle connaît les enfants parce qu'elle les aime, et elle enseigne à les connaître et à les aimer. En même temps qu'elle les occupe, elle les peint. Ce sont de délicieuses peintures. Ils parlent, ils pensent, ils courent, ils complotent, ils jouent ; on les a sous les yeux. Au milieu de ce joyeux tapage, la voix grave et douce des mamans se fait entendre, donnant de courtes et exquises leçons. J'ai lu les *Vacances*, les *Petites Filles modèles*, les *Malheurs de Sophie* pour mon utilité, mais je les ai lus aussi pour mon plaisir ; et j'ai vu comme on les lisait. Point de jeu qui paraisse aussi attrayant.

Il y a un art profond, bien que peut-être il s'ignore lui-même, dans ces scènes de la vie enfantine, et cela est charmant comme la nature. Quant au style, il pourrait servir de modèle dans son genre, comme celui de madame de Sévigné, s'il y avait des copies possibles de tels modèles. Il est simple, rapide, soudain, plein de grâce, tout ce qu'il doit être. Voilà où se montre le *don*, la chose introuvable qu'il faut avoir reçue et qu'on ne peut acquérir. Madame la comtesse de Ségur, née *Rostopchine*, fille du vaillant général et du grand citoyen qui a brûlé Moscou, est née en Russie ; elle y a été nourrie et elle y a demeuré jusqu'au moment de son mariage, où elle a changé l'un des noms les plus russes qu'il y ait en Russie pour l'un des noms les plus français qu'il y ait en France. N'est-il pas merveilleux qu'une Rostopchine, une petite-fille de Gengis-Kan, soit devenue Française à ce point, de ne plus vouloir qu'on fouette les enfants qui ne sont pas sages, et d'écrire le français, je ne dirai pas avec cette correction et cette pureté, ce ne serait

rien, mais avec cette grâce et cette élégance ? En vérité, je ne sais comment on gouvernait l'éducation chez les Rostopchine ; mais le fouet y aurait eu quelque rôle, que cela ne serait pas pour le faire mépriser. Voilà bien la preuve qu'il n'éteint pas l'ardeur et l'agrément de l'esprit. A travers le livre, on voit l'auteur. Ceux qui ont vu de plus près encore, et que leur heureuse destinée a placés dans le rayonnement de ce foyer de bonté, de charité, de grandeur et de douceur d'âme, ceux-là éprouvent une sorte d'étonnement. Ils admirent qu'un esprit si cultivé, si haut et si fier, se plie avec tant de charme à ces simplicités et à ces enfances de grand'maman. Mais que ne savent pas faire de petit un grand esprit et un grand cœur ?

Madame la comtesse de Ségur, entourée du joyeux et nombreux essaim de ses petits-enfants, n'a vu qu'eux et n'a écrit que pour eux. Tous ces petits personnages sont riches et gentilshommes. Ils habitent des châteaux, ils jouent dans des parcs, on leur donne des jouets magnifiques. Cela est très bien, mais je désirerais qu'elle voulût abaisser et élargir la scène, et que dans quelques ouvrages encore qui suivront, je l'espère bien, les personnages fussent un peu transportés en dehors de ces splendeurs. Au temps où nous sommes, ces châteaux, ces parcs, ces voitures, pourraient faire pousser de trop gros soupirs ; il faut songer à la condition démocratique des lecteurs.

Ce souvenir de la démocratie m'oblige à signaler une faute de l'éditeur. Tous les volumes de Madame de Ségur sont *illustrés* avec profusion. M. Gustave Doré a fait de jolis dessins fantastiques pour les *Contes*, et M. Horace Castelli n'a pas moins réussi pour les *Malheurs de Sophie;* mais M. Bertall a trouvé bon de jeter dans ces pages si douces et si pures, particulièrement dans les *Petites Filles modèles*, certaines figures qui ont toute la grossièreté et souvent tout le venin de la caricature politique. Vrais serpents parmi ces fruits et ces fleurs.

MELCHIOR DU LAC

(M. 3e S. VI, 410)

9 août 1872.

Nous sollicitons les prières de l'Eglise pour l'âme immortelle de Jean Melchior du Lac et d'Aure, Comte de Monvert, notre collaborateur, notre maître et notre ami. Il a travaillé quarante-six ans pour la Sainte Eglise, et de tout ce long travail il n'a recueilli en ce monde que l'austère joie de s'en acquitter et de remplir d'autres devoirs. Sauf ce gain des forts, rien ne fut pour lui, ni renom, ni fortune. Il prit strictement son pain quotidien, réduit à l'absolu nécessaire, et ne fut pas tenté du reste. Il a vécu dans des cellules et dans des chambres d'hospitalité ; après un demi-siècle de labeur, il est mort dans une cave d'hôtellerie, riche d'honneur, propriétaire uniquement d'un petit nombre de livres. Et nous qui l'avons pratiqué pendant trente-cinq ans, heureux d'une amitié qui fut vieille dès le premier jour, plein de respect et d'admiration, nous ensevelissons avec larmes ce grand serviteur, ce grand humble et ce grand pauvre de Jésus-Christ.

Du Lac commença de servir la vérité dès le collège, où il apporta la foi de son antique famille, l'une des plus honorées du Rouergue. La gravité précoce de son caractère et de ses mœurs le fit échapper aux périls de l'éducation universitaire. Il en fut quitte pour avoir vu de ses yeux les coutumes dont il aurait à parler plus tard. La Providence mit dès lors auprès de lui, comme un ange gardien visible, un prêtre éminent qui ne cessa de l'aimer et qu'il ne cessa d'écouter. C'était l'abbé de

Salinis, aumônier du collège, homme de tout esprit et de toute bonté. M. de Salinis nous a souvent raconté sa première entrevue avec du Lac ; elle les peint l'un et l'autre. L'élève vint à l'aumônier, et lui posa des objections gallicanes sur certains points d'un discours qu'il avait prononcé la veille. L'aumônier, charmé de la rencontre, reconnut un esprit qui ne manquait ni de force, ni de subtilité, ni surtout de sincérité. Il accueillit l'objection, la réfuta et se fit aisément un disciple de son adversaire. Il ne tarda pas d'apprécier cette conquête. Ce fut ainsi que l'abbé de Salinis et Melchior du Lac devinrent amis pour toujours, et l'on peut dire que la presse purement et absolument catholique naquit de ces entretiens. Elle naquit comme elle devait naître, dans la forteresse de l'ennemi. L'abbé de Salinis, l'un de ses instituteurs, devint professeur de Faculté à Bordeaux, où il éveilla le docte esprit de M. Auguste Nicolas, et, plus tard il illustra les sièges d'Amiens et d'Auch. Il fut toute sa vie le patron très affectueux de la presse religieuse. Du Lac, qui devait en être le plus robuste ouvrier, eut désormais, pour le reste de son temps de collège, un maître excellent de littérature, de doctrine et de mœurs.

Ses premières études finies, il demeura à Paris pour faire son droit. M. de Salinis l'introduisit dans le groupe formé autour de M. de Lamennais. On l'y distingua. M. de Lamennais faisait particulièrement cas de cet esprit qui promettait une épée de logique. Melchior du Lac connut alors presque tous les amis qui maintenant le pleurent. La divergence des opinions a distendu quelques-unes de ces liaisons premières ; la plupart sont restées étroites, aucune ne s'est rompue. Jamais du Lac n'a donné à personne sujet de rompre avec lui. Il demeurait chez M. Bailly, organisateur infatigable de bonnes œuvres, dont sa maison, pleine de bonne et généreuse jeunesse, était le centre. Ainsi, Dieu le mettait au berceau de ces entreprises chrétiennes qui auraient besoin de son concours obscur, mais puissant. Vers 1826, tout en achevant son cours de droit, il commença d'écrire. Le *Correspondant* et l'*Université catholique* reçurent ses premiers articles ; et bientôt il eut une part importante dans la direction de ces recueils.

Il étudiait le droit par déférence pour sa famille, sans aucun dessein d'y prendre sa profession. Il visait plus haut ; sa vocation l'appelait au sacerdoce.

La Révolution de Juillet survint et l'obligea de quitter Paris pour assister son père, nommé préfet. Il le suivit comme secrétaire dans deux préfectures n'ayant guère le cœur au travail qu'il s'imposait. Les affaires de l'Église l'occupaient

plus que celles de l'Etat, dont la voie lui inspirait tout autre chose que la sympathie. Il obtint enfin la permission d'entrer au séminaire de Nîmes, où il eut pour professeur M. l'abbé Sibour, mort archevêque de Paris, et M. l'abbé Meyrieu, aujourd'hui évêque de Digne. Ce dernier, plein de science et de vertu, professeur du plus haut mérite, est resté son ami. J'ai eu, à Rome, la joie d'entendre Monseigneur Meyrieu parler de son élève.

Du Lac, depuis le collège, n'avait pas cessé d'étudier la Religion. Par son aptitude naturelle et par ses lectures, il était déjà théologien lorsqu'il entra au séminaire. L'illustre maître put verser comme à pleines mains la doctrine dans cette intelligence attentive, sereine et ardente ; elle recevait vite, ne laissait rien tomber et fécondait tout. Les jours du séminaire de Nîmes furent le temps heureux de du Lac. Il était sur la route et n'avait souci que d'avancer pour se rendre digne d'un combat qu'il désirait.

Cet heureux temps dura peu. Un revers de fortune soudain, mais radical et irréparable, obligea du Lac de quitter le séminaire et le jeta sans remède dans les embarras les plus pressants et les plus rudes. S'il n'avait été chargé que de lui-même, la ruine ne l'aurait pas préoccupé un instant. Il était homme à voir crouler sa maison sans y penser, et déjà sa maison n'était plus à lui. Mais dans ces ruines il y avait des faiblesses, sacrées qui désormais le réclamaient tout entier. Il laissa ses études, son dessein si longtemps caressé, ses espérances qui lui avaient semblé prochaines, et il embrassa son cher fardeau sans même savoir comment il le pourrait porter.

C'était en 1853, le *Correspondant* n'existait plus, l'*Avenir* venait de succomber, et M. du Lac, qui d'ailleurs n'avait pris aucune part à la rédaction de ce journal, se tenait à l'écart de M. de Lamennais, malgré les lettres que celui-ci lui écrivait pour le retenir. La voie ne lui apparaissait plus nette et droite comme il la voulait. Cependant tous ses instincts le poussaient vers la presse ; c'était là qu'il croyait pouvoir faire quelque chose ; mais en même temps toute sa raison et toutes ses idées se piétaient contre les feuilles Gallicanes qui restaient après le désastre de l'*Avenir*. Il crut avoir trouvé ce qu'il désirait, lorsque M. l'abbé Migne l'appela pour rédiger l'*Univers*, dont il venait de publier le premier numéro. Rien n'était plus pauvre, plus dénué et semblait moins devoir vivre. On manquait de rédacteurs, de ressources, de métier, même de plan. A vrai dire, sauf la bonne volonté du fondateur, très neuf en ces difficiles affaires de journal, tout manquait. Du Lac entra néanmoins

dans cette cabane chancelante, et, commença de dessiner une conduite. Il n'y put tenir et dut s'éloigner. Le fondateur lui-même, malgré sa rare ténacité, dut passer l'entreprise à M. Bailly. Du Lac revint alors. Dieu le voulait là, et lui avait donné ce qu'il fallait pour y demeurer en héros et en martyr.

Le digne M. Bailly était un homme distingué, très bon et plein de zèle, mais que son zèle poussait à entreprendre au delà de ses forces. Le journal vivait d'expédients, et l'expédient le plus usité était de ne point payer la rédaction. On avait assez à faire de trouver chaque jour le peu qu'exigeaient le timbre et la poste. M. Bailly se faisait crédit à lui-même comme imprimeur, demandait crédit à la rédaction, et la rédaction tenait comme elle pouvait. On vécut ainsi des années, pourvoyant à l'indispensable par les sacrifices de M. Bailly et par les aumônes de quelques pauvres prêtres. M. du Lac était rédacteur en chef et presque seul de cette feuille perpétuellement agonisante. Il habitait un grenier, dans les dépendances des bureaux qui étaient un taudis. Sans feu l'hiver et sans rideaux l'été, meublé en anachorète, il travaillait au journal une partie de la nuit et battait le pavé de Paris pendant le jour, au gré des gens d'affaires qu'il avait à contenter ou à consulter.

Ce fut en ce temps-là que j'eus le bonheur de le rencontrer, par un de ces coups de Providence souvent inaperçus, qui pourtant décident de tout l'emploi de la vie. L'*Univers* existait depuis huit ans, j'étais journaliste depuis longtemps, et j'ignorais l'existence de ce journal. Je l'entends encore fréquemment appeler « journal de sacristie. » C'est sur ce ton que j'en aurais moi-même parlé, moins d'un an avant cette rencontre, mais je n'en étais plus là. J'avais d'autres pensées et les yeux ouverts sur un autre horizon. Je me cherchais une voie. Je la retrouvai toute tracée dans ce journal de sacristie. Tout m'y était nouveau, et tout ce nouveau répondait à des problèmes sociaux et politiques, que je m'étais inutilement posés. Je voyais une politique prudente et large, une conduite équitable à tenir entre le gouvernement et les partis, la part qu'il était possible et nécessaire de faire aux choses modernes, les legs précieux qu'il fallait conserver du passé. Je trouvais le journal religieux plus conservateur que le gouvernement et tout le parti conservateur, beaucoup plus avancé que les partis avancés, incomparablement plus logique et plus indépendant que les uns et les autres. Il me parut qu'il avait vraiment une cause et que cette cause était vraiment la cause de tous. En tous cas, je la reconnus mienne et ayant droit sur ma vie. L'exemple de du Lac, sa constance au milieu de tant d'ennuis, que je pus

bientôt deviner, la sérénité de son âme à travers cette multitude intarissable de soucis, achevèrent de me prendre et je m'engageai. Nous ne nous sommes pas quittés depuis et nous ne nous quitterons pas, car la mort n'y peut rien. Je parle pour moi et pour ceux qui sont venus ensuite. Nous sommes rangés, les plus anciens et les plus jeunes, autour du cercueil de du Lac, nous remercions Dieu de nous avoir fait entrer dans son chemin et de l'avoir eu pour ami.

Nous n'eûmes qu'une séparation qui ne nous disjoignit pas. Les affaires du journal s'étaient accommodées par l'accession de M. Eugène Taconet, qui avait assumé l'administration de cette détresse. Le germe sortait de terre, M. de Montalembert jetait un éclat qui attirait l'attention, et enfin l'*Univers* commençait d'être compté. En même temps les affaires de du Lac semblaient s'arranger. Il avait semé assez longtemps ; il crut qu'il pouvait reprendre ses études ecclésiastiques si cruellement interrompues. Il entra chez les Bénédictins. Quoiqu'un lien l'attachât encore au journal et l'obligeât de se distraire aux travaux extérieurs, avec quelle joie il s'enferma dans sa cellule ! Il avait là pour maître des novices dom Pitra, et pour supérieur le révérendissime abbé de Solesmes, l'un des hommes qu'il aima et considéra le plus, et dont il fut le plus chéri. Ce n'était plus le bonheur de Nîmes, parce que le monde le tenait toujours ; mais enfin il avait les offices, le cloître, la robe, les livres et quelque lointaine espérance de conserver tous ces biens. Il y fallut encore renoncer, laisser le livre du moine et reprendre l'outil de l'ouvrier, la plume, quelquefois si lourde lorsqu'elle est un gagne-pain. Nous avions d'ailleurs besoin de lui à la rédaction de l'*Univers*, un peu disloquée par la révolution de Février. Il y reprit sa place, en réalité la première, si l'on peut dire qu'il y ait eu une première place parmi nous et entre nous.

Les années passées à Solesmes avaient ajouté à l'étendue de son érudition et à la clarté vigoureuse de son talent. Ce n'est pas aux lecteurs de l'*Univers* que nous avons besoin de vanter la solidité de sa doctrine et de sa dialectique, et la qualité particulière de son style, où il ne voulait laisser paraître aucun ornement. Il n'accordait à la pensée d'autre ornement que son énergie souple, correcte et tranquille. — Il faut, disait-il, savoir ce que l'on sait et ce que les autres savent ; il faut savoir aussi ce que les autres ne savent pas et ce que l'on ne sait pas soi-même. Avec cela, assez de catéchisme et un peu de français, on peut affronter les polémiques.

M. du Lac ne quitta plus l'*Univers*, jusqu'à sa mort. Il y était lors de la suppression, qui fut à différentes reprises

précédée de menaces significatives. Il y allait pour lui de son pain, et plus que son pain. Cette éventualité ne l'empêcha pas de donner d'énergiques conseils. — « Nous ne pouvons, disait-il, trahir la cause de l'Eglise ; l'on renaît lorsqu'on a su mourir. » La suppression eut lieu. Au fond, le gouvernement voulait simplement amollir le nom du journal et éloigner quelques rédacteurs. Cela fait, il crut avoir atteint son but et permit de remplacer la feuille supprimée. Mais il n'avait pas songé à exclure M. du Lac, et avec lui, dans le journal nouveau, restait tout l'esprit de l'ancien qu'on pensait proscrire. Une voix était supprimée, l'âme demeurait, toujours la même. Lorsque, sept ans après, les rédacteurs écartés purent reparaître, mais durent fonder un journal, du Lac se joignit à eux, au risque de ses intérêts si délicats et si chers, qui en pouvaient être lésés. Par amitié, il voulut courir cette fortune. Il dit à celui qui écrit ces lignes : « Il serait ridicule que vous fussiez quelque part et que je n'y fusse pas. » Il parlait peu, même à ses plus intimes ; mais il avait de ces inoubliables mots.

Jusqu'à sa mort, il n'eut pas d'autre conduite, et j'ai raconté toute son histoire. A le raconter lui-même tel qu'il était né et tel qu'il s'est formé et maintenu d'accord avec Dieu, il faudrait plus de temps. Tous ceux qui l'ont connu seront unanimes à dire qu'ils n'ont point rencontré d'âme plus forte, de cœur plus tendre, d'esprit plus large et mieux fait. Il était droit, juste, patient, commode, d'une douceur et d'une rudesse égales, et toutes deux charmantes, concédant tout ce qui ne lésait point la vérité. Hors de là, où rien ne le pouvait ébranler, il se prêtait à toute tyrannie des courants, des goûts et de l'humeur ; ayant dit son avis, il haussait les épaules et suivait silencieux, sans ombre de dépit. N'ayant pu être, malgré sa vocation, ni prêtre ni moine, il avait les pensées calmes et persévérantes du prêtre, la méditation, l'esprit d'obéissance et de pauvreté du moine, l'abnégation courageuse du soldat ; en tout, le plus digne et le plus généreux des hommes. Son silence était plus aimable que le brillant des autres. On était toujours bien avec lui. On le sentait affectueux sans qu'il parlât. Sa belle figure avait un rayonnement de bonnes pensées. Rien de frivole n'habitait ni ne traversait cet esprit d'où ne tombaient que des paroles mûres, et ce cœur d'où n'émergeaient que de sereines et chaudes affections. Ses amis eurent parfois le bonheur d'élargir ou plutôt de desserrer un peu les conditions cruelles de sa vie : ce ne fut pas à sa requête. Quoiqu'il sût ce qu'il savait, il voulait ignorer ce qu'il valait. Dans sa situation améliorée, il n'ajouta rien à sa dépense et ne se réserva rien.

Il me dit un jour en souriant : « Depuis longtemps je m'aperçois que Dieu me nourrit. Pourquoi craindrais-je qu'il cesse ? S'il cessait pourtant, je ne pourrais m'en inquiéter que s'il avait faute de moyens. Nous sommes tranquilles là-dessus, n'est-ce pas ? Donc, Dieu ne cessera de me nourrir que par un dessein qui ne saurait inquiéter ni vous ni moi. » Il resta à l'auberge, assez content d'avoir pour tout mobilier sa valise médiocrement fournie. Mais dans cette constante pauvreté, il sut ne pas contracter la moindre habitude qui le fît déroger d'une ligne, et il avait la tenue comme la figure d'un homme de race et d'un homme de bien. Tel l'ont toujours trouvé ses amis. Il ne se plaignait pas, il ne s'asseyait pas. Tout au plus, dans les fatigues extrêmes de son cœur, ceux qui le regardaient de plus près l'ont-ils vu quelquefois s'appuyer des épaules, comme le voyageur harassé à l'arbre du chemin.

Sa religion était profonde et la chose particulièrement solide en cet homme qui était tout solidité. Il y était né, il y vivait. Elle n'avait point commencé, elle ne devait point finir, elle n'avait point d'ombre ni de sommeil ; évidence permanente, force permanente de son esprit, nourriture et joie permanente de son cœur. Le *Juste vit de la foi*, et ainsi vécut ce juste jusqu'au dernier soupir.

Il en trouva le trésor entier et accru lorsque vinrent les luttes suprêmes. La première atteinte fut terrible et aussitôt jugée mortelle. Le malade, immédiatement terrassé, ne faiblit pas, et ne se plaignit pas. *Couche ton corps*, dit à l'homme, par la voix de Bossuet, la mort qui arrive. Il coucha son corps, son âme resta debout comme plus prête à partir. Quelque délire, qui traversait par moments sa raison, ne fit que révéler sa pensée, qui restait toute à l'obéissance, à l'amour et à la défense de l'Eglise. On lui proposa aussitôt les sacrements. Il répondit au prêtre : « De tout mon cœur. Mais vous, monsieur l'abbé êtes-vous bien en règle ? Je connais les lois de l'Eglise, et il ne faudrait pas que les mauvais journaux vous pussent causer un ennui. » Il reprit à l'instant la raison, et reçut l'Extrême-Onction dans la sérénité lumineuse de sa foi, persuadé de la puissance du sacrement qui efface les traces du péché. Ces coups de délire, qui pendant quelques jours se reproduisirent sans durée, comme s'ils craignaient d'offenser une si belle intelligence, nous le montraient toujours occupé de ce soin de l'Eglise qui avait rempli sa vie. Il croyait lire les journaux hostiles à la religion, nous recommandait de prendre des notes et d'opposer des réponses. Il fut ensuite délivré de cette obsession, et la mort, toujours prochaine et imminente, lui infligea

un répit qui étonna les médecins, mais que Dieu voulait pour un dernier perfectionnement de cette âme bienaimée. Les fièvres ardentes, les insomnies, les opérations cruelles, rien ne lassa et ne parut fatiguer sa patience. Il saluait affectueusement ses amis, leur serrait la main et ne leur parlait pas de son mal. Le jour et la nuit, quand il était seul, la religieuse dévouée qui le servait le voyait prier.

Cette sainte fille qui passa autour de lui tant de nuits sans sommeil, et tant de jours sans repos, était là comme l'unique récompense humaine de son long et humble travail, dont elle lui représentait la grandeur et les bénédictions. Il avait vécu pour la défendre, pour lui assurer la liberté de sa vocation, bienfaisante à tous, et humainement terrible à elle-même. Elle reçut son dernier soupir, lui ferma les yeux, le veilla mort, l'ensevelit, et ne le voulut quitter que lorsqu'on emporta le cercueil. Ainsi l'Eglise panse nos plaies, console nos douleurs, reste auprès de nous quand tout s'en va ; mais sa main divine ne ferme nos yeux que pour les ouvrir à des clartés plus pures, et après que ses prières ont ouvert à notre âme le royaume éternel de la paix, ses bénédictions sacrent encore notre poussière pour la résurrection.

Nous avons commencé d'écrire ces pages sous une impression qui n'était pas sans tristesse ; il nous semblait que notre ami avait été peu récompensé et que, dans sa vie, la somme des travaux et des douleurs l'emportait de beaucoup sur celle des joies. Mais nous l'entendons dire : « Qu'est-ce que cela maintenant ? Et quand même Dieu n'aurait pas d'autre récompense, j'ai eu tout au moins l'honneur d'être catholique. J'ai cru, j'ai espéré, j'ai eu des amis. J'ai défendu la justice ; je l'ai vue se venger, je n'ai pas craint de la voir périr, et j'ai quitté le monde sans connaître le désir ni le besoin d'effacer ma vie. Additionnez maintenant les bonheurs et les fortunes de ceux qu'on appelle heureux ! »

C'est ainsi qu'il nous fortifiait, et c'est ainsi qu'à présent il nous console.

RAYMOND BRUCKER

(D. M. II, 285)

8 mars 1875.

Raymond Brucker avait trente ans, lorsque je l'entrevis chez Latouche, rédacteur en chef du *Figaro*. J'en avais dix-sept et je faisais malheureusement mes premières armes. Par parenthèse, Latouche protégeait encore Félix Pyat, autre débutant que je voyais assez. Il paraissait en ce temps-là fort bon garçon. Le démon littéraire ne semblait pas devoir le mener à mal. Je me rappelle qu'un jour il vint me chercher dans mon grenier pour voir une cérémonie religieuse à Saint-Sulpice. Assurément, ce n'était pas par amour du dogme catholique, mais, si j'ai bonne mémoire, nous n'étions pas encore républicains, et nous ne voulions la mort de personne. Quant à Brucker, nous le regardions passer avec le plus profond respect que nous inspirait un homme déjà imprimé. Il était auteur du *Maçon*, et je crois, des *Intimes*, romans fameux. Dans ce moment-là, au lendemain de la révolution de juillet, il faisait de la politique et demandait la tête des ministres de Charles X, indice de sentiments avancés. L'un d'eux, M. de Peyronnet, ayant connu ce vœu lui envoya son portrait avec un quatrain où il lui disait que, n'étant pas libre de lui porter sa tête, il le priait de se contenter de la copie. Brucker trouva que le ministre « parjure » avait plus d'esprit et de courage que les innombrables sots occupés à clabauder des cris de mort qui profitaient surtout aux vainqueurs. En effrayant la France, on couronnait

Louis-Philippe. Cette conséquence apparut au journaliste. Il remercia le ministre prisonnier de la clémente leçon qui lui faisait comprendre sa folie. Ce fut le point de départ de réflexions dont sa conversion religieuse et politique fut le résultat. Ses commencements, ses habitudes, le milieu dans lequel il avait engagé sa vie étaient contraires à ce changement ; mais l'âme est naturellement chrétienne et la miséricorde divine est infinie. Pour venir à la foi, il suffit de ne pas repousser toujours une lumière qui s'offre souvent.

Néanmoins, il y fallut du temps et de l'effort. Brucker avait été ouvrier lapidaire, il s'était instruit dans les livres frivoles de l'époque et livré avec allégresse à tous ses mauvais courants. C'était un incrédule de 1830, c'est-à-dire un fanatique d'incrédulité. 1830 fut un pillage et un gaspillage de toutes les choses de l'esprit accompli avec une sorte de ferveur. Pendant quelques années, on crut vraiment à l'incrédulité ; on crut qu'elle était une source de force et de vie d'où jailliraient des merveilles. Cette dévotion eut ses apôtres, presque ses martyrs. Ce n'était pas du tout le plat néant matériel où les meneurs se sont promptement endormis, et où semble s'être irrémédiablement enfoncée la jeunesse qui a succédé.

On les a appelés « la forte génération de 1830 ». Après quarante ans, il en reste deux types vivants : l'un est M. Hugo qui a persévéré dans la poursuite de l'idéal, et qui nous a fait voir où l'a mené cet idéal ; l'autre, oserai-je le dire ? est M. de Villemessant, qui montre ce que la sève commune a engendré. Pour commencer, *Hernani* et le saint simonisme ; pour résumer et finir, *Figaro*, résurrection aggravée de la décadence d'avant 1789, triomphe du mépris et de tout. Telle a été « la forte génération de 1830 », dont le haut gouvernement n'a cessé d'appartenir à M. Thiers, pontife du *Figarotisme*.

Ce qui fut véritablement fort en 1830, c'est le petit nombre d'hommes qui eurent de bonne heure l'avantage de se tirer de son esprit, dans lequel ils étaient nés, pour rester ou redevenir fidèle au vieil esprit chrétien et français. Ceux-là eurent à combattre la foule et eux-mêmes. Ils durent, à leurs dépens, retrouver une tradition pour eux perdue, relever et embrasser des autels méprisés, se vouer à des combats obscurs, et enfin se perdre dans les substructions d'un édifice à reconstruire qu'ils ne verraient que par la foi de leur cœur. Cet avenir s'offrait à Brucker et d'abord l'effraya. Le sacrifice sans doute n'est rien, une fois accepté. A la fin de la vie, il paraît avoir été une occupation féconde en joies et en gain dont on est aussi fier que reconnaissant ; mais on en juge autrement lorsqu'il faut s'y

résoudre au cours d'une carrière qui s'est marqué un but tout différent. En 1830, Brucker était un homme de lettres applaudi, et pouvait se croire de l'importance. On avait inventé le jeune roman et sa mission. Victor Hugo, Honoré Balzac, Mme Sand pensaient bien réformer le monde. Brucker n'avait pas de moindres prétentions ; il se croyait sur les voies de la fortune et de la gloire.

Une conversion l'en détournait. On sent que de tels changements d'idées font changer de vie et de chemin. Plus de hourrahs, plus de profits, pas même d'appointements ! La dérision, le dédain, l'oubli, probablement la misère, voilà les suites naturelles d'une conversion. Elles inquiétaient l'homme qui avait demandé la tête des ministres. — La tête, disait-il, plus tard, on n'y tenait pas par-dessus tout, mais c'était une façon noble de faire entendre qu'on accepterait la place.

L'ambition, cependant n'était au fond qu'un prétexte à garder sa liberté, qu'il sentait compromise par les demandes que Dieu faisait à son cœur. Il voulait (lui-même employait ces expressions d'une sévérité railleuse) *rester le propagateur des vices dont il était le produit.* — Dieu, disait-il encore, ne nous prend pas en traître. Quand son esprit commence à travailler sérieusement le nôtre, il nous fait voir toute la peine et nous cache souvent toute la douceur. Quant à moi, du moins, ce fut ainsi. Je refusais de me rendre, je ne sentais point l'abjection des choses qu'il fallait abjurer, ou j'en sentais l'abjection et je n'en avais pas l'horreur. Dieu me paraissait dur et même révoltant. Je fus contraint de mettre les pouces comme un criminel que l'on mène en prison. J'ai dû me convaincre de beaucoup d'amour pour la pourriture. Certes j'ai été un Lazare épris du tombeau ! Mais Jésus avait fait ôter la pierre et me commandait de sortir.

Vers 1839, il *sortit* enfin, vainqueur de lui-même malgré lui-même. Je ne l'avais pas revu depuis 1830. Je le retrouvai chrétien. Il était malade et définitivement pauvre, mais d'une solidité éternelle. Attaché à la recherche de la vérité, il avait négligé la littérature, son unique gagne-pain. Il en était venu à ne pouvoir plus rien faire qui eût recours au marché. Ce qu'il produisait semblait trop bizarre et l'était en effet. Les débitants n'en voulaient pas. Il avait comme perdu le talent d'écrire pour les journaux et pour le public. Sa forme n'était plus en harmonie avec sa pensée. Pour ses anciens amis, il était devenu obscur ; les nouveaux peu nombreux, le suspectaient. Là, on le déclarait fou, ailleurs chimérique et peut-être hérétique. Il n'était ni l'un ni l'autre, mais une transformation singulière s'était

opérée dont il ne pouvait encore se rendre compte à lui-même. Il n'était plus écrivain, il était orateur. A la place du talent d'écrire, il avait excellemment le don de parler. Pour écrire, le vin nouveau fermentait trop dans le vieux vase de l'homme de lettres. Son encrier se remplissait, pour ainsi dire d'écume. Devant un auditoire, quel qu'il fût, cette écume devenait du feu, un feu vif éclatant, impétueux. Il lui fallait sous les yeux la figure vivante, orgueilleuse et inerte de l'incrédulité. Alors, il avait toute sa valeur, et je peux dire tout son génie. Il exposait avec clarté, discutait avec ordre, pressait, exhortait, raillait terriblement. Rien n'était plus ingénieux, plus soudain, plus redoutable et plus persuasif que Brucker dans les combats improvisés qu'il livrait partout.

Lorsqu'il se connut cette force surprenante, il n'eut plus d'autre dessein que de l'exercer, et il devint le chevalier errant du bon sens chrétien, sur le pavé de Paris. Assez content de posséder la vérité et de la confesser, il chercha des disputes, ce fut son but. Tout lieu, tout temps, tout adversaire, tout accueil lui étaient bons. Il dînait quand et comme il pouvait.

Cet homme qui avait une femme et des enfants et à qui survivait un reste de réputation littéraire, ne se préoccupa plus d'entretenir tout cela. Son affaire, son service étaient de parler de Dieu et de l'Eglise. Il faisait son service et laissait à Dieu de lui procurer le nécessaire, et Brucker toute sa vie continua de parler sans relâche et sans gloire, mais non sans succès. Dans les clubs de science ou de politique, favorables ou contraires, tantôt pour la foule, souvent pour un seul individu, il tenait son perpétuel discours perpétuellement varié. Dieu faisait ensuite le perpétuel miracle du pain quotidien de son serviteur. Il m'est arrivé souvent de voir ces traits de la Providence. J'ai eu l'honneur plusieurs fois, de porter l'aumône de Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne, qui manquait de chemises, à Raymond Brucker, avocat de Dieu, qui manquait de pain. Ces deux grands orateurs agissaient en ces rencontres aussi humblement, aussi noblement l'un que l'autre. Donoso Cortès donnait avec respect de la part de Dieu, ce qu'il devait à son frère ; Brucker recevait avec reconnaissance et tranquillité, de la part de Dieu, ce que son frère lui donnait. Tous deux étaient de vrais et grands pauvres, et tous deux de grands et vrais serviteurs de la vérité. Aux funérailles de Donoso Cortès, Brucker parut serein et gai comme de coutume. Je lui dis qu'il perdait bravement une rente. — « J'en ai le droit, me dit-il ; je viens ici me réjouir, parce que Dieu récompense mon ami et achève de payer ma dette. »

Dieu payait aussi à Brucker, et dès lors, la dette que nous avons tous envers lui pour le bien que nous faisaient ses discours et plus encore son exemple. Il a travaillé quarante ans pour la gloire et pour l'amour de Dieu, avec talent, courage et grandeur. Il a été l'orateur assurément le moins remarqué, mais assurément aussi l'un des plus remarquables de ce temps et le plus ferme esprit et le plus grand cœur que l'on pût voir. Le clergé, qui a toute intelligence et tout discernement, le faisait parler dans les églises aux réunions de Saint-François-Xavier. Il y était aussi digne qu'il savait, en d'autres lieux se rendre piquant. Son éloquence n'y perdait rien. Quoiqu'il sût admirablement se faire écouter du peuple, ce n'était pas du tout ce qu'on appelle un orateur populaire. Il savait se plier à toutes les circonstances, employer tous les langages. Il était plein d'érudition, de ressources, d'à-propos, et se servait de l'Evangile en théologien. Beaucoup de prêtres des plus savants et des plus respectables ont été ses amis. C'est grâce à eux surtout qu'il a pu ne pas mourir tout à fait de faim. Ils ne l'ont pas empêché d'être pauvre ; comme lui-même, ils respectaient sa pauvreté, dont ils connaissaient le mérite et le prix. On ferait un volume de ses reparties. Je n'en veux citer qu'une, qui me semble le peindre parfaitement. Un jour, dans je ne sais quelle réunion prétendue littéraire et scientifique, il avait parlé de l'Incarnation. Un membre prit la parole après lui, et parmi beaucoup de dédains et d'invectives fort peu parlementaires, il dit qu'il n'admettait pas cette fable de l'Incarnation : qu'il lui suffisait de sentir et d'adorer Dieu dans son cœur. Ce discours fini et applaudi. Brucker répondit sans quitter sa place : « Monsieur ne comprend pas l'Incarnation d'un Dieu dans la nature humaine, mais monsieur admet le séjour de Dieu dans l'individu. Ce n'est plus l'incarnation, c'est l'encanaillement. Si nous allons visiter Dieu par là, prenons du vinaigre des quatre-voleurs. »

Il était plein de ces saillies, de ces hardiesses, appropriées à ceux qui l'écoutaient. Souvent elles le rendaient vainqueur là où la raison semblait devoir échouer. Rien ne l'intimidait. Une fois en 1848, dans un club, on le mit en joue. Toute la salle était contre lui. Il les regarda de sang-froid et les ramena d'un seul mot que je n'ose redire, quoique M. Hugo l'ait rendu classique dans un récit de bataille. Cette fois-là, Brucker se vit offrir la présidence.

Il avait d'autres mots pour d'autres auditoires et d'autres situations. Il montrait un prodigieux bon sens sur les hommes et sur les choses. Aucune renommée ne pouvait le surprendre ; aucun crédit ne pouvait le détourner du vrai. Il ne se trompait

pas et ne feignait pas de se tromper. Il avait l'oreille juste, le sens fin et acéré. Les défections les plus cauteleuses ne l'abusaient pas un instant. Il les dénonçait tout haut quand personne encore ne voulait les voir et ne pouvait y croire.

Il parlait de cette règle assurée : — « Tout homme, disait-il, qui s'obstine à n'être pas catholique, apostolique, romain cet homme fût-il un puits de science, s'abuse, et eût-il tout l'esprit du monde, est bête. Il finira par en convaincre la terre, et bien plus, par se l'avouer à lui-même. A l'entrée de l'éternité, il s'écriera : *Ergo erravi*, j'ai donc été un sot ! L'Ecriture nous en donne l'assurance, et Tertullien ajoute : Un sot *éternel!* Prévenons-en tout de suite les gens de mérite qui s'amusent à prétendre que le Saint-Esprit les menace pour rire et a voulu les instruire de ce qu'il ne savait pas. Ils diront : *Erravimus*, je le certifie. S'ils se fâchent, tant pis pour eux, je les avertis, comme Dieu m'en donne l'ordre, et comme eux-mêmes m'en donnent le droit. Je veux bien qu'ils sifflent ma crédulité et qu'ils punissent mon obéissance, mais je ne veux pas être un sot éternel. »

Comme c'était un diseur de vérités, c'était un donneur d'idées. Plus d'un mot de Brucker, tombé dans une oreille attentive, est devenu un chapitre. Pour ma part, je le sais.

Mais le côté admirable de Brucker, c'est d'avoir su être pauvre. Il a vraiment mérité cette belle vocation qui est l'attribut magnifique de la grande vie chrétienne. Il l'a comprise, il l'a maintenue, il l'aurait défendue. Deux ou trois fois, voyant que l'on jeûnait trop autour de lui, il voulut accepter une situation à peu près fixe, fort humble d'ailleurs, celle de rédacteur d'un journal de province. Il n'a pas pu y rester ; il lui fallait convertir des Parisiens. Cet homme ne pouvait porter un autre collier. Il voulait défendre son Dieu, et par là même la société, mais pour rien. C'était son prix. Après tout, il avait bien le droit de mourir de faim.

Commençant à sentir la fatigue, il prit cependant, sous l'empire, une petite place dans l'assistance publique. Elle lui rapportait quinze ou dix-huit cents francs. C'était si peu de chose, qu'il put la remplir comme si elle n'était pas payée, avec un grand labeur et un grand zèle. Après un certain nombre d'années, on jugea bon d'en faire l'économie. Peut-être qu'il était arrivé à l'âge de la réforme. Il tomba dans la misère. Le changement ne méritait pas qu'il s'en aperçût. — « J'imite M. Thiers, disait-il, je reviens à mes chères études, ou plutôt je les continue. L'Evangile tient lieu de tout. »

C'est ainsi qu'il est mort, totalement épuisé, comme il devait mourir, dans le baiser du Seigneur. Serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie de votre Dieu !

CONTES POUR LES ENFANTS

(D. M. III, 531)

4 Décembre 1876.

Nous avons déjà loué les *Contes* de Mme Testas. Nous voulons y revenir d'une manière plus sérieuse à l'occasion des cadeaux du jour de l'an. Beaucoup de cadeaux sont plus coûteux, très peu possèdent les mêmes mérites. Nous nous faisons un devoir de recommander ces petits contes sans faste, sans illustrations ni brevets d'aucune sorte, mais dont rien, à notre connaissance, ne surpasse la bonne grâce, la candeur et, pour dernier et suprême éloge, la salubrité. Nous les avons lus en père de famille, en patron et en parrain. Ils ne peuvent gâter, ni ennuyer, ni alarmer personne. Nous les avons lus même en homme de lettres et nous pouvons dire qu'à ce titre nous n'en avons pas été moins content. Certes, nous ne cherchions point là un plaisir littéraire et nous nous attendions plutôt à quelque déconvenue. Mais nous avons trouvé aussi ce plaisir là, et exquis et parfait. Ces aimables contes sont aussi pleins de bon goût que de bon sens. Ils sont faits avec un art qui s'ignore, tout entier fourni par la nature et qui peut-être ne se trouverait plus si l'auteur avait la prétention de le montrer. Néanmoins, Mme Testas s'entend au choix du sujet, à la conduite du drame, au développement des caractères, aux épisodes, à la façon de dire. Elle sait toucher le cœur, intéresser l'esprit, amener

(1) *L'Asile du quai d'Anjou. — Récits de M. Jean-Antoine. — Défauts et Vertus de l'Enfance. — Une jonchée de Fleurs.* — Librairie Blériot, 55, rue des Grands-Augustins, Paris.

doucement, comme il convient, le rire et les larmes ; tout cela sans se l'être proposé et presque sans le savoir, parce que la situation le commande et parce que le récit le rencontre tout naturellement sur son chemin bien choisis, surtout lorsqu'on ne va pas vers l'extraordinaire et qu'on fait même profession de n'y pas aller ? C'est la grande sagesse des enfants. Ils vont devant eux, s'arrêtant à tout ce qui les intéresse et s'intéressant à tout ce qu'ils voient, mais pas longtemps, passant vite, ne demandant pas le pourquoi du pourquoi, satisfaits de la première venue, pourvu qu'elle soit bonne ; c'est la sagesse aussi de ceux qui les conduisent de ne donner que l'explication qui suffit. Mme Testas possède au suprême degré ce rare talent. Elle ne dit que ce qu'il faut sans bredouiller et sans lambiner. Elle écrit pour les tout petits enfants du tout petit peuple ; son grand but est de les amuser et de les instruire un tout petit peu elle leur glisse, en les amusant, une petite instruction dont elle tire une petite morale, et c'est fait. Elle s'en tient là. Ce n'est à proprement parler, qu'une goutte de lait. Elle ne veut pas changer sa bande légère en une harde de citoyens et d'hommes d'Etat, ce qui la changerait elle-même en pédagogue assommant. Elle ne ferait ainsi le compte de personne. A ce pédant qui la voulait induire en grammaire et en orthographe surfines, Mme de Sévigné répondait : Vous avez raison, sans doute, mais je croirais qu'il me pousse de la barbe. — Aujourd'hui, nos dames d'écritoire, même celles qui confectionnent pour enfants, veulent toutes avoir quelques brins de barbe. Moyennant ce charmant appendice, elles semblent croire qu'il est facile d'écrire pour les enfants comme pour les hommes. Elles rencontrent des académiciens sans enfants et sans barbe, qui les encouragent lâchement dans cette immense erreur. Ces dames et leurs académiciens se trompent. Mais les enfants ne s'y trompent pas et refusent les bouillies que leur prépare cette nouvelle et redoutable espèce de sapeurs. *Rien n'est sacré pour un sapeur!* la chanson le dit, et surtout ceux-là qui n'ont point d'enfants et qui n'aiment point les enfants. Mme Testas sait qu'elle est née. Elle en veut faire ; elle en fait. Mais quelle bouillie, saine, légère, cuite à point ! Quel lait pur ! quelle fleur de farine ! Quelle dose de sucre savamment choisie et savamment ménagée. Une telle bouillie requiert un art aussi consommé et plus prudent que celui de n'importe quel cordon bleu. Elle n'y admet rien qui puisse fatiguer l'estomac, rien qui, sous prétexte de flatter l'appétit, l'irrite et le déprave. Tout le talent d'une cuisinière émérite ne pourrait *réussir* un pareil met : l'art qu'il

y faut, l'art indispensable est le sentiment d'une mère, j'ai presque dit d'une *maman*.

Je veux me permettre un mot de biographie. J'ai l'honneur de connaître depuis longtemps Mme Testas. C'est une amie des jours les plus lointains. Dès ce temps-là elle avait des principes justes et louables en tout, sauf sur l'orthographe où elle pratiquait une liberté fort étendue. On essayait vainement de lui en faire honte. Elle avait l'intention très arrêtée d'être ce qu'on appelle une femme *ordinaire*, de vivre, de s'habiller, de travailler comme tout le monde. Elle ajoutait que tout le monde avait de l'orthographe, que c'était une chose vulgaire qui ne pouvait servir à rien et qu'elle se distinguerait du vulgaire en orthographiant à sa fantaisie. Foin de l'écriture, et surtout des livres. Elle croyait bonnement que pour faire des livres il fallait l'orthographe et que par conséquent une femme sans orthographe ne serait point tentée d'écrire. Car, disait-elle encore, une femme ne doit pas faire de bruit. Au fond de sa province, on croyait qu'il n'y avait pas moyen de faire un livre sans faire du bruit ! Dans la province, entre 1830 et 1835, on avait de ces idées-là ! Néanmoins, quand nous nous sommes retrouvés quelque vingt ans plus tard, en plein Paris, elle avait faibli sur ce point. Elle était une bonne bourgeoise ordinaire, très simple, très honorable et très honorée du petit nombre de braves gens qui la connaissaient. Elle se tenait tranquille dans son ménage, très loin du bruit et ne faisant aucun bruit : *domum mansit; lanam fecit.* Elle avait eu l'esprit de rester à son troisième et de tricoter. Mais elle savait l'orthographe, et elle touchait à la littérature, de fort loin, il est vrai : elle était maîtresse d'école. La destinée fait de ces coups. Il faut bien gagner sa vie. Dieu sait que la croyant très capable d'un autre emploi, je ne lui conseillai point de quitter celui-là. Elle l'exerçait noblement parce qu'il la faisait vivre de son labeur, et agréablement parce qu'elle avait le très grand don d'aimer les enfants et les pauvres. Elle nous intéressait par ses observations très sensées et très fines sur les enfants de la classe qu'elle dirigeait, très graves et parfois très douloureuses, sur leurs familles avec lesquelles elle était en rapports constants. Bien souvent j'aurais désiré que le ministre de l'instruction publique l'entendît. Mais, hélas ! quel profit le ministre en aurait-il tiré ? — Je cultive de la graine de républicains, disait-elle, et j'ai peine à croire que cette culture profite à la société qui en fait les frais. C'est un métier de Sœur de Charité. Il est humble et bon. Mais les Sœurs y conviendraient mieux. Des institutrices laïques, quelle

que soit leur bonne volonté, n'y peuvent fournir ni assez de travail ni assez de vertu.

Il ne fut pas question de livres. On en était à cent lieues. Toutefois, après des années encore, un livre vint. Toujours un livre en amène d'autres ; je les attendais et j'avais mes raisons. Les remarquables qualités du premier volume promettaient une suite. En effet la suite arriva. Les ayant lus comme j'avais lu le premier, et très surpris quoique non étonné de leur mérite toujours perfectionné, je me permis de questionner Mme Testas sur les secrets de sa *poétique*.

D'abord, me dit-elle, si vous appelez cela ma poétique, je le veux bien ; mais je vous avertis que je ne suis pas sûre d'entendre très bien le mot. Je suis persuadée que je n'ai point de poétique. Ce point bien entendu, ce que vous voulez bien dire est une affaire d'expérience et de je ne sais quoi. Je suis donc maîtresse d'école, c'est-à-dire d'une très petite école, ou plutôt d'une école de très petits enfants. Je les prends à trois ans, garçons et filles, et je les rends à sept. C'est un âge où l'on a besoin de tout, mais surtout de s'amuser. J'apprends à mes enfants la lecture jusqu'à *ba, be, bi, bo, bu*, l'arithmétique ou les chiffres jusqu'à 100 ; j'ajoute la religion jusqu'à *Je crois en Dieu*. Si je vais plus loin on ne me le permet guère. Mais mon premier devoir est d'amuser, et en faisant mon devoir j'amuse si c'est mon intention. Mais il faut que je sache ce qui est amusant, et dans ce qui est amusant ce qui est sain et ce qui ne l'est pas. Ecoutez bien. Je tourne autour du je ne sais quoi qui est peut-être indéfinissable, mais fort nécessaire ; ce je ne sais quoi pourrait bien être du bon sens, mais j'ai l'idée que ce n'est pas seulement cela.

Dans le préau et sur les bancs d'un asile, il n'y a qu'un moyen d'amuser qui soit bon et sûr, c'est de conter des histoires. On me conseille bien un peu de chimie, un peu de physique dite amusante. Je pense qu'on me conseillera tôt ou tard un peu de politique, un peu de littérature, un peu d'exercices militaires, etc. Mais je n'ai trouvé que des histoires qui fussent à ma portée et à celle de mes auditeurs. D'ailleurs, le genre *histoires* permet qu'on y fasse entrer tout ; des histoires avec une petite morale dedans, bien entendu, et un peu de religion. Mais suivant moi pas trop de morale, et suivant mes supérieurs, pas trop de religion, et, bien tamisée. Nous avons toutes sortes de supérieurs. Il y en a plusieurs (c'est leur mot) qui détestent la *théologie* quelque tamisée qu'elle soit. Vous les avez sans doute entendus. Je me suis donc exercée à conter des histoires qui fussent au gré de mes enfants, à mon gré et au gré du rè-

glement interprété par les supérieurs. Mais je m'applique surtout à contenter le goût des enfants qui est en général meilleur que le mien et bien meilleur que celui du règlement, surtout du règlement expliqué par M. le Maire. Eh bien, je me suis aperçue que ce n'est pas absolument facile !

Ce public de trois à sept ans est très délicat et très franc. Je veux dire très impertinent. Quand l'histoire ne l'intéresse pas, quand les caractères ne sont pas vrais ou sont trop faux, ou mal introduits ; quand le drame n'est pas accessible ; quand la morale est mal tirée ; quand les descriptions sont mal ampoulées et trop longues ; quand l'orateur n'est pas naturel dans son geste et dans sa voix ; quand il n'est pas animé ou quand il l'est trop ; lorsqu'il est lent, lorsqu'il force le pas ou lorsqu'il manque de clarté, ou lorsqu'il a une clarté froide ou monotone et trop claire (voilà bien des nuances, j'en pourrais énumérer bien d'autres), mes bambins ne manquent pas de s'ennuyer, de le laisser voir et même de le dire. Dans les commencements j'en ai fait l'épreuve mortifiante. Ils bâillaient, se détiraient, se dissipaient, demandaient à sortir ; quelques-uns tombaient endormis sans aucune pitié. J'ai eu des séries d'échecs épouvantables, des échecs même préventifs. Ils ne me laissaient pas le temps d'ouvrir la bouche et poussaient la cruauté jusqu'à bâiller d'avance. Plus d'une fois je me suis crue sifflée à ne m'en relever jamais. Cependant j'ai persévéré. Quelques succès, la plupart de hasard, se mêlant aux chutes répétées m'ont montré ce qu'il y avait à faire. J'ai d'abord, lâchement, je l'avoue, suivi le goût qui n'était pas parfait, et plus vite j'ai corrigé le mien qui laissait aussi à désirer ; et enfin je suis arrivée à tenir sûrement mon affaire :

D'abord, il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.

Le gros de mon secret était dans La Fontaine. Mais pour le trouver il fallait d'abord le connaître. Il faut de l'expérience, du goût, du bon sens, de l'attention et du je ne sais quoi. Le je ne sais quoi se trouve je ne sais comment, et vient je ne sais d'où. Entre nous, je crois bien que c'est la prière qui le donne. Mais je ne l'avouerais pas à tous mes supérieurs : je serais soupçonnée de théologie. En vérité, cependant, la prière fait beaucoup. Là aussi, elle procure du courage. Il en faut même là. Elle ouvre la porte aux idées ; elle les conduit. Elle sert à l'éducation de tout le monde, particulièrement à celle des maîtres. C'est elle qui a fait mon éducation et c'est par elle que j'ai pu perfectionner et affiner celle de mes auditeurs. Le *Pater* ne s'apprend pas seulement avec de la mémoire. Maintenant nous

allons bien, et telle que vous me voyez, j'ose dire que je suis presque assurée d'avoir toujours du succès. Si j'osais avouer toute ma pensée, je dirais que chez moi, au milieu de mon peuple, je suis un orateur presque de premier ordre. On ne bâille plus d'avance. *J'empoigne* mon public récalcitrant, et je n'ai besoin que de très peu de *ficelles* pour le tenir attentif jusqu'au bout du discours. Il faut pourtant des ficelles et j'en ai. La principale est de conclure très vite quand le temps est beau.

Voilà tout. Je vous avoue que les grands succès sont flatteurs et qu'on y prend le goût d'écrire que j'avais autrefois si peu, mais dont j'ai fini par être tourmentée. Quand toutes ces petites têtes sont tournées vers vous attentives, vivantes et immobiles, tellement qu'un hanneton dans la salle ne les distrairait pas, on peut se dire et on se dit que l'on tient des propos intéressants. Aussi ai-je fait à mes enfants tous les contes que j'écris, et je n'en écris pas un qui n'ait subi cette épreuve plusieurs fois. Celui qui n'a pas été approuvé et redemandé avec instance, je le supprime, m'eût-il plu excessivement. Mais quand le conte a excité des rires et des attendrissements, lorsqu'il s'est imprimé dans ces mémoires de sable fin assez profondément pour que le grand vent qui se produit en deux ou trois jours d'intervalle n'ait pu l'effacer, comment croire alors que ce n'est pas un maître conte ? et comment résister au plaisir de le jeter en plein désert et en plein océan, comme un moment éternel ? Maintenant c'est votre affaire de tirer de là une poétique. Je n'en sais pas plus long.

Et moi je ne sais pas si les maîtres de conférences à l'école normale parlent mieux que cette maîtresse de petite école. Mais je sais que si cette maîtresse de petite école parle comme elle écrit, elle écrit comme il faut, et que son dernier recueil : *Une Jonchée de fleurs*, est agréable, salubre et édifiant. Certainement s'il m'était conté,

J'y prendrais un plaisir extrême.

et c'est déjà un plaisir de le lire. Rien qui heurte, rien qui choque, rien qui sorte du ton. C'est proprement une fleur des champs en plein champ, avec sa grâce, sa flexibilité, sa simplicité, son *aimable peinture*, son parfum léger et très doux. Elle n'est pas plantée dans une porcelaine historiée, mais dans la bonne terre, au milieu des herbes et des buissons. L'air de la nature, le libre grand air est partout, baigne tout. Ses effluves sont bénins et sains ; tout est simple, tout est vrai, tout est pur, les caractères, les descriptions, les sentiments, le langage. On est transporté dans un autre monde, le monde inaccoutumé et

devenu invraisemblable, de la vérité, de la pureté d'âme et de la bonté. Dans ce monde vrai, mais arrangé pour l'enfance il n'y a pas d'envieux, point d'incrédules et point de méchants, du moins point de méchants noirs et obstinés. Les enfants qui n'ont pas assez de raison pour être méchants, en ont bien moins encore pour se rendre compte de la méchanceté. La méchanceté nécessiterait les dissertations philosophiques, il n'en faut point, le conte n'en veut pas. Le méchant n'y apparaît que dans un coin et dans une certaine mesure. Il est puni, c'est-à-dire corrigé et il n'est plus question de lui. L'envieux est plus ignoré encore. Il n'est qu'un personnage sot et presque chimérique dont on a à peine ouï parler et qui ne se montre pas. Il est un pécheur et il commet un péché comme ceux dont saint Paul ne parle aux chrétiens que pour leur dire : qu'il n'en soit pas question entre vous. — Quel rapport peut-il y avoir entre l'envieux et le pauvre de Jésus-Christ, lequel n'a rien à perdre et rien à désirer, puisque rien ne lui manque ? L'humble n'envie pas et n'est pas envieux, car l'humilité est contente de tout ce qu'elle a et trouve autour d'elle tout ce qu'il lui faut. L'humilité, la douce et charmante humilité, est le grand caractère de ces contes. Son nom n'est pas prononcé, mais elle est présente et agissante partout, comme la vertu même du monde, la ressource de toute abondance et la cause de toute paix ; tellement naturelle, nécessaire et féconde, qu'il n'est pas besoin de la nommer. Elle a du pain, des amis, du travail et des fleurs ; et tout le conte fait bien voir qu'on ne pourrait manquer de quelque chose et de quelque joie que par manque d'humilité.

Un autre point qui paraît naturel, c'est le respect des supérieurs et des parents. Des enfants de l'école ne doivent pas savoir qu'il y a de méchants supérieurs et de méchants parents. Ce point de règle est ordinairement plus que négligé dans les livres pour l'enfance. Mme Testas n'en dit rien et ne le néglige pas, parce que c'est une chose naturelle à l'enfant d'obéir, et la preuve, c'est que l'enfant ne manque jamais à l'obéissance, qu'il ne soit bientôt puni ; car Dieu est là qui veille toujours pour redresser et corriger ce que les hommes ne verraient pas.

Tout en prenant soin de ne pas trop s'écarter de la volonté des supérieurs qui redoutent les empiètements de la théologie, elle sait cependant se montrer fidèle aux ordres de Dieu lorsqu'ils vont un peu plus loin que MM. les supérieurs ne le voudraient. Voici par exemple, une petite fille qui prêche un peu rondement un électeur parisien, chiffonnier de son état, qui se trouve arrivé, sans y penser, comme tout autre prince, à l'heure

de la mort. Je veux terminer par ce tableau où je trouve un spécimen parfait du conte et de tout le recueil :

Flavie rentra dans la chambre du vieux chiffonnier, s'assit près de son lit, ruminant un tas de petites idées tout en faisant un petit ouvrage de crochet. Marcel alla faire une commission aux halles, Renaudille s'en fut balayer la rue, et Flavie resta seule à garder le malade.

Après un grand moment de silence le bonhomme fit cette exclamation :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je voudrais donc guérir !

— Oh ! vous ne guérirez pas, mon pauvre homme ! fit ingénument la petite fille.

— Tu crois, mon enfant ?

— Oui, parce que le médecin l'a dit à ma tante.

— Et comment a-t-il avoué ça, s'écria le malade en se soulevant sur son lit.

— Oh ! il a dit comme ça qu'on pouvait vous donner tout ce que vous demanderiez, parce que dans huit jours vous seriez mort...

— Hélas ! hélas ! fit-il en retombant sur son lit et pleurant.

— Ça vous fait donc bien de la peine de mourir ? ajouta la fillette, en s'approchant du lit du père Simonet et lui essuyant doucement les yeux avec son mouchoir.

— Hélas ! c'est si triste de mourir !

— Mais non ! vous verrez le bon Dieu assis sur son trône Il vous jugera suivant ce que vous aurez fait ; si vous avez toujours été un brave homme, vous irez au ciel vous asseoir à une belle place, à côté d'un saint ; si au contraire vous avez fait quelque chose de mal, vous irez en purgatoire. Mais je prierai le bon Dieu pour vous, et vous en sortirez bientôt. Il n'y a que si vous avez commis de gros, gros péchés, oh ! alors, vous irez en enfer ! là, par exemple, c'est dur !

— Qui est-ce qui t'a appris tout ça, ma petite ?

— C'est la dame de l'asile ; elle dit encore qu'il faut demander un prêtre quand on se sent bien malade pour en recevoir l'extrême-onction.

— Qu'est-ce que cela ?

— Vous ne le savez pas ?

— Hélas ! non ; de mon temps il n'y avait pas de salles d'asile.

— L'extrême-onction est un sacrement qui aide à bien mourir, et c'est un prêtre qui le donne. Vous en enverrez chercher un, n'est-ce pas ?

— C'est-il donc vrai que je suis à la mort !

— Puisque le bon médecin l'a dit voyez-vous, à un prêtre, vous lui direz tous vos péchés, les gros comme les petits ; il vous donnera l'absolution, c'est-à-dire qu'il fera un signe de croix, et tous vos péchés seront effacés. Ensuite le prêtre tracera avec de l'huile bénite, des croix dans vos mains, sur vos pieds, sur votre poitrine, et demandera en même temps au bon Dieu de vous guérir. Peut-être bien que le bon Dieu le lui accordera ; mais s'il veut que vous mouriez, le prêtre priera pour que vous alliez dans le ciel tout droit. Vous voyez bien, père Simonet, que c'est bien utile d'envoyer chercher M. le curé.

Renaudille rentra en ce moment, et Flavie en resta là de son petit discours. Cependant il ne fut pas perdu...

L'après-midi, Simonet appela près de son lit la petite prêcheuse et lui dit tout bas :

— Va à l'église me chercher un prêtre, et dis-lui de venir tout de suite, je sens que je m'en vas.

Flavie partit comme une flèche....

Voilà le sermon et la *théologie*. Nulle part on n'en trouve exemple plus long et plus compliqué. C'est bien simple comme on voit. Mais quelle justesse d'esprit et quel esprit de justice et de cœur il faut avoir pour s'en tenir à cette simplicité !

Je regarde Mme Testas comme un auteur heureux, très heureux, parce qu'elle peut s'exempter de l'horreur de voir et de montrer les méchants. C'est une vengeance qui pour elle n'existe pas. De quelle utilité, dit-elle, sont les méchants et quel besoin ont les enfants de faire si vite connaissance avec eux ? Le bon moyen de s'en garer est de ne les connaître pas. S'habituer à vivre parmi les bons et prendre le goût d'être bon soi-même est cent fois plus heureux et plus sage, puisqu'ils enseignent la pratique de la vertu. Plus tard il faudra bien rencontrer les méchants puisqu'on habite la terre. Ils sont là, tout près de vos pieds. Ils rampent. Il faut bien livrer à leur brave une partie de sa robe, à leur dent une partie de son cœur ; mais levez les yeux au ciel, et vous verrez toujours le chemin où ils ne sont pas. Heureuse l'âme qui a acquis cette science et qui, à soixante ans, conserve cette jeunesse, cette fraîcheur et cette bonté. Elle a fait son profit de la vie. Elle peut en braver les dernières amertumes.

V.

MARTYRS

ET

HOMMES DU MONDE

LE CATHOLICISME EN RUSSIE

(M. 2e S. II, 10)

Il n'existe plus que deux évêques catholiques dans toute la Russie, encore ne sont-ils pas évêques titulaires. Plusieurs diocèses en sont privés depuis plusieurs années. Le diocèse de Kaminieck est dans ce cas depuis cinq ans. A la mort de son premier pasteur, le chapitre nomma, selon les formes canoniques, un vicaire capitulaire pour administrer le diocèse. Le choix était tombé sur un ecclésiastique aussi distingué par son talent et par sa probité que par sa naissance, trois qualités dont une seule suffit pour être exclu. Dans ces postes, le czar veut des hommes à qui l'on puisse tout commander, et qui puissent obéir à tout ; des hommes qui ne connaissent ni devoirs, ni scrupules, ni faux, ni vrai, ni juste, ni injuste, ni bien, ni mal, qui ne connaissent rien que sa volonté. Il cassa le choix du chapitre, et envoya de Pétersbourg un prêtre selon son cœur. Voilà un échantillon du pouvoir de l'Autocrate en matière de religion, et de la façon dont il en use.

Rien ne lui répugne ; il a mille moyens d'arriver à ses fins coupables. Il sait se cacher, attendre, employer l'astuce, les promesses, les serments. Il est ingénieux à inventer des mesures oppressives ; il abonde en industries et en mensonges diaboliques. C'est ainsi qu'il agit dans les provinces où il rencontre de la résistance. Quand il se sent le plus fort, il attaque de front, sans pitié, sans honneur. Il a fait passer au schisme, par la terreur et la violence, plus de cinq cent mille catholiques depuis quatre ou cinq ans ; il a obtenu l'abjuration en masse de plusieurs diocèses. On voit des agents de police transformés en missionnaires, la patente impériale à la main, munis de knouts, suivis de tonneaux d'eau-de-vie, parcourir les campagnes, enivrer les malheureux paysans, arracher de leur ivresse

une adhésion au schisme, et leur laisser des papes, apôtres bien dignes d'une telle religion, serviteurs bien dignes d'un tel maître !

Le glaive de Mahomet sanctionnant sa doctrine et lui donnant des prosélytes que d'autres moyens ne pouvaient gagner. En Russie, le knout est le symbole de la croyance, la raison irréfragable de l'infaillibilité ; le knout consomme l'apostasie de ceux que *l'eau-de-vie*, esprit de lumière qui éclaire cette Eglise, n'a réussi qu'à faire chanceler. Les rebelles sont dépouillés, chassés ignominieusement, envoyés en Sibérie, renfermés dans des monastères russes, supplice peut-être plus cruel ! En certains endroits où le peuple montrait de l'énergie, le persécuteur a fait enlever subitement les pasteurs catholiques et les a remplacés par des popes déguisés en prêtres orthodoxes. Cette marche tortueuse lui a réussi au-delà de ses espérances. Il est inutile de redire les persécutions atroces exercées à l'égard des religieuses Basiliennes, persécutions dont la douloureuse certitude est attestée par des témoins de la province où est situé le couvent ; et cependant l'existence même de ce couvent a été impudemment niée ! Il y a quelques mois, on n'a pu voir, sans horreur, des enfants de dix à treize ans, accablés sous le knout, obligés de passer violemment au schisme. Leur âge si tendre, leurs larmes, la protestation énergique qu'ils faisaient de rester catholiques, rien n'a pu émouvoir les bourreaux. Des réclamations furent adressées au général commandant le district. Il répondit avec calme qu'il fallait désirer le jour où il n'y aurait plus qu'une seule Eglise, qu'un seul troupeau.

La parole d'un pope, confirmée par deux témoins, suffit pour attester qu'un catholique a déclaré appartenir à l'église russe. Il arrive tous les jours que des catholiques, stupéfaits et consternés de l'audace et de la fourberie de cette tourbe impitoyable, sont forcément enrôlés par les schismatiques. Ils jurent en vain qu'ils n'ont jamais pensé à déserter leur foi. Mais ce qui est plus exécrable encore, c'est l'ordre qui a été donné à tous les curés catholiques de rayer de leurs registres tous les catholiques baptisés depuis soixante ans par les prêtres grecs unis. Ces malheureux ont été, sans exception, violemment précipités dans le schisme. Les grecs unis, qui autrefois avaient embrassé le rit latin, ont subi le même sort. Cruauté infernale ! c'est le pasteur lui-même qui, sous peine de l'exil en Sibérie, est contraint de chasser du bercail les brebis qui y sont nées, et qui sont confiées à sa vigilance. Il faut qu'il les méconnaisse ; il faut qu'il les renie, et que, leur refusant le pain de vie qu'il est chargé de leur distribuer, il les contraigne d'aller cher-

cher dans des pâturages corrompus la nourriture empoisonnée qui leur donnera la mort. Hélas ! et ce prêtre, démoralisé par de longues terreurs, n'a pas toujours le courage de mourir lui-même !

Quelle ressource contre de tels excès ? Aucune. Le seul pouvoir, la seule loi, c'est la volonté du souverain, inique artisan de ces oppressions. C'est lui qui ordonne et qui accomplit ces actes sauvages ; lui qui dispose de la vie des corps et de celle des âmes, comme le potier de l'argile qu'il tient en ses mains. Rien ne sait l'émouvoir : il veut briser, et il brise. On dirait que l'intérêt de son atroce politique n'est pas l'unique mobile qui le fait agir, mais qu'il prend plaisir aux gémissements de l'agonie et au silence de la mort. Si le monde savait quelles scènes se passent en Russie ! quels désespoirs rongent ces cœurs terrifiés ! Beaucoup de ces chrétiens, parqués dans le schisme, restent attachés de cœur et d'âme à l'Eglise romaine. Malgré les amendes auxquelles on les condamne, malgré les coups dont on les meurtrit, ils refusent courageusement de fréquenter les églises russes et de se souiller au contact des popes. Mais ils ne peuvent non plus avoir recours aux ministres de la religion que l'on veut qu'ils aient quittée. A l'heure même de la mort, il leur est impossible d'appeler un prêtre catholique. Sur le soupçon d'avoir entendu une de ces confessions de mourants, des prêtres ont été aussitôt saisis, garottés, traînés en Sibérie ou enfermés dans quelque monastère orthodoxe.

Les monastères d'hommes sont des enfers de misère et de vices. Le prêtre catholique qu'on y jette, privé de tout exercice de son culte, est contraint de remplir les plus vils emplois ; il devient l'humble valet de ces moines abjects et féroces, dignes frères des *Czernices* dont l'abbesse de Minsk n'a pas su faire une assez horrible peinture. On ne se borne pas à outrager le prisonnier, on le frappe, et son supplice est sans relâche. Si, après plusieurs années d'une telle réclusion, il est rendu à la liberté, il se trouve constamment sous la surveillance de la police dans le lieu qui lui est désigné pour domicile, avec défense de dire la messe et d'exercer aucune fonction du sacerdoce ; ce sont là les plus hauts effets de la clémence impériale. Un respectable ecclésiastique de la Podolie fut ainsi emprisonné, uniquement sur le soupçon d'avoir, en confession, dissuadé une demoiselle catholique d'épouser un Russe ; par ce seul fait elle serait devenue schismatique. Un curé a été arraché à son troupeau et incarcéré pour avoir, au prône, recommandé une catholique aux prières des fidèles. Rendu à la liberté, il ne peut être promu à aucun bénéfice.

Une femme indigente, avec un petit enfant, fut contrainte par l'autorité de faire deux fois le voyage de Kaminieck, chef-lieu de la province, pour rendre raison de son refus d'abjurer la foi catholique. Jetée dans une prison, pressée par la faim, accablée de coups, elle resta inébranlable, confessant généreusement sa foi. Par miracle, la tyrannie, vaincue abandonna sa proie. Mais combien d'autres, soumis aux mêmes épreuves, ont succombé ! Les pauvres sont particulièrement à plaindre. Les agents de tous ces forfaits veulent au moins leur arracher Dieu, ne pouvant leur arracher de l'argent. Ils éprouvent une indignation véritable à la pensée que des misérables dénués de tout, prétendent conserver une religion que l'Empereur prétend détruire, et qu'ils veulent eux-mêmes rançonner.

Les prêtres catholiques étrangers qui voyagent en Russie excitent les ombrages de la police, parce qu'on ne veut pas que les persécutions puissent être étudiées par des hommes capables d'en discerner toute la malignité, ni qu'une voix libre fasse connaître aux catholiques la véritable doctrine de l'Eglise romaine. Le voyageur suspect est soumis aux plus minutieuses et aux plus vexatoires précautions, dès son entrée en Russie. Un chanoine allemand fut obligé, à la frontière russe, de signer une déclaration par laquelle il promettait de ne pas dire la messe, de ne pas prêcher, de n'exercer aucune fonction du sacerdoce sans en avoir obtenu l'autorisation du ministre des cultes. Il faut attendre plusieurs mois pour obtenir cette autorisation, presque toujours refusée.

Une sombre épouvante règne dans les familles et dans le clergé. La délation est érigée en vertu. Les moindres soupçons suffisent pour emprisonner et persécuter une foule d'innocents. Sur la simple déclaration d'un pope, le presbytère d'un curé catholique se trouve un beau matin cerné par la police, et sans que le prêtre dénoncé puisse savoir de quoi on l'accuse, il est subitement enlevé ; le troupeau ignorera désormais ce qu'est devenu son pasteur. Nul n'osera même s'en informer : la police ne veut pas que l'on s'inquiète. Comme il peut tout, le pouvoir craint tout ; il a peur d'un soupir poussé dans le secret de ces cœurs esclaves.

En scrutant les mystères de cette tyrannie, on y voit souvent les effets d'une démence horrible, la démence de la terreur. Oui, l'Autocrate tremble ! il tremble devant les silencieuses larmes de ses victimes inconnues. Beaucoup de ses cruautés ne sont que le résultat d'une lâcheté vengeresse ; il craint l'infamie de vaincre, il craint le ridicule d'être vaincu. La parole de la pauvre abbesse de Minsk lui a fait passer de plus mauvaises

nuits que cette vénérable martyre n'en a connu dans ses cachots, embaumés et consolés par les anges de la prière.

Ces angoisses inséparables du crime expliquent comment un mystère longtemps invincible peut couvrir tant de forfaits. L'Empereur affronte tout, hors le jour. Barbare dégénéré, qui cherche les ténèbres ! Il ne craint pas de persécuter des prêtres, des pauvres, des femmes ; il ose refuser aux mourants les consolations de l'heure dernière, mais un article de journal le fait blêmir, comme le dernier des histrions. De quel immense mépris l'accablera l'histoire lorsque, fouillant son règne, elle montrera que ce vaillant de comédie, qui retrousse là-bas sa moustache au milieu d'une armée de six cent mille hommes et qui se dit le soutien du principe monarchique dans le monde, a laissé crouler trois couronnes sans leur porter secours, n'a pas même effrayé le gouvernement de Juillet, et n'a signalé enfin son immense pouvoir que par une longue suite de parjures, d'intrigues avortées et d'assassinats ! Le mot nous échappe, nous ne l'effacerons point ; car quel nom donner à tant d'exécutions affreuses qui ont rempli de martyrs toutes les parties de ces vastes royaumes où vécurent des chrétiens ! Non, aucun prince de ce temps n'aurait mieux que l'empereur Nicolas mérité les dédains de l'équitable postérité, s'il n'était sorti de la foule de ceux qu'on oublie pour se placer au premier rang de ceux qui font horreur. Mais il dominera l'époque du haut de ce colossal gibet où ses mains attachent aujourd'hui l'Eglise, et où la justice de Dieu ne laissera que la mémoire du bourreau. Il sera célèbre comme Hérode, qui fit massacrer les innocents, comme Caïphe, qui voulut étouffer la vérité dans le sang du Juste, comme le soldat du prétoire, qui souffleta Jésus sanglant et enchaîné !

Mais en attendant ce jour de l'exécration universelle, il faut se taire, ne rien voir, ne se soucier de rien ; le souvenir serait un crime, la pitié pourrait conduire à la mort. L'Empereur se cache, il veut établir un *alibi*. Si on l'accuse ne regardez pas. Et d'ailleurs, souvent vous regarderiez en vain. Il y avait là, hier, ce matin, tout à l'heure, un homme qui n'est plus. Qu'est-il devenu ? L'Empereur le sait ! Le patient est bâillonné le bourreau porte un masque, il n'y a point d'écritures, point d'échafaud, point de cris, point de témoin ; aucune tombe n'est creusée au cimetière, aucun parent n'a pris le deuil : cet homme a disparu, voilà tout. Mais il était bon et pieux ? qu'a-t-il fait ? Il s'arrêtait auprès des pauvres et leur donnait du pain, il aimait les enfants et leur apprenait à prier : vous connaissez maintenant ses crimes. Le maître qui est ici

peut dire, et ose dire comme Maxime, préfet des Gaules : *Nul ne doit se flatter d'être innocent quand je veux qu'il soit coupable.*

Oh ! malgré tout ce que l'on sait déjà, malgré tout ce que l'on saura plus tard, que d'atrocités resteront ensevelies dans les ténèbres et ne seront dévoilées qu'au tribunal de Dieu ! Que de prêtres gémissent en Sibérie ou dans d'affreuses prisons, uniquement parce qu'ils ont voulu rester prêtres ! Il faut s'arrêter, il faut taire les noms des personnes et ceux des localités, afin de n'exposer personne. L'Empereur sait frapper encore ceux qu'il a déjà dépouillés de tout et qui râlent dans les prisons et dans les mines. Des femmes, des mères ont pris la route de l'exil, pour s'être souvenues qu'elles eurent un époux et des fils !...

Ces faits seront niés par la presse de Russie, d'Allemagne et de Paris. Mais que l'on questionne tous ceux qui ont parcouru la Russie, sans distinction d'opinion et de croyance, pourvu seulement qu'ils soient des gens de cœur, l'on verra que nous n'exagérons rien. Si un observateur attentif pouvait séjourner longtemps dans l'empire, prendre des notes et parcourir en entier l'affreux labyrinthe de ces iniquités, il aurait à écrire l'histoire de l'enfer. Nous n'en traçons ici qu'une exquisse bien incomplète, mais le peu que nous pouvons dire soulage notre conscience oppressée.

Je défie, nous dit notre correspondant, « qu'un homme « de bien puisse être soumis à un plus grand supplice que celui « par où j'ai passé, quand je me suis trouvé le témoin impuis- « sant de cette cruauté sauvage, dont les forfaits se multiplient « à la face de l'Europe civilisée. En regrettant profondément « que des intérêts qui me sont plus chers et plus respectables « que les miens m'obligent de voiler mon nom, je regarde com- « me un devoir de dénoncer autant que je le puis ces formida- « bles excès de la tyrannie. Je me persuade que tous ceux qui « m'auront lu aimeront davantage la religion et la liberté, et « que j'arracherai à toute âme généreuse une prière pour les vic- « times, un anathème contre les bourreaux. Je voudrais voir tous « les catholiques du monde, se jetant à genoux et élevant leurs « mains vers Dieu, le prier sans cesse d'avancer le jour de sa « miséricorde et de sa justice ! »

En attendant cet immanquable jour où la faux entrera dans la moisson mûre, que du moins le jugement des peuples flétrisse les sanguinaires oppresseurs de la religion et de l'humanité, et les couvre, s'il se peut, d'une réprobation égale à leurs crimes !

LES QUATRE MARTYRS

(M. 2e S. II, 465)

15 avril 1856

M. Rio publie un fragment du vaste travail où il voulait traiter de la *Poésie chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes.* Les études l'avaient conduit à envisager le martyre comme un des plus riches domaines qui, dans la famille du Christ, constituent la matière de l'art. C'est là en effet, que l'âme et l'intelligence humaine peuvent contempler le plus direct, le plus pur et le plus touchant reflet du Beau souverain et l'absolu. Le martyre est l'idéal du dévouement et du sacrifice, toujours grand, noble, parfait dans son principe, dans sa marche dans son but. C'est l'amour de Dieu qui se propose l'œuvre même de Dieu, et qui l'accomplit par les mêmes moyens que Dieu a voulu l'accomplir au milieu des hommes ; c'est-à-dire, par les souffrances et la mort de la croix. On comprend à quel point l'intelligence de la poésie chrétienne est liée à l'étude, à la méditation du martyre. M. Rio nous dit qu'à mesure qu'il réunissait les matériaux, ce sujet devenait pour lui l'objet d'une prédilection particulière. Ne pouvant donner suite à son dessein, il a du moins voulu signaler à la sympathie de ses lecteurs, quatre types, qui, sans épuiser toutes les variétés du martyre réunissent chacun dans son genre les conditions de l'idéal religieux, lesquelles sont identiquement les conditions de l'idéal poétique.

Ces quatres types sont quatre biographies, tirées avec une exactitude scrupuleuse des documents les plus authentiques.

L'écrivain n'avait rien à inventer pour intéresser ses lecteurs, et le chrétien se serait reproché d'inventer quelque chose. On pourrait dire que ce sont quatre chapitres qu'il ajoute aux *Acta martyrum* et qu'il restitue à la famille catholique. Ils étaient ignorés ou tombés dans l'oubli. En voici les titres : *Philippe Howard*, martyr de la vérité ; *Ansaldo Ceba*, martyr de la charité ; *Helena Cornaro*, martyr de l'humilité ; *Marc-Antoine Bragadino*, le soldat martyr. Noms profondément inconnus, sauf peut-être de quelques rares érudits ; mais désormais, grâce à une plume habile et savante, placés avec honneur dans ces pieux souvenirs qui sont la meilleure richesse des cœurs chrétiens. M. Rio s'est heureusement acquitté de sa tâche. Il a écrit noblement et simplement ces nobles et simples histoires, dérobant en quelque sorte son émotion sous les faits qu'il raconte. Le cœur bat, la voix est calme. C'est l'art qu'il faut en de pareils sujets ; mais cet art ne s'apprend point. Heureux ceux à qui Dieu l'a révélé !

L'histoire d'Ansaldo Ceba et celle d'Helena Cornaro paraissent moins, au premier aspect, avoir le caractère de ce que l'on appelle ordinairement le martyre. *Ansaldo Ceba*, poète génois de la fin du seizième siècle, échoua dans ses efforts pour convertir au christianisme une juive belle et célèbre qu'il aimait sans l'avoir jamais vue. Il mourut sans espérer le salut de cette âme pour laquelle il avait tant souffert et tant prié. *Helena Cornaro*, fille d'un patricien de Venise, fut toute sa vie victime de l'étrange orgueil de son père, qui voulut absolument qu'elle devînt un prodige de science humaine, lorsque Dieu semblait l'avoir destinée à la vie du cloître. Elle dut apprendre toutes les langues savantes, se rendre capable de demander le doctorat en théologie, si l'Eglise y consentait, et se faire recevoir maîtresse ès arts et docteur en philosophie à l'Université de Padoue. Elle succomba à la fleur de son âge, belle, aimable et pure, la femme la plus admirée de l'Italie, célèbre dans toute l'Europe, mais crucifiée par cette gloire dont elle avait eu toujours horreur ; martyre, en effet, de l'humilité, comme dit son biographe, et martyre aussi de l'obéissance. L'auteur a su, par une analyse délicate et profonde, dans l'histoire d'Ansaldo, et surtout dans celle d'Helena, faire comprendre ce martyre de l'âme qui se poursuit et se consomme lentement, sans que la victime ait à répandre une goutte de sang ni pour ainsi dire une larme ; supplice invisible, où les bourreaux sont des amis qui frappent avec constance, d'une main douce et d'un cœur affectueux. Sur leur croix, Ansaldo et Helena étaient d'ailleurs deux parfaits chrétiens, résignés, tendres, acceptant leurs souf-

frances et les offrant à Dieu pour le salut de ceux par qui ils souffraient. C'est à cet amour des souffrances et à cet usage qu'ils en font que l'on reconnaît les vrais chrétiens et les vrais martyrs. Epuisée par ses tortures intérieures et par une longue maladie, Helena Cornaro s'imposait encore des jeûnes et des pénitences extraordinaires pour obtenir de Dieu le succès des armes chrétiennes contre les Turcs. Elle reçut sur son lit de mort les remerciements de Jean Sobieski, et elle vit en mourant la Vierge sainte de Cestocova, patronne des Polonais.

Philippe Howard, le martyr de la vérité, appartient à cette phalange trop peu connue de héros et de saints qui, pendant les règnes d'Henri VIII et d'Elisabeth en Angleterre, confessèrent la vérité du Christ comme on la confessait à Rome sous les plus hideux persécuteurs. Durant trois siècles, leur sang parut avoir coulé sans résultat pour l'Eglise. Il germe aujourd'hui. Un mouvement pieux ramène les esprits vers ces cercueils enfouis par les bourreaux dans une ombre épaisse, avec le soin que les scélérats prennent à cacher leurs crimes. Quand le nom des martyrs n'était pas ignoré, leur mémoire était diffamée. Par la lâche complicité des lettrés, des philosophes, des politiques, Elisabeth, fardée et sanglante, avait tous les honneurs de cette époque, où elle fut à la fois le fléau de la religion, de la liberté et de la pudeur. M. Rio lui applique les paroles de Démosthènes contre un roi qui spéculait sur la corruption de son siècle : « On a vu d'autres souverains, avant Philippe, jouir des prospérités extraordinaires ; mais il y a un bonheur qui n'est échu qu'à lui seul ; c'est qu'ayant eu besoin d'hommes pervers pour lui servir d'instruments, il en a trouvé dont la perversité surpassait et ses besoins et son attente. »

Henri VIII et sa fille ne trouvèrent pas seulement ces hommes qui les servirent à leur gré et au delà de leur attente. Comme s'il leur avait été donné de corrompre l'humanité jusqu'en ses sources, il en naquit après eux que le zèle de l'iniquité rendit gratuitement leurs admirateurs, et qui, pour les aduler encore, se servirent du sang même des innocents qu'ils avaient immolés. L'odieuse Elisabeth, que Duperron appelait si bien *un vieux monstre conçu d'inceste et d'adultère*, fut surtout l'objet de cette servilité posthume ; justice n'en est pas faite encore après deux siècles et demi. Elle put se rassasier d'hypocrisie, de luxure et de vengeance, et faire de sa cour, durant un long règne, quelque chose de comparable à ces cirques pompeux de la vieille Rome, où le sang coulait dans toutes les fêtes et où les retraites de la débauche étaient contiguës aux cachots. On ne vit que l'insolence du crime, elle parut légitime et on l'adora.

Les grands poëtes surpassèrent en adulations imprudentes les derniers histrions. Ils traitèrent de *reine vierge* une atroce Messaline qui renouvelait et affichait sans cesse le scandale de ses débordements ; ils firent l'apologie de tous ses forfaits, de tous ses vices ; la bassesse des écrivains et des philosophes fut plus abominable que la brutale obéissance des bourreaux et que le zèle même des courtisans ; l'ignominie des hommes d'Etat surpassa toutes les autres. Il y avait un Parlement. Quand Marie Stuart fut condamnée, la Chambre des Communes vota la rédaction d'une formule de *dévote prière à Dieu*, pour qu'il inclinât le cœur d'Elisabeth à signer la sentence de mort ! Ces sentences de mort, que la *reine Vierge* prodiguait, elle les faisait volontiers prononcer ou même exécuter par ses amants. On voulut oublier tout cela, pour ne voir que la splendeur extérieure d'un règne qui fit triompher l'hérésie. Nous avons entendu et nous entendons tous les jours quelque apologie des destructions de 89 et des forfaits de 93 ; mais chez nous, le combat dure pour ainsi dire encore, et ces voix, celles du moins qui vont jusqu'à honorer le crime, sont isolées et sans crédit. La démence d'un banni ou la marotte d'un poète se permettent de tels excès ; la partie saine de la nation les contemple avec une dédaigneuse pitié. En Angleterre il n'y eut qu'une voix pour Elisabeth, durant plus de trois siècles. De nos jours même, dans l'église de Westminster, l'archevêque (anglican), de Cantorbéry, s'adressant à la reine Victoria le jour de son couronnement, lui recommandait la glorieuse Elisabeth pour modèle. « Je ne comprendrai jamais, dit M. Rio, que le peuple « de Londres, sans distinction de croyances religieuses, n'ait « pas brisé le cénotaphe sur lequel on lisait qu'Elisabeth avait « été la première vierge sur la terre et qu'elle était la seconde « Vierge dans le ciel. » Patience ! Voici qu'on recherche enfin les cercueils des martyrs et qu'on les ouvre. L'histoire en sortira ; la vérité fera voir qu'elle peut ressusciter après trois siècles comme après trois jours, et que partout où l'iniquité croit sceller une tombe, Dieu la condamne à déposer un berceau.

Philippe Howard, comte d'Arundel, tomba jeune entre les mains d'Elisabeth et faillit y perdre plus que la vie. Il parut à la cour peu de temps après que son père, le duc de Norfolk, eut péri sur l'échafaud par les ordres de la reine, et il baisa la main souillée qui l'avait fait orphelin. Cependant, par une grâce de Dieu, ce courtisan d'Elisabeth avait reçu dans son enfance des impressions de vertu qui se réveillèrent après un long oubli. Il vit l'atrocité des persécutions. Quelques paroles du P. Campian allèrent à son cœur, quelques gouttes du sang de

ce martyr rejaillirent sur lui ; il fit comme ces héros des premiers siècles, qui, se levant au milieu du cirque, devant l'empereur et devant les bêtes, se déclaraient chrétiens. Elisabeth l'enferma dans la tour de Londres, et ses juges le condamnèrent à un emprisonnement dont la durée devait dépendre du bon plaisir de la reine. Le bon plaisir de la reine était qu'il mourût en prison, du supplice de la prison. Les geôliers royaux s'y entendaient. Ils se mirent à l'œuvre sans impatience et sans pitié. L'exécution dura douze ans. C'est ce martyre effroyable dont M. Rio a retrouvé les actes authentiques, et dont il nous raconte les péripéties avec une simplicité pleine d'émotion et de grandeur.

Au bout des trois premières années, la santé du captif était déjà ruinée à jamais. Elisabeth, l'eût-elle voulu, ne pouvait plus lui faire grâce ; mais elle n'y pensait guère. Elle et ses gens avaient un but qu'ils poursuivaient avec ténacité, tout en désespérant de l'atteindre. Le confesseur les irritait et les humiliait par sa constance ; ils voulaient l'abattre, triompher de son âme : ils ne parvinrent qu'à le désoler quelquefois. C'est le caractère particulier des persécutions d'Elisabeth : elle y déployait l'astuce de la femme et la perversité intelligente du renégat. Non contente d'ôter à son prisonnier la liberté, l'air, la lumière, elle s'appliquait à le frapper dans son cœur, dans son âme, dans sa piété. Elle ne laissait arriver jusqu'à lui aucune nouvelle de sa femme et de ses enfants ; elle lui faisait retirer ses livres de prières ; elle le faisait persécuter par ses frères eux-mêmes ; elle produisait de faux témoins qui juraient devant les Cours de justice que le comte d'Arundel avait mal parlé de la religion catholique ; enfin, elle eût voulut que, dans la privation absolue de toute assistance et de toute consolation humaine, il doutât encore de son Dieu. Mais cette grâce de choix, cette manne des cœurs affamés d'espérance, d'amour et de justice, Dieu n'a laissé à aucune tyrannie le pouvoir d'en priver ceux qui en ont besoin et qui la lui demandent. Il la fait tomber partout ; c'est dans les lieux de supplice les plus profonds, dans les cachots les mieux gardés qu'il la verse avec plus d'abondance, et qu'elle communique à ses serviteurs enchaînés et mourants la force par laquelle il a vaincu le monde.

Elisabeth, avec son infernal pouvoir et son infernal génie, ne réussit donc qu'à élever dans les voies de la sainteté la patiente victime contre qui elle s'acharnait. Rien n'est beau à voir ici-bas, rien n'est salutaire à contempler comme ce travail de Dieu, qui, sous les regards et par les mains de ses ennemis, fait un saint, un Christ, un Dieu, d'une pauvre et

faible créature livrée aux caprices infâmes de la toute-puissance humaine. Malgré la férocité des geôliers, l'étonnante vertu du comte d'Arundel les touchait ; malgré leur vigilance, le bruit en transpirait au dehors des murs de la Tour, Elisabeth finit par en avoir peur. Voyant que le corps, par une sorte de miracle, lui résistait comme l'âme, et craignant l'effet d'une exécution publique, qui eût d'ailleurs donné au martyre la consolation de répandre son sang pour Jésus-Christ, elle le fit empoisonner.

C'était la onzième année de la captivité. Il ne mourut pas immédiatement ; mais il sentit que les sources de la vie étaient totalement épuisées, et qu'il n'attendrait pas beaucoup encore. Il demanda alors deux grâces à la reine : la première, qu'un prêtre catholique, prisonnier dans la Tour, pût pénétrer auprès de lui ; la seconde, de pouvoir serrer une dernière fois sur son cœur sa femme et ses enfants. Elisabeth se montra tout entière. En refusant péremptoirement au prisonnier de lui laisser voir le prêtre qu'il désirait, elle lui offrit de lui rendre la liberté avec la pleine jouissance de ses honneurs et de ses biens. Une seule condition était mise à ces faveurs : un acte de présence dans une église protestante ; c'est-à-dire, l'apostasie ! « Ce fut ajoute M. Rio, comme l'éponge imbibée de fiel, tendue avec dérision au mourant pour étancher la soif de son cœur. » Philippe demanda de pouvoir au moins adresser ses adieux à sa famille par l'entremise de son frère William, qui était catholique : nouveau refus. Il se rabattit sur son autre frère, Thomas, protestant, et dont il avait eu sujet de se plaindre. Cette prière encore fut rudement rejetée. Il fut décidé que le prisonnier mourrait seul. Philippe adora la volonté de Dieu, et se mit à réciter son chapelet, seul acte de dévotion que son extrême faiblesse lui rendît possible.

Couché, silencieux, immobile, sauf l'imperceptible mouvement de ses lèvres et de léger bruit du chapelet dans sa main déjà cadavéreuse, il attendait la mort, assisté de deux serviteurs que Dieu avait voulu qu'on lui laissât pour être un jour ses témoins. Un spectateur inattendu parut sur cette scène funèbre. Le lieutenant de la Tour entra, non plus avec l'air d'autorité et d'insulte qu'on lui voyait d'ordinaire. Depuis qu'il avait signifié au prisonnier les durs refus de la Reine, la surhumaine résignation de celui-ci avait fait entrer dans son cœur le remords avec la pitié. Il s'agenouilla près de Philippe, baisa sa main, et d'une voix suffoquée par les larmes, lui demanda pardon. — *Monsieur le Lieutenant,* répondit le Martyr recueillant le peu de forces qui lui restaient, *de tout mon cœur ; comme je*

désire que vous me pardonniez vous-même les remarques peu charitables que j'ai pu faire sur vos procédés. Quand d'autres, ajouta-t-il, *viendront ici occuper la place que je vais laisser vacante, n'aggravez pas le poids de leur malheur. Il ne faut pas fouler aux pieds ceux que la fortune a jetés par terre. Les vicissitudes sont si brusques dans le temps où nous vivons. que les persécuteurs peuvent à leur tour devenir persécutés ; et vous-même, qui avez la garde des autres, qui vous répond que vous ne serez pas gardé sous les mêmes verrous?* Avertissement prophétique. Ce lieutenant, en effet, bientôt disgracié eut à subir, comme prisonnier, d'un gardien aussi dur que lui, les mauvais traitements qu'il avait infligés aux autres.

« Dans une autre circonstance, le comte d'Arundel parut « mieux encore avoir reçu le don de prophétie. Il avait réglé « d'avance l'emploi de sa dernière semaine, assignant à cha- « que partie de la journée sa dévotion spéciale. Après avoir « supputé jusqu'au dimanche, 19 octobre, qui fut le jour de « sa mort, il ferma le calendrier, en disant avec un accent que « ses serviteurs remarquèrent : *Jusque-là, et pas davantage.* « Sa physionomie se transfigurait à mesure qu'il sentait appro- « cher le moment de sa délivrance. Peu à peu, sa voix devint « plus lente et plus creuse, et après un suprême effort pour « prononcer encore les noms de *Jésus* et de *Marie,* sans chan- « ger d'attitude, sans trahir par aucun mouvement le moindre « malaise, les yeux toujours fixés vers le ciel et les mains posées « en croix sur sa poitrine, il parut se laisser gagner par un « doux sommeil, et rendit sa belle âme à Celui qui l'avait « créée pour sa gloire. »

Qui croirait que la rage d'Elisabeth ne fut pas satisfaite encore ? Non contente d'avoir assassiné onze ans un homme qui ne l'avait offensée qu'en refusant d'abjurer sa foi, cette abominable femme le poursuivit mort, dans sa veuve, dans ses fils orphelins, jusque sur son cadavre. Elle fit faire à la chapelle de la Tour une cérémonie inouïe et incroyable, où le ministre du culte royal, après avoir demandé au gouverneur si son prisonnier avait persévéré jusqu'à la fin dans ses mauvaises voies, entonna devant l'assistance un chant d'action de grâces et de malédictions, remerciant Dieu qui venait de délivrer ses serviteurs d'une grande crainte, maudissant l'ennemi de Dieu et de la Reine. Ces malédictions, dont les formules étaient sacrilègement empruntées à la Bible, se terminaient par le fameux verset que le même fanatisme avait déjà hurlé sur l'échafaud de Marie-Stuart : *Ainsi périssent tous vos ennemis, ô Seigneur! et que ceux qui vous aiment soient comme le*

soleil quand il paraît dans sa puissance! Et l'assistance, de gré ou de force, répondait : *Amen!* Mais ce n'est pas la prière des bourreaux, c'est la vôtre, martyrs sacrés, qui monte au ciel et que Dieu entend, et à laquelle lui-même répond par l'*Amen* vainqueur que répètera l'éternité. Quand le méchant, vous ayant écrasés, célébrera son triomphe, Dieu, bénissant votre défaite, fera ce que vous avez voulu : *Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet, et salvos faciet eos.*

Captivé par cette touchante et sereine figure du martyr de la vérité, nous nous y sommes arrêté trop longtemps, et il ne nous reste plus de place pour parler de *Marc-Antoine Bragadino*, le soldat martyr, aussi admirable que Philippe Howard, quoique dans un genre tout différent. Marc-Antoine Bragadino, patricien de Venise, soutint contre les Turcs, peu de temps avant la bataille de Lépante, le célèbre et formidable siège de Famagauste. Trahi par le vainqueur, au mépris de la foi jurée, il fut massacré avec tous les raffinements de la barbarie musulmane, en refusant de racheter ses jours par l'apostasie. Toute sa vie il avait donné l'exemple des plus hautes vertus, mais durant ce siège, presque incomparable en horreur, il offrit le modèle de l'héroïsme chrétien. M. Rio l'appelle le dernier des croisés. La foi des croisades remplissait en effet ce cœur magnanime, qui puisa dans l'amour de Dieu et de la patrie catholique un courage supérieur à tous les périls, une constance digne de l'admiration du monde, et une éloquence capable d'élever et de retenir tous ceux qui l'entouraient au niveau de sa propre vertu. Nous regrettons peu de ne pouvoir esquisser ici quelques traits de cette noble figure. Nos lecteurs aimeront mieux la contempler dans le cadre plein de mouvement et de lumière où M. Riol l'a placée avec un art exquis. L'histoire des *Quatre Martyrs* est un livre excellent sous tous les rapports, et où pour tout dire le talent de l'écrivain n'est pas au-dessous du charme et de la majesté du sujet.

TROIS MARTYRS EN CORÉE

(M. 3e S. I, 547)

6 Mai 1867.

Le dernier numéro des *Annales de la Propagation de la foi* (mai 1867) contient des lettres de Chine, de Corée, du Dahomey et de la Polynésie orientale.

Les lettres de Corée, adressées par M. Féron, de la congrégation des Missions-Etrangères, complètent les détails déjà publiés sur la persécution qui sévit en Corée depuis 1866. Elles racontent le martyre de trois néophytes coréens, mis à mort après les neuf missionnaires français. Ces trois néophytes ont été torturés plus cruellement encore que leurs prêtres ; Dieu leur a accordé de montrer la même vertu.

Nous abrégeons ce récit, tracé avec une simplicité sublime par l'apôtre qui survit seul à ses frères.

Paul O Pan-tsi, de race noble, après une jeunesse dissipée s'était montré digne du baptême, et il vivait en pénitent. Arrêté le 11 mars 1866, il subit un premier interrogatoire suivi du supplice du *tsioul* ou ploiement des os des jambes. Interrogé de nouveau, la torture ne put lui arracher que quelques soupirs. Comme on le ramenait du prétoire, un bourreau le frappa sur la tête et le sang jaillit. « — Pourquoi, dit-il, me frapper sans l'ordre du mandarin ? » Les bourreaux lui donnèrent de nouveaux coups, il se tut. On essaya de le faire apostasier. Deux Chrétiens, ses compagnons de chaînes eurent le malheur de faiblir et reçurent aussitôt la liberté. Il demeura inébranlable. Désespérant de le vaincre, on l'étrangla.

Il avait passé cinquante ans. Les Chrétiens recueillirent son corps et l'inhumèrent dans un terrain appartenant à sa famille.

Hyacinthe Hong, aveugle et sexagénaire, refusa d'apostasier. Les bourreaux, lui ayant ôté ses vêtements, le lièrent par les pieds, les mains et les cheveux, et le frappèrent avec une extrême violence. Remis en prison, et chargé d'une lourde cangue, il resta ainsi sept jours, distribuant aux autres prisonniers chrétiens, privés de nourriture, presque tout ce qu'on lui apportait à manger. Bientôt on cessa de le nourrir lui-même. Jusqu'à sa mort, qu'il attendait encore cinq jours, les geôliers ne lui donnèrent plus même une goutte d'eau.

Il fut soumis à une torture inaccoutumée : les satellites lui ramenèrent la tête jusque sur les pieds passés dans les ceps, tandis qu'il avait les bras étendus en croix. Pressé de ce supplice, il souhaita qu'on y mit fin. Les bourreaux lui dirent d'abjurer, il se tut. On ne le délivra que pour lui faire subir un nouvel interrogatoire au milieu d'une autre torture. Huit bourreaux, quatre de chaque côté, le frappaient sans relâche, ne s'interrompant que pour laisser au juge le temps de lui demander s'il était encore Chrétien. Ce saint martyr confessait sa foi, et les bourreaux continuaient de frapper. A diverses reprises la violence des coups le fit évanouir. On le déliait alors, et lorsqu'il avait repris connaissance, il disait : « Je suis Chrétien. » Enfin, sur l'ordre du juge, il fut étranglé le lundi saint.

Thomas Song, homme de vingt-huit ans, fidèle, mais jusque-là d'un caractère peu énergique, était devant le mandarin et réclamait des objets volés, lorsque tout à coup ce magistrat l'interrogea sur sa foi. Il se déclara Chrétien. Jeté aussitôt en prison, il fut si cruellement battu qu'ayant été envoyé au gouverneur de la province, les satellites furent obligés de le porter. Néanmoins, chaque jour il était dépouillé, lié et frappé à coups de bâton.

Une fois, les satellites le suspendirent par les pieds et lui couvrirent le visage d'ordures. Le martyr dit : « C'est bien ! » Les satellites, étonnés, l'interrogèrent sur le sens de cette parole. Il répondit : « C'est bien pour un pécheur qui a fait suer le sang à Jésus-Christ. Voilà le fiel et le vinaigre que lui ont fait boire nos péchés. » Une autre fois, ses compagnons de captivité ayant voulu frictionner ses membres enflés et en exprimer le sang corrompu, il s'y refusa. « Du reste, ajouta-t-il, Jésus et Marie sont venus toucher mes blessures. » L'on assure, en effet, observe M. Féron, que dès le lendemain ses plaies étaient cicatrisées.

Dans sa prison, il observait avec une scrupuleuse exactitude les jeûnes et les abstinences de l'Eglise ; rien ne lui put faire omettre aucune de ses pratiques ordinaires de piété. Il avait un oncle, apostat et délateur, qui osa lui écrire pour l'exhorter à l'apostasie. Il rejeta la lettre de ce traître, ce qui lui valut un surcroît de mauvais traitements.

Cependant, ne pouvant obtenir de lui un acte ni un mot qui permit de lui attribuer le bénéfice de l'apostasie le mandarin s'avisa de lui dire qu'il le regarderait comme ayant obéi, s'il n'arrachait pas avec les dents un morceau de sa propre chair. Le martyr répondit que son corps appartenait à Dieu, et qu'il ne lui était pas permis de le mutiler ; mais que le mandarin ayant sur lui l'autorité paternelle, et exigeant cette preuve de son attachement à la foi, il ne la refusait pas. Aussitôt, d'un coup de dent, il s'arracha un morceau de chair à chaque bras.

Ce fut ainsi que *Thomas Song* voyagea du lieu de sa première prison jusqu'à la ville nommée Rong-Esiou. Il arriva le samedi-saint et parut aussitôt devant le gouverneur, lequel ordonna de le mettre immédiatement à la question. Il la subit trois fois de suite. Après la troisième épreuve, on l'emporta sans connaissance, et le même jour il fut étranglé dans sa prison. Ce jour-là aussi, les bourreaux mirent à mort deux femmes chrétiennes, dont l'histoire n'est pas encore suffisamment connue. Les fidèles ont recueilli les corps précieux de ces témoins du Christ.

Voilà l'œuvre de la prédication catholique parmi ces peuples si terriblement « assis dans l'ombre de la mort. » Pour savoir de quelle fange nos missionnaires pétrissent de tels héros, il faut connaître les chefs de la société païenne, les lettrés (ils le sont tous) qui la protègent contre la lumière du Christ.

Un missionnaire raconte qu'invité à entrer dans un temple d'idoles, il y trouva quantité de bonzes et de lettrés qui le pressèrent de questions : « Le Christianisme, disaient-ils, enseigne « de saintes doctrines. Mais que reçoit-on par an pour être « chrétien ? — Rien, répondis-je. — Mais le jour du baptême, « ne reçoit-on pas quelques sapèques ? — Pas une. — Com- « ment ! on n'accorde au chrétien aucun salaire ? — Aucun. « — Mais alors quelle utilité peut-il y avoir à devenir chré- « tien ! »

A ce cri de morale *positiviste*, le missionnaire répondit que l'utilité d'être chrétien consiste dans la possession des biens spirituels en cette vie et d'une gloire éternelle dans l'autre. Les bonzes et les lettrés ne comprirent point. Ces hommes n'ont de pensée, de vie, de religion que pour l'argent ; ils sont prêts à

tout dès qu'ils voient des sapèques à gagner ou à voler. La plupart du temps, ils ne persécutent les chrétiens qui en vue de les piller. « Comment de tels hommes, s'écria le missionnaire, embrasseraient-ils la religion de Celui qui n'avait pas où reposer sa tête ? » Cependant les pauvres, les ignorants, les opprimés se rendent au Christ, et leur foi s'élève jusqu'à l'héroïsme.

On aurait tort de croire que les immenses populations de la Chine et des contrées tributaires — quatre cent millions d'âmes, peut-être davantage, — ne sont que de timides troupeaux, en qui nulle énergie ne se réveillera jamais. Un jour les Orientaux auront les armes de l'Occident ; un jour quelque prince baptisé ira par là se munir de chair à canon, et y sèmera la graine militaire ; un jour quelque souverain de la Chine achètera la fleur des écoles savantes de l'Europe, et cette élite abjurera sans difficulté le Christianisme et la patrie européenne.

Alors la fière Europe verra de durs conquérants arriver de ces lointains déjà si rapprochés où son stupide dédain laisse égorger les apôtres. Elle ne veut pas leur porter le baptême, ils viendront le chercher.

LE COMTE DARIUS PONIATOWSKI

(M. 3e S. II, 299)

26 Décembre 1867.

On nous annonce d'Hyères la mort de M. le comte Darius Poniatowski, d'une grande et illustre famille de l'Ukraine. C'était dans la force et la beauté du mot un homme de bien, et, pour dire davantage, un chrétien véritable. Il avait au suprême degré toute la noble fierté des grandes races, et toute la charmante humilité d'un disciple de Jésus. Ecarté des affaires par son état constant de maladie, il faisait largement l'aumône, se donnant au soin des pauvres avec un cœur aussi ardent que son esprit était élevé. Il avait étant jeune, étudié la médecine ; aussi longtemps que ses forces le permirent, il servit de ses mains ceux qu'il assistait de sa bourse. Ses compatriotes malheureux le comptaient au premier rang de leurs bienfaiteurs ; mais sa charité ne s'arrêtait pas là, et il était vraiment le frère de tous ceux qu'il voyait souffrir. Son intelligence, très belle et très cultivée, l'aurait rendu remarquable partout ; elle n'était toutefois qu'un charme secondaire dans le rayonnement de son ardente bonté. Sa vie durant les dernières années, ne fut en quelque sorte qu'une agonie. Dans cet état même, à force de patience, de piété, de courage, il savait encore se rendre aimable à ceux qui l'entouraient.

Il était un de ces hommes rares qui sont joyeux dans la douleur, qui apparaissent grands dans les petites circonstances de la vie cachée. Il a souffert et il est mort au milieu de l'obscurité de ses vertus avec la constance sereine d'un héros exposé aux regards du monde. Mais par sa foi il avait sur lui bien plus que les regards du monde : il avait les regards de Dieu, et ses regards étaient sur Dieu. Perte irréparable, si ceux qui l'ont subie n'avaient appris de lui-même à reconnaître et à bénir en tout la volonté qui nous donne la vie et nous en assigne les chemins et les travaux.

ARTHUR MURCIER

(D. M. I, 141)

10 Février 1873.

Elève distingué de l'école des Chartes, M. Murcier a laissé un opuscule sérieux et solide sur les sépultures chrétiennes, et quelques autres travaux qui dénotent son mérite. Il assista son beau-frère dans ses curieuses recherches sur le droit du seigneur au moyen-âge, et il fut durant quelques années l'associé de la librairie Gaume, où ses études et son goût trouvaient leur emploi. Sa chétive santé l'obligea de se retirer, et dès lors, sans renoncer aux études, il n'eut plus guère d'autre occupation que d'être malade. On pourrait dire que ce fut l'art difficile où il excella. Il sut être malade avec patience, avec sérénité, malade sans espérance et avec une invincible douceur.

Il accepta le poids de l'inutilité et le chagrin de ne pouvoir donner tout ce qui était en lui. Seul il ignorait combien il se rendait utile, et tout ce qu'il donnait, non seulement par l'exemple de sa résignation et de son courage dans la maladie, mais encore par les bons offices qu'il prodiguait à tous ceux qu'il pouvait obliger. Moins occupé au service du prochain, il eût trouvé le temps d'avancer et peut-être terminer quelques-uns des ouvrages qu'il regrettait tant d'abandonner. Il préférait consacrer ce qu'il conservait de forces à des intérêts qui lui plaisaient moins et que son cœur affectueux jugeait plus importants.

Il était pieux, dans une simplicité tranquille et inébranlable, plus attaché à l'Eglise qu'à lui-même, et plus soucieux

de sa cause que de toute autre. Il était par excellence le bon chrétien, ce que l'on appelait autrefois avec un sens si humble et en même temps si fier : *l'homme craignant Dieu.* Il marchait dans la voie des commandements. Il avait commencé dès sa jeunesse et il continua tous les jours de sa vie. Il semblait ne pouvoir autrement faire, et rien de ce qui détourne le commun des hommes ne le sentait. On eût dit qu'il ne le voyait pas.

Cette vie si simple, si tranquille au milieu des douleurs de la maladie et des perpétuelles menaces de la mort dont il calculait le progrès incessant, eut une fin héroïque et magnifique. Il y a huit jours, la mort apparut tout à coup. Il pouvait la croire plus loin, mais il avait étudié son mal, il connaissait le symptôme. Il ne fut ni surpris ni troublé et se tint prêt.

Le redoutable symptôme s'affermit, et lui fit de même. Il regarda d'un œil toujours calme et plus ferme, tout ce qu'il allait quitter, sa femme, sa maison, ses enfants, ses amis peu nombreux, mais intimes et très chers. Il dit à quelques-uns, grave et souriant : « Dieu peut faire un miracle, priez ; mais c'est la mort et c'est une grâce. » Il dit aussi, voyant la neige et la pluie : « Beau temps pour s'en aller... Eh bien, j'aurais cru que c'était plus difficile. » Il avait toujours redouté la mort. Présente, il ne la craignit pas. Lui aussi vérifia cette maxime de saint Vincent de Paul, qui disait que l'aumône éteint l'effroi des derniers moments et dépouille la mort de ses terreurs.

Les souffrances étaient fortes et incessantes, la vie lui était arrachée par un travail continu, mêlé de secousses terribles ; mais son âme, pleine de confiance en Dieu, n'était ébranlée dans aucune de ses puissances. Dieu était doux à son âme pure, et son âme était douce à la mort. Il se sentait au but ; il savait que la prière fidèle le suivrait au delà du redoutable seuil ; il avait toujours cru et il croyait à cette heure plus fortement que la mort ne vient au chrétien que comme messagère de Dieu, et qu'elle apporte la véritable vie. Sa chambre mortuaire s'illuminait des chères images de ceux qu'il avait pleurés, et qu'il allait revoir dans la lumière de Dieu, parce qu'ils étaient morts comme lui dans la vie et dans la beauté de cette lumière.

La force et la grâce de son esprit demeuraient entières ou plutôt s'accroissaient à chaque minute qui rapprochait la fin. Ses yeux avaient tout leur affectueux éclat, sa voix tout son calme. Un de ses parents, prenant congé de lui, s'agenouilla près du lit, et lui tenant la main, récita l'*Ave Maria.* Il s'associa à cette prière, et à *et in hora mortis nostræ,* il appuya du doigt, comme pour dire : *Nous y sommes.* Ce parent lui ayant dit : *A demain,* il reprit, souriant toujours : *Vous me trouverez cer-*

tainement! Cette sérénité dominait tout. Il y avait autour de lui une immense douleur, mais point d'épouvante. Cet homme allait à Dieu.

Il demanda les derniers sacrements, répondit aux prières, reçut le Dieu vivant avec la ferveur de la première communion, fit venir ses quatre jeunes enfants, les exhorta, leur dit sa reconnaissance et son respect pour leur mère, et leur donna sa bénédiction. Que de grandeur, que de majesté, que de gloire véritable autour de cet humble lit d'un chrétien inconnu du monde, mais qui se sait connu du grand Dieu qu'il connaît, et qui va entrer en possession du royaume éternel !

Bonne vie et bonne mort ; bon travail et bon salaire ! Arthur Murcier avait vécu pour cette mort ; elle a couronné son labeur et son espérance.

ARMAND PARROT

(D. M. I, 393)

31 Juillet 1873.

Armand Parrot était fils unique d'un médecin de Périgueux. Il vint à Paris pour étudier la médecine. Son père, ami de ma jeunesse, me l'adressa. Il était laborieux, intelligent, très honnête et très beau. Je fus effrayé pour lui de ce temps d'études qu'il avait à traverser. Hélas ! me disais-je, dans quel état son père le reverra-t-il ? Que feront de ce bel enfant les leçons qu'il recevra de ses maîtres et les exemples que vont lui donner ses compagnons ? J'essayai de le prémunir. Il me dit qu'il resterait fidèle à sa mère, dont il emportait les larmes. Je le revis souvent. Il était en effet fidèle. Il étudiait son grand art, essayait d'apprendre ailleurs ce que ses maîtres ne lui disaient pas et ne savaient pas, et se gardait du reste avec les souvenirs de sa chère maison paternelle. Le noble enfant avait le courage d'aimer son père et sa mère. La tendresse, les espérances, la fierté de ceux-ci se devinent. Ses progrès étaient grands et même rares. Son père, médecin très accrédité et riche, travaillait encore pour lui. Lui, ne rêvait que de prendre ses diplômes pour quitter Paris et revenir médecin à Périgueux. Son père lui faisait bâtir une maison dans un très beau domaine aux portes de la ville. L'excellent jeune homme n'avait pas d'autre désir que de vivre là, dans son aimable pays, avec ses parents, et d'être médecin des pauvres. C'était une vie d'honnête homme, bien commencée, sage et modeste. Un coup de foudre la termina héroïquement. La guerre survint, Armand Parrot se trouva

enfermé dans Paris et fut attaché comme aide-major au fort de Vanves. Le 7 Janvier, pansant un blessé sous le feu, il fut atteint d'un éclat d'obus et mourut quatre jours après, satisfait d'avoir accompli son devoir et n'ayant de regret qu'aux larmes inconsolables qu'il allait faire couler. Chose admirable, qu'à cet âge des beaux rêves on tienne si peu aux réalités qu'ils annoncent, et qu'une mort inopinée puisse être reçue comme un bien soudain que ne permettait pas la vie ! Cependant, c'est le signe des jeunesses très pures de faire leur sacrifice avec indifférence ou même avec une secrète joie. L'âme, en se retirant, laisse un sourire sur ces lèvres qui n'ont pas fait de parjures, et qui se closent pour jamais, après avoir déposé un baiser filial sur l'autel domestique et sur l'autel de la patrie. Armand Parrot avait vingt-deux ans. Le père et la mère infortunés restaient livrés à leur douleur, mais cette douleur était sainte ; elle avait le parfum sacré de cette mort. Une même pensée leur vint à la nouvelle qu'ils n'avaient plus de fils : ils se dirent en même temps que leurs fils ne mourrait pas. Ils emportèrent son corps pour lui consacrer un tombeau saint, durable et vivant. Orphelins de leur cher enfant, ils donnèrent le domaine, qui devait être le sien, et la maison qu'ils lui avaient bâtie et tous leurs biens aux orphelins pauvres de la ville. Ils ne réservèrent rien, que l'emplacement du tombeau qu'ils voulaient élever pour être à perpétuité la chapelle de la fondation. Là ils prendront leur sépulture, à côté de ce fils qui devait les suivre, et qui, par l'ordre de Dieu et pour le service de la France, les a précédés.

L'Œuvre est terminée, elle est grandiose et charmante. Elle a reçu la précieuse dépouille du jeune héros, et l'amour paternel qui l'a donné aux pauvres par son fils mort, a voulu qu'elle portât ce nom destiné à l'heureuse obscurité du bonheur. L'asile Armand Parrot sera l'un des orphelinats agricoles les mieux entendus de la France, et si quelque chose y manque, M. le docteur Henri Parrot travaillera, tant que Dieu lui en laissera la force, pour ajouter à son bienfait.

L'inauguration a eu lieu le 21 Juillet. Elle a produit à Périgueux et dans toute la contrée une émotion profonde et salutaire. J'éprouve le besoin de dire ici tout mon regret de n'y avoir pas assisté. Il y a entre M. Parrot et moi une amitié de quarante ans, qui a duré malgré la séparation de la foi. Quand nous avions l'âge où est mort son fils, nous ne le valions pas. Nous étions nés et nous avons vécu dans une autre atmosphère. Sans doute, grâce à Dieu, malgré l'atmosphère, nous n'avons pas donné dans le travers d'une impiété raisonnée et formelle. Cependant, qu'il s'en fallait peu, et qui nous eût dit alors qu'il

ferait une telle œuvre pour y trouver une telle consolation ! Mais Dieu connaissait cette bonne âme qui ne se connaissait pas. Il y a envoyé les joies et les douleurs qui purifient ; les bonnes joies dont on se souvient, et les douleurs inexorables et fécondes qu'on lui demande à garder, parce qu'elles nous courbent sous la main. Si Dieu ne venait pas, comment supporterions-nous la douleur ; et si ces douleurs saintes s'éteignaient. que resterait-il de la vie ? Ainsi Dieu forme et ramène une âme bien faite et l'oblige de confesser par toutes les choses de ce monde qu'il existe, qu'il est présent, qu'il s'occupe de nous, qu'il est juste et miséricordieux et éternel, et que la nature même de l'homme veut que Dieu soit tout cela.

Je n'ai pas besoin de dire que la religion était à cette fête de la mort, de l'amour et de l'espérance. Comment n'y aurait-elle pas été, et qui aurait parlé si elle n'eût élevé la voix ? Il fallait là des paroles augustes, des consécrations qui allassent au delà du temps. Un prêtre éminent du clergé de Périgueux, M. le chanoine Labat, a béni le tombeau, la chapelle et l'église.

C'était lui qui avait baptisé Armand. Il a fait un discours de prêtre, d'ami et de citoyen, que n'oublieront pas ceux qui l'ont entendu. Nous en citerons un passage. Il est bon aujourd'hui de répéter ce que l'Eglise nous dit devant la mort, et d'opposer l'éloquence de ses pensées et de ses œuvres à la brutalité des sectes qui entreprennent de déshonorer les tombeaux.

M. FÉBURIER

(D. M. I, 567)

31 Octobre 1873.

Mardi dernier a été enterré au milieu des regrets, des bénédictions et des larmes, un homme qui n'a pas eu d'emploi, ni de grade, ni de décoration d'aucun genre ; dont on pourrait dire qu'il n'a rien fait et qu'il n'a pas eu de nom, mais qui laissera pourtant une estime et une affliction impérissables à ceux qui l'ont connu. Il était riche, intelligent, instruit dans les choses de l'esprit et de l'art, d'une aménité charmante, d'un cœur élevé, d'une grande et généreuse sagesse. Il n'a jamais caché qu'il était honnête homme, et il est arrivé à soixante-six ans sans se faire un ennemi ; il s'est préservé des affaires et de l'oisiveté ; il a trouvé le secret de vivre pour lui-même en se donnant aux autres.

Il se nommait Féburier ; ses intimes disaient : le *bon* Féburier. Le secret de sa vie heureuse et utile a été d'aimer Dieu, d'être humble et de se dévouer aux pauvres, c'est-à-dire à ceux qui ignorent ou qui oublient la vérité. Il y a des pauvres plus pauvres que ceux qui manquent de pain. Le bon Féburier était un frère à ceux-là comme aux autres. Aux uns il donnait les soins de l'amitié, aux autres il partageait sa fortune. Tout à tous, et à Dieu et à l'Eglise toute sa vie et tout son cœur. *Pertransivit benefaciendo :* rien ne le peint mieux que cette parole, et sa belle et douce vie en était le commentaire plein de lumière. Partout où l'on rencontrait Féburier, on sentait que cet homme était sur son chemin céleste ; il le sentait lui-même ; avec une

sereine allégresse, il portait la bonne odeur de Jésus-Christ.

Je l'ai connu ; je suis de ceux à qui Féburier a donné plus que du pain. J'étais encore enfant ; il venait de faire un premier voyage à Rome, qu'il renouvela à peu près chaque année de sa vie. Son compagnon en avait écrit une relation et il me la donna à copier. Je pense bien qu'il voulait me faire gagner quelque chose, car ma pauvreté était grande. Ce fut la première peinture que j'eus de l'Italie, et le premier rayon de cette étoile de Rome, qui devait tant luire dans mon esprit et dans mon cœur. Cependant, alors, ni le compagnon de Féburier, ni lui-même n'avaient vu la vraie beauté de Rome. Il n'était qu'un jeune homme riche, bien fait et bien né, occupé de ses honnêtes plaisirs. Mais il avait une sœur plus âgée que lui, qui, le voyant libre et sans Dieu, s'était enfermée à la Visitation pour obtenir qu'il ne se perdît pas. Elle lui laissa son bien, ne parla qu'à Dieu, et Dieu lui donna l'âme de son frère. Beaucoup sont chrétiens, et je suis du nombre, par le sacrifice de cette femme inconnue. Quand je revis Féburier, quelques années plus tard, il était converti. Alors, avec un ami qu'il avait déjà convaincu, il me dit quelques mots. Hélas ! je n'écoutais guère, mais pourtant je n'oubliai pas. Cette germination de la parole de foi est lente, mais qu'elle est puissante ! Enfin, un coup de providence tout à fait inattendu me conduisit à Rome, ou plutôt m'y jeta. Féburier s'y trouvait. Nous demeurions sous le même toit, avec l'ami commun qui nous avait liés. C'est toujours un bonheur de demeurer à Rome. Dans ce temps-là, à cet âge, dans cette compagnie, c'était un ravissement. Mon incrédulité, déjà bien ébranlée, et qui ne se sentait pas forte, combattit peu. Elle disputait encore, vaille que vaille, contre l'argumentation ardente de mon ami, le premier vaincu de Féburier ; elle ne pouvait rien contre la douceur de celui-ci et contre le silence affectueux de sa jeune femme. Ils nous conduisaient dans les églises de Rome, dont ils me contaient les souvenirs ; à Sainte-Sabine sur l'Aventin, à Saint-Jean le Rond et à Saint-Grégoire sur le Cœlius, dans la pauvreté de Saint-Sabas, dans la splendeur de Saint-Pierre et de Sainte-Marie majeure, dans le charme vivant de Sainte-Marie du Peuple. Que de flèches je recevais partout, sans songer à me défendre ! Je voyais leur prière, et je savais qu'ils priaient pour moi. Un jour, à Saint-Pierre je m'agenouillai pour mon compte, et je dis en sortant à Féburier : Cela vous ferait donc bien *plaisir si je me convertissais?* Ses yeux se remplirent de larmes ; elles m'ont éclairé la beauté de l'âme chrétienne. Que ne leur dois-je pas ?

Féburier a toujours mené cette vie de prière et de bienfaits

délicieux. Il était un exemple rare de la paix même extérieure et du bonheur sans nuage et sans ennui de la vie chrétienne, par la grande sagesse que communiquent les lois de Dieu fidèlement observées. Cet état de force constante et de constante allégresse était le fruit d'une vigilance soutenue. Il ne se proposait pas d'être heureux, mais d'être chrétien, et il a été heureux parce qu'il a été chrétien. Il voulait qu'on fut heureux autour de lui, heureux dans ce monde et dans l'autre.

A Rome, il avait ses pauvres des deux espèces, et il ne les perdait pas de vue. Il en avait ailleurs encore. Il faisait des charités intelligentes, il en faisait de royales ; mais je veux me taire de cela. Quand il donnait si largement, et au delà même de sa situation, il croyait ne rien faire ; il semblait considérer que c'était seulement payer de ses mains, et non de sa personne et de son cœur. Je me sens plus disposé à le louer d'avoir été heureux par sa vertu. Je dirais volontiers que cette éminente vertu a été d'être heureux et d'estimer pour son compte, que les roses ici-bas sont plus précieuses que les pommes de terre.

C'est pourquoi il était si constant pélerin de Rome et de l'Italie, mais de Rome surtout. Quand le temps lui manquait, il allait et revenait par le chemin le plus court, pour rester davantage à Rome. Rome était à lui plus parfaitement peut-être qu'à aucun de ceux qui ont pu y faire de longs et amoureux séjours. Aucune beauté religieuse, ou historique, ou des arts, ou du sol ne lui était ignorée. Il en jouissait délicieusement. Il savait les voir, les découvrir et les montrer ; il montait de là aux beautés éternelles ; il est arrivé sans cesser d'être ravi du chemin, surpris par la mort, mais ne l'ayant jamais perdue de vue.

Rien n'a manqué des félicités de la terre à ce sage aimable et pieux. Une compagne accomplie, *une aide semblable à lui*, digne de le pleurer et assez généreuse chrétienne pour subir, sans murmurer, la douleur de la séparation, reste pour une courte veille auprès de sa tombe. Elle élève pour lui la prière qui accomplit les bonnes œuvres et répare les omissions possibles de la plus droite et innocente vie.

LE DOCTEUR EDME GAGNIARD

(D. M. III, 468)

15 avril 1877.

M. le docteur Edme Gagniard, médecin, l'un de nos plus anciens et fidèles amis, vient de mourir à Avallon. A Paris, il n'était connu que d'un petit nombre d'hommes dévoués à la politique chrétienne. Dans son pays, tout le monde le connaissait et l'appelait le *bon docteur*. C'était le type excellent et parfait du médecin de campagne. Homme d'esprit et d'expérience, savant dans son art, dévoué, mais surtout bon, aimant à faire le bien, le faisant toujours, tellement qu'il en est mort. Incapable de calculer avec le désir, il a voulu visiter un pauvre malade perdu dans les montagnes du Morvan, et il ne s'est pas relevé de ce qu'on appelle une « imprudence ». Mais de ces imprudences, il en avait fait toute sa vie, et il ne fallait pas espérer qu'il se corrigeât. Il pouvait plutôt se corriger de vivre. Une fluxion de poitrine l'a enlevé en deux jours. Il avait toujours dit : « Que Dieu m'accorde la grâce de recevoir *tous* mes sacrements et que le reste aille vite ! » Il a été exaucé. Mercredi soir, il se sentit atteint. Il se confessa le jeudi, reçut le vendredi matin la communion pascale, et, le soir, à six heures, l'extrême-onction ; le tout en pleine connaissance, en répétant doucement les paroles du prêtre ; et quelques heures après, il expira sans la moindre marque de crainte ou de souffrance. Une heure avant la mort, une vieille amie lui disait : « Au revoir ! » — « Oh ! pas souvent ! » répondit-il, « au ciel, cela est sûr. » Le prêtre qui l'assistait lui demandait s'il ne vou-

lait pas faire une profession de foi. Aussitôt, rassemblant ses forces, il dit d'une voix ferme : « Je crois et j'aime de tout mon cœur la sainte Eglise catholique, apostolique romaine. » Ce furent ses dernières paroles. Notre Saint-Père le Pape lui avait accordé une indulgence plénière à l'heure de la mort : « Si j'ai le temps de la recevoir, disait-il, j'irai tout droit au ciel. Sans cela à quoi bon les indulgences plénières ? » Il l'a reçue et il a demandé qu'on mît sur sa tombe : « Priez pour lui, sa foi l'aura sauvé ! »

Cette foi, personne ne l'a jamais vue un instant faiblir. Elle était franche, forte, ou, pour mieux dire, vigoureuse. Contre tous les claudicants, il avait des indignations salubres que les tempéraments modernes ne semblent plus comporter. Mais on le voyait si droit, si sincère, et toute sa vie et toutes ses actions inspiraient tant de confiance et lui donnaient tant d'autorité que, pour tout le monde, même ceux qu'il était en devoir de contredire, c'était toujours le « bon docteur ». Il a porté ce nom et il laissera se souvenir.

Nous avons sous les yeux une lettre de lui, en date du 14 mars ; il est mort le 23. On l'avait invité à une fête de famille ; et déjà atteint d'une grippe assez sérieuse, il refusait. « Mais », ajoutait-il, faisant allusion aux invités, « quelle fête ! La reine « du Paradis et son fils, saint Joseph, mon maître ouvrier ; « saints Côme et Damien, mes confrères ; saint Edme, le plus « grand des patrons ; saint Hubert, qui m'a procuré tant de « plaisirs et si purs, et ce chérubin inconnu qui m'a tiré de « tant de mauvais pas moraux et physiques — physiques tu en « sais quelque chose — valent bien la peine que l'on compte « avec eux... Une telle compagnie, de telles agapes ne peuvent « être refusées volontairement, ou même mises en balance avec « la terre ! Pauvre terre ! Oh ! qu'on est vraiment heureux d'y « voir une petite éclaircie du côté du ciel ! Où va-t-elle la « terre ? Haine à Dieu, à son Fils ; persécution injuste des « chrétiens, de leur foi, de leur premier pasteur et tout le reste. « Mieux vaut s'en aller sans tambours ni trompettes *in para-* « *diso.* »

Cependant, pour rassurer la personne à laquelle il écrit il ajoute qu'il a pris « un remède souverain », et il continue : « Il y a des imbéciles qui ne croient pas à la médecine. S'ils « croyaient en Dieu, au moins ! Lui seul, toujours au dessus « de tout. Le reste (parole de X...) ne vaut pas la peine d'en « parler. Ce cher X.... je serais assez heureux pourtant de le « lire encore quelquefois. A-t-il consacré sa vie à Dieu, celui- « là ! *Beati qui in Domino moriuntur* ».

Ceux qui ont connu le *bon docteur* le retrouveront dans cette lettre *intime*. C'était l'homme sincère, ouvert, content, souriant, qui ne savait ni ne voulait refuser aucune peine ni aucune fatigue pour lui. Aucun service pour les autres. Il donnait son temps, ses courses, son cœur à tout venant et sans compter, plus particulièrement lorsqu'un pauvre en avait besoin. Mais il était aussi et avant tout au service de la vérité. Il considérait la vérité comme le pauvre par excellence, qui a le plus besoin qu'on le serve, et qu'un chrétien a le plus besoin de servir. Il la servait par une confession haute, ardente, incessante. Il disait : « *Faisons l'aumône au pauvre Jésus-Christ.* »

Il nous semble que nous ne pouvons mieux honorer *le bon docteur* qu'en publiant sa constante et dernière *ordonnance*, celle qu'il s'imposait à lui-même et à laquelle sans doute il faisait allusion lorsqu'il disait, pour rassurer un ami, qu'il avait pris un « remède souverain ». Et par la même voie qui lui a permis d'être aimé et honoré des hommes, ce grand serviteur de la vérité est entré dans la demeure éternelle. « Sa foi l'a sauvé. »

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SECOND

I. — DEUX RÉCITS BIBLIQUES

Le Siège de Béthulie 3
Judas Machabée 10

II. — HOMMES D'ÉTATS

Juan Donoso Cortès 19
Mort de M. O'Connell 37
Les fêtes d'O'Connell 40
M. Guttierez de Estrada 45
Garcia Moreno 48

III. — SOLDATS

Mort du Maréchal Bugeaud 63
Le maréchal de Saint-Arnaud 67
Le général Vergé 70
Le Sergent Guerrier de Dumast 73
Ferdinand Lefaivre, lieutenant au 85e de ligne 75
Honoré d'Albert de Luynes 83

Le comte d'Argy 86
Mort chrétienne d'un soldat 87
Le comte d'Estournel 90
Deux morts de la garde mobile 92
Navire à bâbord 93

IV. — ÉCRIVAINS

Edouard Ourliac 99
Albéric de Blanche-Raffin 114
Témoignages et souvenirs, par M. le comte Anatole de Ségur 121
Les Contes de Madame de Ségur 128
Melchior du Lac 133
Raymond Brucker 141
Contes pour les enfants 147

V. — MARTYRS ET HOMMES DU MONDE

Le catholicisme en Russie 159
Les quatre Martyrs 165
Trois Martyrs en Corée 173
Le comte Darius Poniatowski 177
Arthur Murcier 178
Armand Parrot 181
M. Féburier 184
Le docteur Edme Gagniard 187

Grenoble — Imp. Saint-Bruno, *rue Championnet*. — F. Eymond, *Directeur*.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

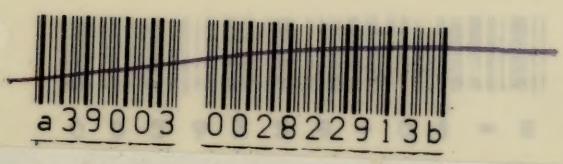
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

22-N-50


a39003 002822913b

CT 144 .V4A5 1913 V2
VEUILLOT, LOUIS.
AMES HEROIQUES.

CE CT 0144
.V4A5 1913 V002
COO VEUILLOT, LC AMES HEROIQU
ACC# 1052913

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 10 02 15 14 3